

LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

ÉTUDE

SUR L'ORFÈVRENERIE ANTIQUE

---

IMPRIMERIE ALSACIENNE ANC. G. FISCHBACH, STRASBOURG

---

A. ODOBESCO

PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

LE

# TRÉSOR DE PÉTROSSA

HISTORIQUE — DESCRIPTION

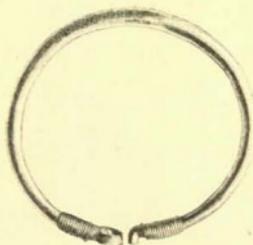
ÉTUDE SUR L'ORFÈVRENERIE ANTIQUE

OUVRAGE PUBLIÉ

SOUS LES AUSPICES DE SA MAJESTÉ LE ROI CHARLES I<sup>er</sup> DE ROUMANIE

AVEC 372 ILLUSTRATIONS, CHROMOLITHOGRAPHIES ET HÉLIOGRAVURES

TOME PREMIER



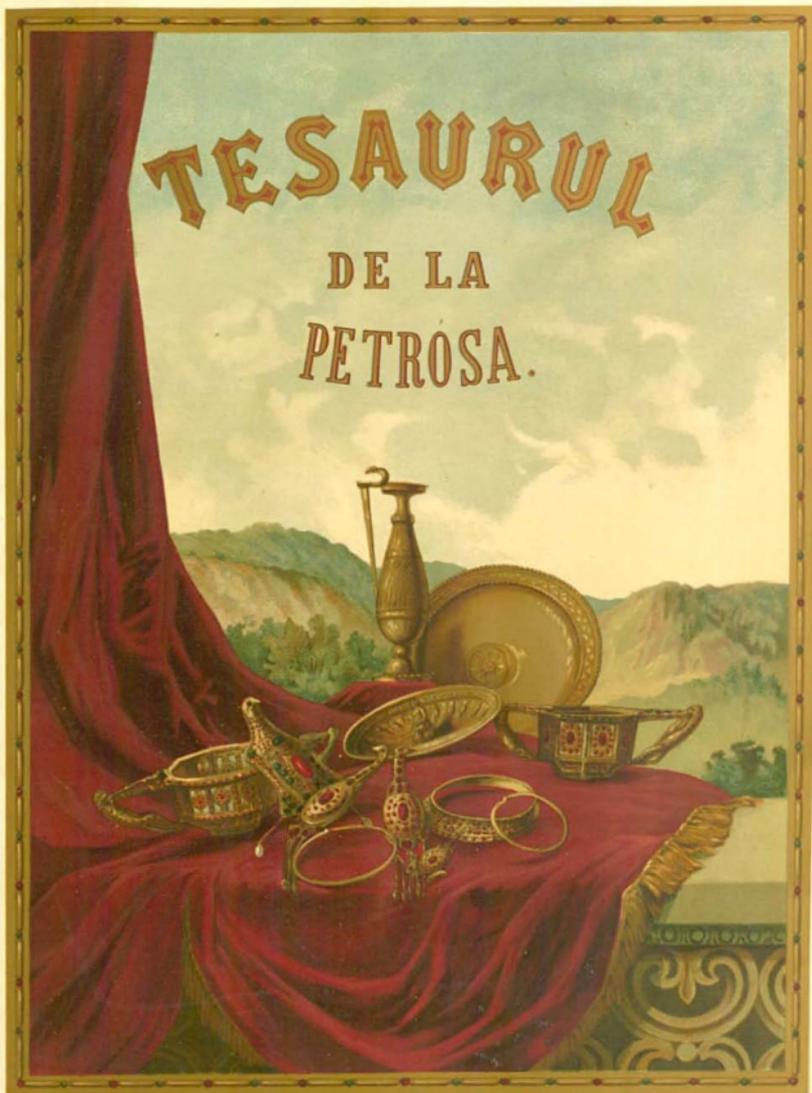
PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1889 — 1900

DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.



10.000.000

10.000.000

10.000.000

FRONTISPICE -

FRONTISPICE



A LEURS MAJESTÉS

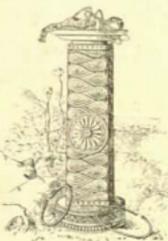
Le Roi Charles I<sup>er</sup> et la Reine Élisabeth

DE ROUMANIE

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

## AVANT-PROPOS

---



*Il y a plus de quatre ans que les premières épreuves de ce volume furent livrées à l'imprimerie; mais, en réalité, à peine un quart de ce long espace de temps a pu être utilisé pour sa publication. Le reste a été dissipé par des obstacles et des causes d'arrêt, entre lesquels j'estime comme le moins instructif pour mon travail, un voyage de trois mois qui m'a retenu loin de Paris, au printemps de l'année 1885. Malheureusement, pendant presque autant de mois, en 1886,*

*l'état de ma santé aggravé par un deuil cruel, m'a interdit d'accorder à ma publication des soins aussi attentifs que j'avais coutume de le faire. Et la vérité, je me suis imposé le devoir de remédier dans ce même volume, autant que possible, aux lacunes et aux erreurs qui en ont pu résulter. Mais ce qui est irréparable, c'est la perte de temps occasionnée par deux autres circonstances. La première fut l'interruption forcée de ma publication en 1885, après l'impression des vingt premières feuilles, l'éditeur qui s'était chargé de cette opération n'étant plus en mesure de la continuer.*

*Je dus alors attendre environ un an avant de pouvoir confier mon manuscrit aux soins de l'éditeur actuel, M. J. Rothschild. Toutefois, la publication était remise en train depuis quelques mois seulement, quand de nouveaux retards, aussi peu imputables au second éditeur qu'à moi-même, l'empêchèrent de livrer en temps utile ce premier volume de mes recherches concernant le Trésor de Pétroussa.*

*Ce volume ne contient à peu près que le tiers de ce que j'aurai à dire sur un sujet qui m'occupe depuis de longues années. Je pensais, en effet, que l'en ne pouvait pas faire moins pour donner au public une idée complète sur le Trésor de Pétroussa, qui orne actuellement le Musée national de Bucarest. Parmi toutes les antiquités récemment ramenées au jour — qu'elles proviennent de feuilles faites à dessin, ou qu'elles aient été retrouvées par le pur effet du hasard — il en est peu dont l'origine et le caractère artistique offrent un plus grand intérêt que cette collection de vases et de bijoux en or, découverte en 1837, par d'obscurs paysans roumains, dans une des ramifications les plus ignorées des Carpathes.*

*Le poids et la richesse de la matière, la profusion des pierreries, les détails de l'ornementation, la forme originale de chacune des pièces, l'aspect bizarre des figures et]des caractères gravés sur deux d'entre elles, tout concourt à faire du Trésor de Pétroussa une œuvre pour ainsi dire unique dans l'histoire de l'art. C'est un véritable monument d'orfèvrerie antique, qui se distingue aussi bien de tout ce que nous a légué la civilisation grecque ou romaine que des productions si intéressantes et si curieuses du moyen âge.*

*À l'origine, ce trésor se composait de vingt-deux pièces, d'un très grand poids et d'une très grande richesse d'ornements. Dix de ces pièces ont péri; les douze autres — les seules qui subsistent aujourd'hui — représentent, quoique fortement endommagées, plus de 60,000 francs d'or. Sans contredit, la valeur archéologique de la trouvaille est de beaucoup supérieure, et c'est pour tenter de la mettre en relief que, depuis longtemps déjà, nous avons entrepris le présent travail.*

*Notre intention, d'ailleurs, a toujours été de diviser cet ouvrage en trois parties d'inégale étendue. La première, qui est la plus courte, est affectée à la découverte du trésor et au récit des vicissitudes par lesquelles il a passé, ainsi qu'à un rapide examen des publications auxquelles il a donné lieu. La seconde partie contiendra la description minutieuse des douze pièces qui composent actuellement ce dépôt, avec toutes les études comparatives que cette analyse comporte. Je n'ai fait, dans ce premier volume, qu'entamer la matière, en traitant seulement de trois pièces, sur les douze qui existent. Neuf autres études pareilles doivent compléter la deuxième partie. Enfin, un coup-d'œil d'ensemble sur les origines artistiques et historiques du trésor formera la troisième et dernière partie.*

*Ce plan primitif n'a jamais été perdu de vue par moi; mais dans le texte que j'avais commencé à faire imprimer en 1885, je ne lui donnais pas beaucoup*

plus d'étendue qu'il n'en avait dans ma Notice sur les Antiquités de la Roumanie, publiée à Paris, en 1868. C'étaient, à peu de chose près, les faits et les avis que j'avais exposés, trois ans plus tôt, dans deux communications orales faites devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris. Cette fois cependant, je voulais illustrer mon exposé succinct, au moyen de nombreux dessins sur bois, représentant les pièces du trésor, sous tous leurs aspects.

Entre temps et pour utiliser les loisirs que m'avait faits l'interruption forcée dont je viens de parler, je repris mon travail en sous-œuvre, presque sans m'en douter, et j'en vins à me dire — tant la matière m'intéressait — qu'il y aurait tout avantage à la développer dans la plupart de ses divisions. C'est ainsi que petit à petit, je commençai à transformer la description aride des vases et des bijoux dont je m'occupais, en une étude comparative, au courant de laquelle chaque pièce était placée, avec le plus de détails possible, dans le milieu artistique, industriel, littéraire et historique qui lui était propre. Sa description acquérait ainsi une plus grande valeur archéologique. En élargissant le cadre de mon travail, les faits dignes d'être consignés se multipliaient, les hypothèses s'élayaient de données diverses et nombreuses, les idées se développaient sur des bases plus larges et plus solides; enfin, l'examen de chacune des pièces du trésor, renfermé jusqu'alors dans un cercle étroit, devenait une étude complète sur les objets similaires, dont l'antiquité nous a légué des modèles ou sur lesquels elle nous a transmis des documents. Par suite, il nous a paru juste et utile d'ajouter, en tête de notre monographie sur le Trésor de Pétrossa, le titre complémentaire d'Étude sur l'Orfèvrerie antique.

Ce n'est pas que nous prétendions offrir ici un traité systématique sur une matière si riche, si curieuse et pourtant si peu explorée. Nous n'avons fait que rassembler le plus de données possible, parmi celles qui pouvaient éclairer notre sujet; nous n'avons même pas craint d'accorder quelque attention à tout fait qui, sous un rapport quelconque, pouvait contribuer à nous conduire au but.

Ayant reconnu, de plus, par expérience, que pour faire apprécier les œuvres de l'art et les produits de l'industrie, rien n'est d'un secours plus efficace que leur représentation figurée, à défaut des originaux mêmes, nous avons fait un choix libéral parmi les monuments anciens offrant quelques points de ressemblance avec l'ensemble ou avec les plus menus détails des pièces que nous avons entrepris de décrire et d'expliquer. Ainsi nous est venue l'idée d'enrichir notre texte de nombreuses figures, parmi lesquelles le lecteur, avide de monuments inédits, trouvera de quoi satisfaire sa légitime curiosité.

Tant d'éléments nouveaux réclamaient, sans contredit, beaucoup plus d'espace que n'en avaient exigé nos précédents initiaux. Ce fut là le point qui, d'une façon tout à fait inédite, nous suscita le plus redoutable. Quant à l'œuvre elle-même, elle était commencée dans des conditions qui ne la faisaient dépendre uniquement, ni du besoin que j'ai toujours éprouvé de la perfectionner, ni même du bon vouloir de mon éditeur, qui ne se serait pas refusé à secourir mes aspirations. C'est donc à Bucarest que je butai contre des refus qui m'échappèrent à suspendre, pendant plus de quinze mois, l'impression de mon livre.

Je ne perdis pourtant pas courage, mais j'eus, si l'on se peut, encore plus à cœur de mener à bonne fin l'entreprise, et j'attendis des circonstances propices, en passant, avec une confiance obstinée, à travers tous les décrets.

C'est ainsi qu'en ces quatre derniers mois, profitant des facilités que nous procuraient les antécédents actuels de la Roumanie, et rivalisant d'activité avec notre éditeur, nous avons pu, après dix-sept mois d'interruption pénible, achever l'impression de la seconde moitié de ce volume.

Cette première étape n'aura pas été franchie, sans que nous en rendions grâce, comme il convient, à la haute et bienveillante protection de Sa Majesté le Roi Charles I<sup>er</sup>, qui a daigné de tout temps approuver nos efforts. Quant à nous également à remercier ici notre ami et collègue universitaire, M. T. Măntănuș, — actuellement Ministre de l'Instruction publique, en Roumanie, — pour l'intérêt qu'il n'a cessé d'attacher à cette œuvre. C'est lui qui, dès 1873, prit l'initiative de faire lithographier les planches coloriées dont notre livre est illustré; lui qui, dernièrement encore, a remplu les entraves qui arrêtaient l'impression du premier volume, et c'est, je l'espère, encore à lui que nous devons de poursuivre notre travail jusqu'à sa fin.

En rappelant ici tout ce que mon livre lui doit, j'ai cité une des premières mesures qui ont été prises en vue de cette publication: l'exécution de dix planches en chromolithographie. Quant aux compléments des planches, chacun a sa place, dans le cours de notre livre. Elles datent d'un peu loin et n'ont pas d'autre prétention que de présenter au lecteur l'aspect général de chaque pièce, antérieurement aux modifications successives qu'elles ont subies. Quant à nous, nous nous sommes efforcés de déclarer, dès à présent, que le scrupule des détails n'a pas été pensé, dans ces essais de restitution, aussi loin qu'il aurait pu et peut-être du livre. Quant à nous, nous nous sommes efforcés de déclarer, dès à présent, que le scrupule des détails n'a pas été pensé, dans ces essais de restitution, aussi loin qu'il aurait pu et peut-être du livre.

Quant à nous, nous nous sommes efforcés de déclarer, dès à présent, que le scrupule des détails n'a pas été pensé, dans ces essais de restitution, aussi loin qu'il aurait pu et peut-être du livre.

été soigneusement utilisées dans ce travail par le peintre M. Henri Tronk, qui a reproduit, sous notre direction, la plupart des pièces isolément, ainsi que l'ensemble du trésor existant, qui figure en frontispice à la première page de ce volume.

Les planches en héliogravure, exécutées d'après les originaux soumis à d'habiles restaurations, sont la plus sûre garantie d'une incontestable authenticité. L'orfèvre, M. Paul Telge, qui, pendant notre absence de Bucarest, fut chargé de ce travail délicat, a eu l'heureuse idée de faire toutes les soudures en métal blanc et de restituer par le même procédé certaines parties détériorées du travail primitif. On peut regretter, qu'ayant opéré à notre insu, il n'ait pu éviter quelques inexactitudes archéologiques; aussi nous ferons-nous un devoir de prévenir nos lecteurs contre toute erreur qui pourrait s'ensuivre, sur l'état réel des pièces du trésor.

Dès lors que nous entreprenions d'exposer, dans ces quelques pages préliminaires, les péripéties par lesquelles a passé notre ouvrage, nous devions au lecteur un mot d'explication concernant les Additions et Rectifications qui terminent le volume en le complétant. On se figure aisément qu'un travail dont l'impression a été plusieurs fois arrêtée, et remise en train après de longs intervalles, ait exigé, par suite d'informations nouvelles, des remaniements propres à rectifier ou à compléter la version primitive. Enfin, nous avons tenu à tirer le meilleur parti possible d'un séjour prolongé à Bucarest, en 1887 et 1888, pour recueillir tout ce que le nouveau contingent des découvertes locales pouvait jeter de lumière sur les origines du Trésor de Pétrussa et donner en même temps plus d'essor à la divulgation des antiquités de notre pays. Nous ne croyons pas avoir démerité de nos lecteurs en rassemblant ces divers amendements dans un chapitre supplémentaire et final.

Il se pourrait toutefois que ce dernier chapitre parût annoncer par son titre plus qu'il ne veut dire. Nous ne prétendons nullement y avoir condensé tout ce qui pouvait manquer à notre volume pour le rendre complet et parfait. C'eût été entreprendre au delà de nos forces, je n'hésite pas à le déclarer. Les fautes d'impression seront soigneusement relevées dans un Errata imprimé à la fin de l'ouvrage. Quant aux fautes de langue et aux défaillances de style, écueil presque inévitable pour tout étranger qui s'est imposé d'écrire en français, nous en référons à l'indulgence ou à l'indifférence des lecteurs.

Nous serons plus réservés à l'égard des faits et des idées dont, au contraire, nous revendiquons toute la responsabilité, sans exiger de nos critiques autre chose

que de justifier leurs objections, de tenir compte des rectifications que nous avons apportées nous-même dans le courant de notre travail et de ne produire que des redressements équitables.

Enfin, si l'en trouve à redire à la marche tant soit peu irrégulière et même capricieuse de notre exposé et qu'on nous l'impute à manque d'égards pour la dignité de la science, nous répondrons que, même au risque d'en courir un reproche, nous ne pouvons admettre qu'il faille restreindre l'exposé des matières historiques et archéologiques dans les formes sèches et ardues des sciences exactes; celles-ci nous paraissent tout à fait incompatibles avec les sujets purement littéraires ou artistiques. Quand un livre possède en effet quelque valeur réelle, le lecteur trouve facilement le moyen de la reconnaître, alors même que, selon le conseil du poète, «ambitiosa recidet ornamenta.»

D'autre part, il est vrai, cette manière de voir impose à un écrivain qui traite longuement des questions archéologiques, le devoir de joindre à son texte d'amples Index pour les faits et les noms propres. Nous avons l'intention de satisfaire à cette légitime réclamation du lecteur, lorsque nous aurons amené notre travail jusqu'à sa fin. En attendant, nous avons essayé de parer de notre mieux à cet inconvénient, en détaillant la Table des Matières de ce volume en des sommaires aussi complets que possible et en y ajoutant même une Table des Gravures.

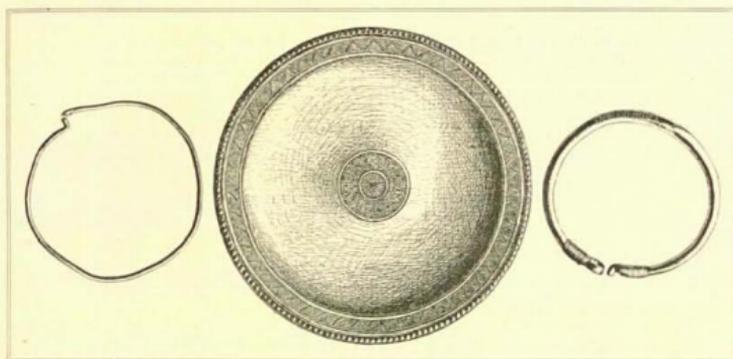
Puisse dire le lecteur, au sujet du volume, comme aussi de ses annexes :

*Dimidium facti, qui capil, habet.*

Mais, nous ne nous prévaudrons pas de cette maxime consolante en ce qui regarde notre œuvre complète. Tout au contraire, notre vœu constant est de la réaliser au plus tôt, de notre mieux et en son entier, afin qu'on n'ait pas le droit de nous adresser, contre notre gré, cet humiliant reproche :

*Infelix operis summa, quia penere totum  
Nesciet.*

Paris, le 18 Octobre 1888.



## TABLE DES MATIÈRES

### PREMIÈRE PARTIE

#### DÉCOUVERTE ET HISTORIQUE DU TRÉSOR DE PÉTROSSA. — BIBLIOGRAPHIE.

Pages  
1

Époque et circonstances de la découverte, 1837. — Situation du mont Istritza et du village de Pétrossa, en Valachie. — Premiers recueurs du trésor; leur ignorance sur sa valeur. — Vente et mutilation de la plupart des pièces, 1838. — Le fait de la découverte s'ébruite. — Enquête officielle du gouvernement roumain. — Déposition des paysans, inventeurs du trésor. — Origine de la dénomination populaire *La Poule aux Poussins d'or* (Closca cu Pui), appliquée au trésor de Pétrossa. — Recouvrement de douze pièces. — Désignation et nomenclature des douze pièces existantes et des dix pièces perdues. — Poids des pièces retrouvées. — Fragments en or et débris de pierres fines et de verroterie. — Des dessins lithographiques sont envoyés à Vienne, à Rome et à Paris, 1839-1841. — Description succincte du trésor, publiée à Jassy par G. Assaki, en 1841. — Vicissitudes et procès subi, par les recueurs et par les premiers acquéreurs du trésor, 1838-1842. — Les pièces trouvées sont déposées au Musée national de Bucarest, 1842. — Listes et dessins des pièces, publiés par J. Arneti, à Vienne, 1850. — Voyage de M. le chanoine Bock en Roumanie, 1861. — Hypothèses émises sur le trésor de Pétrossa par M. R. Neumcister, 1862. — Communication faite à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, par l'auteur, 1865. — Le trésor de Pétrossa à l'Exposition universelle de Paris en 1867. — Réparation des pièces endommagées. — *Notice sur les Antiquités de la Roumanie*, publiée par l'auteur, en 1868. — Mentions, descriptions et figures du trésor de Pétrossa, dans les publications faites à Paris, à Londres, à Vienne et à Copenhague par MM. du Sommerard, F. de Lasteyrie, Ch. de Linas, Soden-Smith, Fr. Bock, Vald. Schmidt, Jules Labarthe, etc., 1867-1875. — Place importante accordée au trésor de Pétrossa par M. F. de Lasteyrie, dans son esquisse historique sur l'orfèvrerie cloisonnée, 1875. — Tableau comparatif des principaux produits de cette industrie artistique des Barbares. — Le trésor exposé au South-Kensington Museum de Londres, 1868, et à l'Exposition universelle de Vienne, 1872.

1

\*\*\*

— Préparatifs en vue des publications de l'auteur sur le trésor de Pétroussa; exécution de gravures sur bois et essais de restitution en peinture, 1869-1874. — Vol audacieux du trésor, commis au Musée national de Bucarest, 1875. — Les pièces sont retrouvées encore plus mutilées que par le passé, 1876. — L'existence du trésor est menacé par un incendie, 1884. — Reproductions métalliques des pièces, faites à Berlin, 1884. — Restauration des originaux, exécutée à Bucarest, 1886. — But du présent ouvrage. — Difficultés, obstacles et retards qu'il a éprouvés depuis vingt-six ans.

## DEUXIÈME PARTIE

DESCRIPTION DU TRÉSOR DE PÉTROSSA . . . . .	69
<i>Considérations Préliminaires</i> . . . . .	71

Essais de classification parmi les pièces du trésor. — *Vases et Bijoux*, tous de grandes dimensions. — Le trésor ne contenait ni armes ni petits bijoux féminins. — C'était probablement le trésor d'un temple païen. — *Objets en or simple et Objets en or, décorés de pierreries*. — Pièces isolées et couples d'objets. — Tableaux comparatifs. — Ordre que nous suivrons dans l'examen des pièces existantes. — Etudes comparatives sur chacune de ces pièces. — Examen successif de leur *forme* et des *motifs d'ornementation* qui les décorent. — Sources littéraires et éléments artistiques fournis par la civilisation gréco-romaine, dans la période classique, et surtout à l'époque byzantine. — Témoignages écrits et œuvres d'art de l'Asie occidentale: Perses et Touraniens. — Origine et caractère des pièces du trésor de Pétroussa, démontrés par des preuves *linguistiques, mythologiques, esthétiques et techniques*. — L'orfèvrerie cloisonnée et ses origines scythiques. — Traditions poétiques et monuments figurés des peuples septentrionaux: Goths, Germains et Scandinaves. — Variété des formes et unité de but, constatés dans l'ensemble du trésor de Pétroussa. — Recherches comparatives faites à cet effet dans les Musées et dans les écrits anciens et modernes.

## OBJETS EN OR SIMPLE

I. — Le Plateau, <i>Discus sive Lanx</i> . . . . .	89
--	----

Place que le grand plateau occupait dans la cachette d'Istrizza. — Dimensions, forme et poids du plateau. — Ornaments qui le décorent. — Altérations qu'il a subies. — Noms des plateaux chez les Grecs: *Δίσκος, Νίκαιο, Πίναξ*. — Leur emploi dans les repas. — Services du banquet de Karanos, d'après Athénée. — Emploi des plateaux dans l'antiquité, d'après des peintures romaines. — *Μελωδία* qui figuraient dans les fêtes religieuses chez les Grecs, et principalement dans celles de Dionysos et de Demeter. — L'*Argentum escarium* et l'*Argentum potorium* composaient la vaisselle de table et de campagne ou de voyage chez les Romains. — *Orbes, Disci et Lances*. — Leurs dimensions, leurs formes, leur ornementation et leur emploi. — Haut prix de l'*Argentum vetus*. — *Quingennaria lanx* de Drusillanus Rotundus. — Le plateau de Calpurnia représentant l'histoire des Pisons. — Décoration florale des plats: *corymbiati, pampinati, hederati, filicati*. — Plats ovales ou plats à poissons, *Πίναξ ἰχθυή*. — Ce qui nous en reste. — Acceptions diverses de la *Lanx* chez les Romains. — La procédure juridique *cum lance et licio*. — *Ναγίβλι* et *Lances quadratae*. — Deux grands plateaux romains, carrés et en argent, trouvés en Angleterre, à Risley et à Corbridge. — Le *Promulsidare* des Romains, ou plat à hors-d'œuvre. — La *Scutella*, les *Gabata* et le *Misorium* ou *Mensorium*. — Plateaux ronds en argent, en vermeil et en or, des temps anciens. — Nous chercherons à compléter leur inventaire, esquisse par M. A. de Longpérier. — Grand bassin en argent du Tchertamyk-Kourgane et les *Pycteres à astragales*. — Plateau du roi scythe Rhescuporis, portant le monogramme d'Antiochus. — Disque eleusinien d'Aquilée, représentant *Triptolème et son escorte*. — Grand disque iliaque, « *Retour de Brisisis* », surnommé à tort *Le Bouclier de Scipion*. — Les grands plateaux antiques ont été pris autrefois pour des boucliers votifs, *Cypei votivi*. — Disque de l'*Hercule Neméen*, connu au siècle dernier. — Il représente Maximin Herculeus. — Bassin de *Vénus Lacédémonienne*, découvert à Caubiac et aussitôt disparu. — Les vases à sujets obscènes dans l'antiquité. — Trouvailles de vaisselle plate romaine, faites à Pompéi, à Falerii et en d'autres localités de l'Italie. — Grands plateaux en argent

faisant partie des trésors de Bernay, de Notre-Dame d'Alençon, de Wettingen en Suisse (trésor fondu), de Hildesheim et de Montcornet. — Vases, plats et insignes, décorés de croix gammées et de coeurs. — Grand plateau en argent ciselé, découvert en 1811, à Concesti en Moldavie et conservé au Musée de l'Ermitage impérial de Saint-Petersbourg. — Ornementation de ce plateau. — Les sujets de chasse et les luttes de centaures, employés comme motifs de décoration. — Sarcophage en pierre du Musée national de Bucarest. — Plat sassanide bordé d'une chasse en relief. — Plats en argent, appartenant à l'art grec d'époques différentes, et découverts en Permie: *Prêtresse et Ciste mystique*, « *Silène et Ménade* », « *Dispute sur les armes d'Achille* ». — Disque d'argent représentant « *Médagre et Atlante* », provenant de Perm, mis en comparaison avec un disque du même style, « *Venus Genitrix et Cupidon* », trouvé à Fonzazo en Vénétie. — Disque de Valentinien III, faisant largesses, trouvé dans l'Arve à Genève. — Disque Constantinien trouvé à Pérouse. — Médailles qui expliquent les sujets de ces disques. — Grand disque de Théodose-le-Grand, trouvé à Armendralejo en Espagne. — Disque d'Aspar et des Ardaburi, découvert à Orbetello. — Les *Donativa* impériaux et consulaires dans les congiaires et les fêtes publiques du Bas-Empire. — Insignes des grands dignitaires du fisc, dans la *Notitia dignitatum*. — Dyptiques représentant les dons d'heureux avènement des consuls. — Dyptique de Clementinus. — Plats et sèlles destinés à contenir la monnaie et d'autres dons. — Grand disque africain surmonté de tort *Le Bouclier d'Annibal*. — Graffites mérovingiens au dos de ce disque. — Le disque d'argent de Gélamir, roi des Vandales, découvert en Vénétie. — Destruction d'un grand trésor de vaisselle romaine, trouvé en 1637, par les Jésuites de Trèves. — *La Missorium* de Jordanos, stratège d'Anatolie. — *La Lanx héraldienne* offerte à Théodulphe. — Vases et plats antiques donnés par Brunehaut et par l'évêque Désidérius aux églises d'Auxerre. — Les *Missoria* représentant les aventures d'Enée. — Les chefs des Barbares recherchaient la vaisselle de grand prix. — Grands *Missoria* de l'époque byzantine, d'après Constantin Porphyrogénète. — *Suppositoria* et *Repositoria*; historique de ceux-ci chez les Romains, d'après Pline l'Ancien et Pétrone. — Dressoirs et surtout de table. — Les *Sessoides* à la cour de Byzance. — Luitprand décrit un banquet impérial donné dans la Magnaure de Constantinople. — Vases portés par Justinien et Théodora, dans les monastères de Saint-Vital à Ravenne. — Les présents de nocce d'Athaulf à Galla-Placidia. — Le *Missorium* d'Actius et le différend qu'il provoqua entre Dagobert et Sisemund. — Les plateaux d'or de Chilpéric I<sup>er</sup>. — Rapports de tous ces vases avec le plateau d'or de Pétrossa. — Décoration de ce plateau. — Ornaments du marli. — *Perles* et *Chevrons*. — Origine de la décoration géométrique et linéaire. — Médillons perlés. — Médillon en argent de Rojdenstvenskoyé. — Petit tube en or décoré de chevrons, trouvé à Turno-Magurelle, en Roumanie. — Les chevrons sur les armes, les vases et les bijoux des Orientaux, des Romains, des Germains et des Scandinaves. — Médillons impériaux du trésor de Magura ou de Simlau, en Transylvanie. — Bractéates scandinaves imitant les médaillons romains. — Les chefs barbares faisaient imiter chez eux les vases romains. — Chilpéric et l'empereur Tibère II; Athanaric et l'empereur Valens. — Ornaments figurés au centre du grand plateau de Pétrossa: *Méandres resserrés* et *rosace pétalée*. — Les méandres procédant des S affrontés se retrouvent à Chypre, à Mycène, en Grèce, en Scythie et dans les Gaules. — Les fourreaux de poignards scythes du Dnieper et de la trouvaille de Yetersfeldé. — La bossette d'Auvers. — Le *Dis piter* du Châtelet et les *Dea matres* gauloises. — Le symbolisme du signe en forme d'S. — La rosace pétalée dans les monuments antiques de l'Asie centrale, à Ninive et à Persépolis. — Elle se retrouve en Phénicie, dans la Grèce préhistorique, dans les beaux temps de l'art grec et jusque sur les bijoux des Barbares du Nord. — Belle tête de vache en or et argent ornée d'une rosace, trouvée à Mycène. — Coupes et boucliers de l'Assyrie, décorés d'une rosace au centre et de cercles concentriques formés par des quadrupèdes. — Les quatre motifs que l'on voit sur le plateau de Pétrossa sont empruntés à l'ornementation courante des premiers temps du Bas-Empire. — Combinaison hybride d'éléments divers. — La vaisselle d'or et d'argent à la table d'Attila dans sa capitale, située sur la Theiss. — La rudesse du travail dans la décoration du plateau de Pétrossa, tout autant que la richesse du matériel qui le compose, prouvent que c'est une pièce fabriquée sur place par des ouvriers barbares, dans la plus basse époque de l'art antique.

## II. — L'Anneau Simple, *Torques* . . . . . 219

Cet anneau est l'objet le plus simple de la collection. — Sa forme et ses dimensions. — Mode de fabrication. — Il n'a jamais porté d'inscription. — Les anneaux en métal chez les peuples anciens. —

Bracelets et colliers appelés *Wässa* ou *Xiōssa* et *Σπερσά* chez les Grecs, *Armilla* et *Torques* chez les Romains. — Les anneaux en Égypte et chez les Hébreux. — Anneaux ouverts en or, en argent et en bronze, avec têtes d'animaux affrontés, trouvés en Assyrie, à Chypre et à Rhodes. — L'usage des colliers et des bracelets d'or chez les Mésés et les Perses, d'après Xénophon. — Les *Immortels*, gardes-du-corps du Grand Roi, dans l'histoire et dans une mosaïque de Pompéi. — Cercles d'or, scythiques, trouvés en Crimée et en Sibérie. — Dépôts d'orfèvrerie barbare recueillie dans la Collection sibérienne du Musée de l'Ermitage impérial à Saint-Petersbourg. — Colliers et bracelets de style étrusque en Italie et dans l'Allemagne orientale. — Les bracelets d'or des Sabins et la légende de Tarpéa. — Les torques des Gaulois et leur importance dans les luttes entre ce peuple et les Romains. — Les *Torques* et l'*Armilla* portés par les Gaulois jusqu'en Asie Mineure. — Statues de Gaulois, dues à l'école de Pergame. — Le dieu phrygien *Luvus* et le dieu gaulois *Cernunnos*. — L'*Aphrodite Melanitis* et ses acolytes, ornés de colliers et de bracelets en or, sur le grand disque d'argent trouvé à Lampsaque. — Gladiateurs portant des colliers au cou et des braies, sur un vase en bronze de Pompéi. — Les *nationes braccatae* dans les Gaules, en Scythie, en Perse et sur le monument d'Adam-Clissi dans la Dobroudja. — Multiplicité des anneaux chez les peuples barbares du Nord, principalement dans l'âge du bronze. — Essais de nomenclature et de classification d'après divers auteurs. — Richesses métalliques des Gaulois, *Aurum Tolosanum*. — Trésors de Fououillet et de Lasgrais. — Formes disgracieuses des cercles de la Galice. — Cercles d'or à bourellets, en Irlande et en Danemark. — Imitation de l'art étrusque dans les cercles métalliques de fabrication gauloise et germane. — Cercles barbares en bronze ornés de godrons. — Formes diverses des bracelets en argent et analogie entre ceux des Barbares et ceux des Romains. — Trésor de Petrianez, en Croatie. — L'argent n'a été connu dans le Nord que lorsque les habitants de ces régions se sont mis en rapports plus fréquents avec les Romains. — Bandeaux en bronze servant de coiffure aux femmes dans les pays scandinaves. — Bracelets à torsades et brassards enroulés, répandus dans toute l'Europe. — Bracelets antiques en verre de couleur. — Anneaux métalliques enchevêtrés. — Bracelets en bronze, décorés de boutons et de fruits. — La multiplicité de ces produits métallurgiques et la variété infinie de leurs formes prouvent qu'il existait depuis longtemps, dans les pays du centre et du nord de l'Europe, une fabrication industrielle et artistique fort active. — Les anneaux de toilette chez les Grecs : *Σπερσά*, *Sphinteres* ou *Spathalla*. — Le bracelet en forme de serpent : *ὄφις* et *ὄφιος*. — Textes et monuments anciens qui le mentionnent et le représentent. — Les cercles portés aux chevilles par les femmes de l'Inde. — La mode s'en est répandue jusqu'à Rome. — Note épisodique sur une plaque en or trouvée à Siverskaya, près du Kouban. — Les quadrupèdes androcéphales dans les monuments antiques de l'Orient et dans la numismatique gauloise. — Symbole du serpent en Orient. — *Πασάριμα*, *Πασαλίδια* et autres cercles usités chez les Grecs. — La nomenclature des bijoux annulaires, d'après l'*Onomasticon* de Julius Pollux. — Le *Dextrocherium* dans les annales du Moyen Empire. — Les *Ornamenta muliebria* classés dans le *Digeste*. — L'usage des anneaux en métal précieux, considéré comme un luxe des temps mythiques; il devient ridicule et dégradant chez les hommes. — Par contre, les *Torques*, les *Armilla* et les *Coronæ* font partie des récompenses militaires chez les Romains, *Dona militaria*. — Textes et monuments anciens confirmant cet usage. — Son avilissement éventuel chez les Romains. — Il reste toutefois en grande faveur chez les Barbares. — Les colliers et les bracelets accordés par Théodose-le-Grand aux Goths Gruthonges établis près de Tomi, dans la petite Scythie. — Le stratège Gerontios. — Cercles d'or que portaient les *Domestici* de race barbare attachés au service des empereurs d'Orient. — Considérations sur l'époque à laquelle appartient le dyptique en ivoire de la cathédrale de Halberstadt. — Captifs scythes et sarmates. — Distribution d'anneaux aux troupes, confirmée par une médaille de Constance II. — Narsès excite le zèle de ses alliés barbares, en exhibant devant eux des colliers et des bracelets d'or. — Pourquoi l'on prétend que les *Torques* et les *Armilla* sont rares dans les sépultures des hommes à l'époque des invasions. — *Sphinteres* en or du tombeau de Childéric I<sup>er</sup> et de diverses tombes visigothes et saxonnes. — Traditions scandinaves constatant la coutume d'ensevelir les chefs avec leurs bracelets. — Exemples de ce fait, extraits de l'*Egilis-Saga* et de l'histoire du capitaine normand Hastings. — Cet usage est également confirmé par des trouvailles faites dans toutes les contrées de l'Europe parcourues par les Barbares. — Les bracelets des femmes daces sur la colonne Trajane. — Bijoux portés par la femme d'un marinier du Rhin. — Un évêque arien affublé de bracelets profanes. — Les bracelets d'or de saint Eloi et de la reine Bathilde. — Les *Bougas* ou *Armilla* des hommes du Nord. — Scène de la chanson teutonique de Hildebrand et de Hadebrand. — Les précieuses *Armilla* pannonique ou avares. — Bijoux en faux or distribués par Clovis à ses leudes. — Aventures de Walther

Manu-Fortis ou Gauthier d'Aquitaine et des anneaux d'or qu'il déroba à Attila. — Les trésors de bracelets, *Bégar*, dans l'épopée anglo-saxonne de *Beowulf*. — Rôle important des bracelets d'or dans le *Nibelungenlied*. — Les anneaux du géant lombard *Algis*, offerts à Charlemagne. — Bijoux portés par les filles de celui-ci. — Les *Nascher* données par Bramimonde au traître Ganelon, dans la *Chanson de Roland*. — Colliers, bracelets et anneaux pour les jambes, offerts à une princesse varègue par sa marraine Judith de Bavière, reine des Francs. — Colliers d'or cités dans la *Chanson russe d'Igor* et *Grivènes* mentionnés dans la *Chronique de Nestor*. — Le voyageur arabe Ibn-Foslan parle des innombrables cercles en métal dont se couvraient les Varègues de la Russie. — Anecdotes relatives à des anneaux précieux, recueillies dans les *Sagas* du roi Olaf, fils de Tryggve. — Le *jarl* norvégien Hakon et le bracelet d'or de la déesse Thorgerda Hulgabruda. — Figure unique qui soit ornée d'un collier et d'un bracelet, parmi celles de la potière de Pétroussa (y). — Mode de fermeture de l'anneau simple de Pétroussa comparé à celui d'autres anneaux barbares. — Travail primitif et grossier de l'anneau simple. — Usage auquel il a pu servir. — Les anneaux d'assemblage employés par les anciens. — Trousses de clés, d'ustensiles de bain et de toilette, ou bien encore de breloques, *Crepundia*, ou d'amulettes, *Besessis*, trouvés à Pompéi, en Danemark, en Crimée et ailleurs. — Collier romain du trésor de Simlau en Transylvanie. — Colliers prophylactiques chez les Grecs et les Romains. — Colliers d'amulettes dans les bas-reliefs assyriens. — Les anneaux simples de Pétroussa ont pu servir à rattacher ensemble diverses pièces de la collection. — Ce fait n'a cependant pas été signalé par les inventeurs du trésor.

### III. — L'Anneau à Inscription, *Armilla* . . . . . 361

Importance que donne à cet anneau l'inscription qu'il porte. — Elle est actuellement l'unique épigraphe du trésor. — Cette pièce est restée intacte jusqu'au vol de 1875. — Les brisures ont porté sur l'inscription et sur les deux extrémités du bijou. — Dimensions de l'anneau et de ses fragments actuels. — Fils enroulés en spirale à ses extrémités. — Analogie, sous ce rapport, avec d'autres anneaux d'or antiques trouvés dans les régions danubiennes. — Découvertes d'Ostropatka, en Hongrie. — Mode de fermeture. — Un deuxième anneau à inscription a été détruit. — Étude critique sur l'inscription. — Des transcriptions lithographiées ont été envoyées au Cabinet des Antiques de Vienne, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris et à l'Institut de Correspondance archéologique de Rome. — Observations de M. Berger de Xivrey, publiées à Jassy par M. G. Assaki, en 1841. — Essai d'interprétation en langue grecque. — La lecture  $\chi\eta\eta\eta$   $\omega\omega$   $\omega\omega$ . — Les traits de l'inscription de Pétroussa comparés aux alphabets archaïques de la Grèce. — Avis émis par le R. P. Secchi à Rome en 1847. — Publication de M. G. Micall, 1844. — On a répété par erreur que le trésor contenait encore deux anneaux portant des inscriptions différentes et qu'il était déposé au Cabinet des Antiques de Vienne. — M. J. Arneth a redressé cette dernière erreur, en confirmant la première, en 1851. — M. Thalson a cru que l'inscription était en langue hunnique. — M. J. Zacher y a reconnu des runes germaniques, 1855. — Reproduction de l'anneau en galvanoplastie, envoyée à l'Académie des Sciences de Berlin. — Interprétation de l'inscription par les frères Grimm, 1856. — Lectures et traductions différentes de l'inscription, publiées par MM. Massmann et Lauth en 1857. — Évocation du dieu *Gutan* sur des anneaux magiques. — M. R. Neumeister émet de nouvelles explications sur la légende de l'anneau de Pétroussa, 1863. — Dissertations publiées par M. Fr. Dietrich, 1861 et 1865. — L'inscription runique de Pétroussa, citée par les savants danois, C. C. Rafo, Thorsen et L. Wimmer, 1864, 1867, 1874. — M. Vald. Schmidt en publie des gravures dans les *Comptes rendus du Congrès de Copenhague de 1869*, parus en 1875. — L'exactitude de ces dessins, contestée par M. Telge et par M. le Dr Virchow, 1884. — Transcriptions et lectures de l'épigraphe par M. G. Stephens, dans son grand ouvrage, *The Old-Northern runic Monuments*, 1867 et 1884. — Lecture proposée par M. Cosijn, 1878. — L'inscription de Pétroussa étudiée à nouveau par M. R. Henning dans son ouvrage, en cours de publication : *Die deutschen Runen-Denkmaeler*. — Défaut radical de toute lecture qui fait abstraction de la rune, *cén*, *e*, qui était tracée intentionnellement dans l'inscription. — C'est à tort qu'on l'a négligée et qu'on l'a prise pour un accident du métal. — Nature des runes. — Origine de l'écriture runique diversement expliquée. — Classification des runes, d'après Fr. Lenormant. — Rectifications dans le tableau synoptique du groupe des *runes germaniques*. — Les runes *gothiques* sont les plus anciennes. — Date des runes de Pétroussa, d'après M. J. Taylor. — Exemples de monuments anciens portant des inscriptions en runes gothiques. — Les fers de lance de Kovel et de Müncheberg. — Les fibules de Nordendorf et de Himlingau. — La bouterolle, le peigne et les

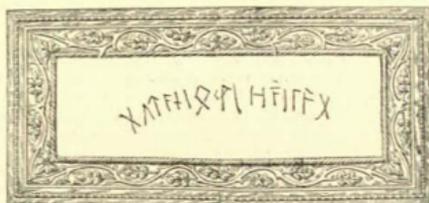
épieux des tourbières du Jutland et de la Fionie. — Les *Futhares* ou alphabets runiques, les plus anciens, sur la bractéate de Vaistína et sur la fibule de Charnay. — Les *Futhares* postérieurs, en runes anglo-saxonnes et scandinaves. — Forme toujours imparfaite des runes primitives. — Définitivité du tracé dans celles de Pétroussa. — Transcription scrupuleusement exacte faite par l'auteur, avant la brisure de l'anneau, en 1875. — Éléments alphabétiques qui composent l'inscription de Pétroussa. — Publication de M. Fr. Bock, 1868, résumant les interprétations de M. R. Neumeister. — Nouvel essai de lecture en langue grecque, tentée par M. Parmet. — Considérations qui déterminent l'auteur à proposer de nouvelles interprétations pour l'inscription. — Ses réserves à ce sujet. — Le mot *Gutan*, pris comme nom du dieu Odin. — Cette lecture est déficiente. — Emploi distinct des lettres runiques *tir*, *r*, et *thorn*, *th*. — Le mot *Gut* ne peut être que le nom du peuple goth. — Le groupe *ani*, et surtout *ni*, peuvent former une particule à la fois négative et interrogative. — Le mot *Ocvi*. — Sens de la première rune *Æthel*, *o*, qui correspond au mot *Patric*. — Rôle que la lettre *cín*, *c*, joue dans la phonétique de la langue des Goths. — Rapport du mot *ocvi* avec des expressions germaniques désignant une « région aquatique, marécageuse ». — Passage de *Jornandes*, qui décrit l'émigration des Goths dans la Scythie, appelée *Ovim*. — Variantes de ce nom dans les différents manuscrits de *Jornandes*. — Signification du mot *hailag*, d'après MM. Zacher, Fr. Dietrich et R. Henning. — Pourquoi Ulfilas n'a pas employé ce mot. — Il désignait une consécration spéciale chez les païens. — Lecture et traductions de l'inscription résultant des analyses qui précèdent. — Caractère habituel des inscriptions runiques. — Les sentences morales, les souhaits de bonheur et les exhortations belliqueuses sont rares et généralement contestés. — Exemples choisis dans MM. G. Stephens, Rieger et Fr. Dietrich. — Fibules de Freilaubersheim, d'Osthoef et de Nordendorf. — Note sur les cornes de Gallehus, de Tonder et de Jastercény. — Essais d'interprétation appliqués aux légendes les plus longues des bractéates d'or, surtout par M. Fr. Dietrich. — Opinions plus réservées de M. S. Bugge à cet égard. — Choix de bractéates sur lesquelles les runologues ont lu l'expression d'offrandes, de vœux, de regrets, d'exhortations, de sentences et de formules magiques. — Les formules d'évocation et de dédicace étaient usitées dans les cérémonies religieuses des pays septentrionaux. — Citations de la *Crymogea* d'Arngrim Jonsson et de l'*Introduction à l'histoire du Danemark* par Mallet. — Fragment d'épigraphie d'évocation, sur une pierre trouvée à Stenderup. — Les vases et les anneaux qui ornaient les autels dans le culte odinique. — Importance religieuse, fatidique et prophylactique des runes dans les chants de l'*Edda*. — Classification des runes d'après l'influence qu'elles exercent sur les actes des dieux et des humains. — Le *Chant de la Valkyrie Sigurdriða*. — Chant solennel du *Hávamál*. — Amulettes runiques de toute nature. — Les plus anciennes devaient être aussi les plus précieuses. — Haute valeur des runes antiques d'après le *Chant du Rig*. — Destruction des runes et des superstitions qui s'y rattachaient, pendant la longue lutte du christianisme contre les croyances païennes des Germains et des Scandinaves. — Habitat des dieux gothiques dans les régions de l'Orient. — Restes du séjour des Goths en Scythie. — Les signes symboliques des Aryens et principalement le *svastika*. — Formule en runes de victoire. — Inscriptions en runes nordiques sur des bandeaux anguliformes. — Les pierres tumulaires runiques de la Scandinavie. — Pierre de Glavendrup. — Sculptures mythologiques sur les cippes de Habblingbo, de Tjængvide, de Låtvide et de Sanda. — Dalle de Ramsund. — Désaccord complet entre les scènes et les inscriptions sculptées sur ces pierres. — Même désaccord constaté sur les bractéates en or. — Les Vikings et les Varégués du moyen âge. — Le lion du Pirée et ses runes douteuses, expliquées quand même par C. C. Rafn. — Les Vikings et les Valaques ou *Blakmen*. — Les *Blacs* de Villehardouin. — Erreurs et confusion dans l'écriture runique. — La lettre de Gudran et l'*Allorane* Kostbéra. — L'anneau d'or d'Andvaré, chargé de runes. — Emploi des anneaux. — Les Saxons achètent une patrie avec des anneaux d'or. — Multiplicité des anneaux dans les tombes anciennes. — Les idoles scandinaves ornées d'anneaux d'or, d'après les témoignages d'Adam de Brème et de Saxo Grammaticus. — Les anneaux portés au cou par des animaux. — Cérès apprivoisés dans Virgile, Ovide et Calpurnius. — Opinions de M. Dietrich sur la nature de l'anneau de Pétroussa. — L'anneau du serment chez les anciens Germains. — L'anneau et la baguette que portent à la main les divinités de la Chaldée et de l'Assyrie. — Les sculptures archaïques des rochers de Malthe et de Bavian. — Divinités portant également l'anneau sur les monuments de Ninive et de Sippara. — Les *Ferouers* de l'*Avesta* et leur anneau. — Ce signe indique probablement le pouvoir suprême et symbolise en même temps la fidélité. — Monuments sassanides où l'anneau, orné du *Kosti*, indique l'alliance entre souverains et entre époux de sang royal. — Rapports entre les Iraniens et les Germains. — Bractéates nordiques représentant des personnages portant un anneau à la

main. — Formes de l'anneau du serment chez les peuples anciens. — Anneaux existants auxquels on a attribué ce caractère spécial. — Anneaux *réiformes*, fibules *mamillaires*, bracelets à têtes d'animaux affrontés. — L'anneau du serment est souvent cité dans les Chants de l'Édda. — Procédure de la prestation du serment solennel, d'après l'antique législation islandaise. — Cet usage a été constaté chez les Danois et les Allemands payens du moyen âge. — L'anneau de Pétroussa répond plus que tout autre aux conditions exigées pour l'anneau du serment ou *Baug-Eidr*. — Il a dû être importé en Dacie de la terre d'Océrid et il porte des runes de victoire, *Sig-Runar*. — Les anneaux d'or étaient nombreux dans les temples et chez les riches particuliers des pays gothiques. — Légende sacrée de l'anneau d'Odin, *Draupnir*. — Les anneaux enfilés du vane Vuelund. — Genre de vie et travail de l'orfèvrerie chez les anciens peuples d'origine germanique. — Enseignements que nous fournit l'anneau à inscription de Pétroussa. — Regrets que nous laisse la perte du second anneau à inscription et la mutilation de celui qui nous reste.

Additions et Rectifications . . . . . 477

- I. BOUCLES EN OR, CLOISONNANT DES CHATEAUX ROUGES, AU MUSÉE NATIONAL DE BUCAREST. — La boucle est caractéristique dans le costume et dans les tombes des anciens guerriers germains. — Boucles à cloisonnement de provenances diverses. — Celles du Musée de Bucarest n'ont pas pu faire partie du trésor de Pétroussa. — II. BASSIN EN ARGENT DE LA VÉNUS LACÉDÉMONIENNE, DÉCOUVERT EN 1786, A CAUBRIG, RETROUVÉ AU BRITISH MUSEUM. — Son état actuel. — III. NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR LES DÉCOUVERTES DE PLATEAUX ANTIQUES. — Nécessité de cette note. — Le trésor de Civita Castellana ou de Falerii. — E. Q. Visconti énumère les plateaux antiques connus par lui. — Propriétaires successifs du plateau représentant l'*Hercule Néméen*. — Le disque décrit par l'abbé Bracci, a été conservé à la Villa Albani. — Grand disque d'argent représentant un cavalier tuant un sanglier, trouvé vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à Rome et déposé au Musée chrétien du Vatican. — Dioclétien et Artorius Afer. — Disque perdu de Massa di Carrara. — Cinq pièces de vaisselle plate romaine, découvertes en février 1888 à Chazuzange (Drôme). — Grand plateau décoré au centre d'une croix gammée. — IV. LE TRÉSOR DE CONCESTI. — Son entrée au Musée de l'Ermitage impérial. — Les centaures sur les vases de ce trésor. — Le *Tombeau Royal* découvert sur la berge de la Podriga. — Contenu réel du tombeau. — Ce que l'imagination y a ajouté. — Structure et décoration de l'*Hyfrie* de Concesti. — La *Situla* et son inscription en caractères inconnus. — *Situla* romaine en argent, découverte en 1814 en Bucovine. — V. DISQUE OU BOULIER VOTIF, REPRÉSENTANT LA VICTOIRE DE CONSTANTIN LE GRAND, VU AU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE À LA COUR DE POLOGNE. — Note manuscrite de l'archevêque métropolitain de Moldavie, Dosofthey, consignée, vers 1686, dans un volume des *Vies des Saints*, en grec. — Description de cette pièce, dans le texte roumain. — VI. LE DISQUE EN ARGENT D'ASPAR ET DES ARDABURII, DANS LA GALERIE DEGLI UFFIZI, À FLORENCE. — Définitivité du dessin publié en 1771 par l'abbé Bracci, d'après ce disque trouvé en 1796 à Orbetello. — VII. LA TÊTE DE BœUF EMPLOYÉE COMME ORNEMENT SYMBOLIQUE DANS L'ANTIQUITÉ. — Trois salières en or dans le trésor du Torontal. — Coulant en orfèvrerie cloisonnée dans le tombeau de Childéric I<sup>er</sup>. — Le bœuf, emblème de la fertilité. — Vases en métal phéniciens, chaldéens et grecs archaïques. — La rondelle en or du duc de Luynes. — Association du bœuf et de l'abeille. — Coulant passant en bronze au Musée national de Bucarest. — Les *Kyparè* ou cornes à boire en corne, en métal et en terre cuite, chez les Thraces et chez les Grecs. — Cornes affectant la forme d'animaux. — *Kyparè* en or et argent. — Les Rhytons; origine de ce nom. — Manière orientale de boire au rhyton. — Rhyton en vermeil trouvé à Kerich et représentant le meurtre de Polydore. — Rhyton découvert à Poroiña, en Roumanie. — Comparaison entre la structure de la *spirochè* bovine de ces deux vases. — *Hypoxèli* des Rhytons. — Dimension du rhyton de Poroiña. — Les quatre figures qui décorent son col. — Leurs poses et leur costume. — Rapport avec les bas-reliefs d'Adam-Clissi. — L'art des Barbares du bas Danube. — Les formes et les ornements s'éloignent de plus en plus de la nature, dans les arts des Orientaux. — Disparité entre les motifs d'ornementation courante et le dessin des figures. — Les tasses ovales et le rhyton anguleux du trésor du Grand-Saint-Miklos. — Autres cornes à boire. — VIII. LISTE DES DISQUES, PLATEAUX ET COUPES ANTIQUES, EN OR ET EN ARGENT QUI EXISTENT ACTUELLEMENT. — Énumération de quarante-deux pièces avec indications des lieux où elles se trouvent et de leurs diamètres. — IV. LES GRANDS ANNEAUX ET LES COURONNES MÉTALLIQUES EN GRÈCE, EN ORIENT ET DANS LES GAULES. — Ordrements et bijoux annulaires employés dans la toilette des femmes d'Athènes. — Vases peints ayant rapport au culte d'Aphrodite. — Ancien usage des couronnes en Europe et en Asie. — Certaines pièces du trésor

de Pétroussa ont été prises pour des couronnes. — Les noms que les Grecs donnaient aux couronnes. — Couronnes en fleurs, en étoffes et en métaux et pierres. — Les offrandes de couronnes dans les temples anciens. — Couronnes portées par les dieux et par les desservants des temples. — La grande couronne de Novotcherkask. — Couronnes suspendues dans l'Église primitive. — La Couronne de Fer de Théodolinde. — Les couronnes votives de Guarrazar. — Deux couronnes trouvées au dernier siècle à Kazan et actuellement perdues. — Les couronnes des magistrats grecs et le diadème des souverains en Orient et à Rome. — Les couronnes comme récompenses militaires et comme prix des jeux. — Les couronnes nuptiales et les couronnes des banquets et des fêtes. — Les couronnes funéraires. — La belle couronne en or ouvragé, de l'*Antiquarium* de Munich, trouvée en 1813 à Armento, dans la Grande Grèce. — Les bandeaux funéraires et les couronnes en feuilles d'or dans les tombes de la Crimée. — Bandeau portant l'effigie de Commode. — Couronne en or et pierres, ornée de lionceaux, travail d'orfèvrerie asiatique, conservé dans la Collection sibérienne de l'Ermitage impérial. — Citation de Laurent Lydius au sujet de la ceinture métallique des Gaulois, dite *Cartamora*. — X. LA PLAQUE EN OR DE SIVERGAYA ET LE QUADRUPÈDE ANDROCÉPHALE. — Influences touzaniennes sur le nord de l'Europe. — Le quadrupède androcéphale en est une réminiscence. — L'église de Doroboye bâtie au XV<sup>e</sup> siècle par Étienne-le-Grand, prince de Moldavie. — Disques en terre cuite émaillée. — L'androcéphale couronné de Doroboye. — Les croissants adossés qui décorent les monuments Gréco-asythiques. — Chaîne en bractées d'or trouvée dans le Mont d'or de Kerch. — Le plat en vermeil, trouvé à Mariynskaya. — Plaques de harnais chez les Asiatiques. — Leur description dans le catalogue inédit que Gille a rédigé pour la collection sibérienne de l'Ermitage impérial. — Plaques bosselées en or et turquoises, représentant des quadrupèdes. — Enchevêtrement d'animaux fantastiques sur des plaques venues de Mongolie. — Plaque, en argent doré, trouvée en Asie Mineure. — Cercle d'animaux qui décorent les rondelles et les coupes antiques.





## TABLE DES PLANCHES ET DES GRAVURES

Pl. I. — Frontispice, en chromolithographie, représentant le paysage du Mont Iatru et les dix pièces encore existantes du Trésor de Pétrossa, à l'état de restitution, à savoir : l'Aiguillère, le grand Plateau, la Patère, la Corbeille octogone, la Corbeille dodécagone, la grande Phalère, les deux Fibules moyennes, le Collier, l'Anneau simple, la petite Fibule et l'Anneau à Inscriptions . . . . .	11
Pl. II. — En chromolithographie, représentant trois des pièces en or simple, en restitution : I. Le PLATEAU, Orbis sixz LANS, réduit aux deux cinquièmes. — II. L'ANNEAU SIMPLE, Turques, en grandeur d'exécution. — III. L'ANNEAU à INSCRIPTION, Armilla, en grandeur d'exécution . . . . .	39
Pl. III. — En lithographie, représentant les mêmes trois pièces, dans leur état actuel, en réduction : I. Le PLATEAU, II. L'ANNEAU SIMPLE, III. L'ANNEAU à INSCRIPTION . . . . .	37
Vignette I. — L'Anneau à inscription, en réduction . . . . .	1
" II. — Initiale I, composé de motifs et de pièces du Trésor . . . . .	10
" III. — Le Plateau, l'Anneau simple et l'Anneau à inscription en réduction . . . . .	310
" IV. — L'inscription de l'anneau, dans un cadre . . . . .	xx
" V. — La Corbeille octogone, en réduction . . . . .	xxi
" VI. — L'une des dinariés qui ornent la Patère . . . . .	xxiv
" VII. — Initiale A, composé avec la grande Phalère, les Fibules moyennes et la petite Fibule . . . . .	1
Fig. 1. — Carte du Mont Iatru et de ses environs . . . . .	2
" 2. — Plan de la vallée de Pétrossa . . . . .	3
" 3. — Vue de Pétrossa . . . . .	4
" 4. — Vue du Mont Iatru . . . . .	5
" 5. — La Porte aux Poissés d'or, dans le trésor de la Basilique de Monza . . . . .	19
" 6. — Bas-relief de la Basilique de Monza, d'après une photographie . . . . .	30
" 7. — Zone supérieure du bas-relief de Monza . . . . .	31
" 8. — La Porte de Bon Angare, fragment de poterie du Musée d'Orange . . . . .	33
" 9. — Modèles de grelots, tombés des bijoux de Pétrossa . . . . .	36

Fig. 10. — Objets antiques trouvés en Valachie (réduction des dessins faits par J. Negullil, en 1836) : 1 <sup>o</sup> Ornement du cou (VII). — 2 <sup>o</sup> Les deux Anneaux (II et III). — 3 <sup>o</sup> La Coupe (XI). — 4 <sup>o</sup> La Patère (V) . . . . .	29
" 11. — Couronne de Novotcherkask . . . . .	34
" 12. — Phalère de Sibérie . . . . .	31
" 13. — Bijoux de la Chersonèse Taurique (A, B, C, D) . . . . .	32
" 14. — Bijoux de la Dacie et de la Pannonie (E, F, G, H, I) . . . . .	55
" 15. — Couronne de Recessvintu . . . . .	34
" 16. — Couronne de Scintilla . . . . .	34
" 17. — Evangélaire de Théodolinde, à Monza . . . . .	34
" 18. — Ornement de cuirasse, de Ravenne . . . . .	35
" 19. — Reliquaire de Saint-Maurice d'Agoune . . . . .	33
" 20. — Vase de Gourdon (m, n) . . . . .	36
" 21. — Objets de Pouos et de Charney (j, k, l) . . . . .	36
" 22. — Armes et bijoux du tombeau de Chialdris (p, q, r) . . . . .	36
" 23. — Bijoux franck, anglo-saxons et danois (s, t, u, v, w) . . . . .	37
" 24. — Virrine du Trésor de Pétrossa, au Musée de Bucarest . . . . .	68
Vignette VIII. — Tête de chapitre fermée par neuf des figures de la Patère de Pétrossa et par son encadrement . . . . .	74
" IX. — Initiale P, fermée par l'Aiguillère et le Collier . . . . .	74
Fig. 25. — Diadème en or, de Dalby (face et revers). Musée royal de Copenhague . . . . .	79
" 26. — Statuettes en bronze, de style barbare; a, b : trouvée à Froehang (Norvège). Musée de Christiania; c, d : trouvée à Lille-Saunde (Danemark). Musée de Copenhague . . . . .	80
" 27. — Ferme-croix en or, de style barbare, garnie de monnaies byzantines. Musée de Copenhague . . . . .	82
" 28. — Plateau en argent, de Gélémir, roi des Vandales et des Alains . . . . .	88
Vignette X. — Initiale I, fermée du grand Plateau de Pétrossa . . . . .	83
Fig. 30. — Le PLATEAU, vu à plat, réduction aux deux cinquièmes environ . . . . .	10
" 31. — Idem, coupe de profil, réduction au tiers environ . . . . .	11
" 32. — DÉCORATION DU MUR DU PLATEAU, Grandeur de l'original . . . . .	103
" 33. — Fragment imaginaire du plateau de Pétrossa, d'après J. Arnetz . . . . .	101
" 34. — DÉCORATION DU CENTRE DU PLATEAU, Grandeur de l'original . . . . .	103
" 35. — Pointures murales découvertes près de Saint-Jean de Latran, à Rome . . . . .	96 et 97

\*\*\*\*

	Page
Fig. 33. — Peintures murales de la catacombe de Préstaxi, à Rome. . . . .	98
* 36. — <i>Reps d'Hercule</i> , bas-relief du Musée Pio-Clémentin . . . . .	100
* 37. — <i>Les Porteurs d'Encens</i> , fragment d'un bas-relief du Musée Pio-Clémentin . . . . .	100
* 38. — <i>Sacrifice à Dionysos Syrius</i> , peinture d'une amphore campanienne du Musée Bourbon, à Naples . . . . .	102
* 39. — <i>Océanide et Liber Baccarus</i> , peinture murale de Pompéi . . . . .	103
* 40. — Plats à poisson antiques, <i>Hyssi</i> (ἵσσι) α, découvert à Bayez, en 1877. — β, découvert à Saint-Chef, en 1760. — γ, découvert à Limes, en 1884 . . . . .	105
* 41. — <i>Laur quadrata</i> , découvert en 1739, dans le Derbyshire, d'après W. Stukley . . . . .	110
* 42. — <i>Laur quadrata</i> , découverte à Corbridge, appartenant au duc de Northumberland . . . . .	111
* 43. — Bassin en argent du Tchertamyk-Kourgan. Musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg . . . . .	116
* 44. — Diaphe en argent, du roi syro-chalécien. Musée de Kertch . . . . .	117
* 45. — Diaphe en argent, trouvé à Aquilée. Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	120
* 46. — Diaphe en argent, représentant le <i>Retour de Britois</i> . Cabinet des Médailles de Paris . . . . .	121
* 47. — Diaphe en argent, <i>Hercule et le lion de Némée</i> . Collection de M. E. Piot, à Paris . . . . .	125
* 48. — Bassin en argent, trouvé à Caubiac, en 1739. (Voy. aussi fig. 194) . . . . .	127
* 49. — Diaphe en argent du trésor de Bernay : α, l'ombé de ce diaphe; β, l'ombé d'un diaphe en argent fourré. Cabinet des Médailles de Paris . . . . .	130
* 50. — <i>Emblemas</i> en argent du Trésor de Notre-Dame d'Alençon. — Musée du Louvre . . . . .	131
* 51. — Diaphe en argent, trouvé à Wittingen, en 1635, et actuellement détruit . . . . .	133
* 52. — Diaphe en argent du trésor de Hildesheim. Musée royal de Berlin . . . . .	133
* 53. — Plat en argent, du trésor de Montcornet . . . . .	135
* 54. — Rosace du grand plat de Montcornet . . . . .	136
* 55. — Coupe en argent, découverte en 1851, à Rejdenstvenakoyé . . . . .	136
* 56. — Plat en argent, découvert dans le gouvernement de Perm, en Russie . . . . .	137
* 57. — <i>Excussus des Comites Domesticonum</i> , en Orient (α, β) et en Occident (γ, δ), d'après la <i>Notitia Dignitatum</i> . . . . .	138
* 58. — Diaphe en argent, trouvé à Conceli. Musée de l'Ermitage . . . . .	141
* 59. — Sarcophage en pierre du Musée de Baccusé . . . . .	143
* 60. — Pairie en argent, de style sassanide. Musée de l'Ermitage . . . . .	143
* 61. — Coupe en argent: <i>Peïrose</i> et <i>Côte mystique</i> . Face et revers. Collection de M. le comte S. Stroganov . . . . .	148
* 62. — Coupe en argent: <i>Silens</i> et <i>Névéda</i> . Musée de l'Ermitage . . . . .	149
* 63. — Coupe en argent: <i>Jugement de Misoere</i> . Collection de M. le comte S. Stroganov . . . . .	149
* 64. — Diaphe en argent: <i>Miltiagere</i> et <i>Atalante</i> . Musée de l'Ermitage . . . . .	150
* 65. — Diaphe en argent, trouvé en 1765, à Fonzano, en Vénétie. Appartenant à M. Buzzato . . . . .	151
* 66. — Médaille en or de Valentinien II . . . . .	153
* 67. — Médaille en or de Constance II. Trésor de Simian. Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	153
* 68. — Diaphe en argent, trouvé en 1721, dans l'Arve. Musée de Genève . . . . .	154
* 69. — Diaphe en argent, trouvé à Pérouse, d'après G. Fontanini . . . . .	155
* 70. — Médailles en bronze, de Constantin le Grand (α), de Constance le Jeune (β, γ), et de Magnus Diocèse (δ), vainqueurs des Barbares . . . . .	156
* 71. — Médaille en argent de Constance II . . . . .	157
* 72. — Diaphe en argent, trouvé à Almadralajo. Académie royale de Madrid . . . . .	158
* 73. — Diaphe en argent, trouvé à Orbellio, d'après D. Brazil. (Voy. aussi fig. 101) . . . . .	159
* 74. — Médaille en or, de Valens, Trésor de Simian. Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	161
* 75. — Pavement en mosaïque, représentant des courses de chars. Musée de Lyon . . . . .	162

Fig. 76. — <i>Insignes des Comites des Largesses sacrées et des Comites de Biens priés</i> des Empereurs d'Occident et d'Orient (α, β, γ), d'après la <i>Notitia Dignitatum</i> . . . . .	163
* 77. — Diptyque en ivoire de Clémentinus. Collection de M. L. Mayer, à Liverpool . . . . .	164
* 78. — Diaphe en argent, trouvé en 1714, dans le Dauphiné. Cabinet des Médailles de Paris . . . . .	165
Vignette XI. — Graffites inscrits au dos du diaphe du Dauphiné . . . . .	165
* XII. — Monnaie punique, frappée en Sicile . . . . .	165
Fig. 79. — L'Empereur Justinien et sa suite, mosaïque de San Vitale, à Ravenne . . . . .	166
* 80. — L'Impératrice Théodora et sa suite, mosaïque de San Vitale, à Ravenne . . . . .	166
* 81. — Médillon en vermeil, trouvé à Rejdenstvenakoyé . . . . .	166
* 82. — Coupe en argent (α), Médillons (β, γ, δ, ε, ζ, η) et Tubes (θ, ι) en or, ornés de chevrons et d'ondulations. Musées de Vienne, Saint-Petersbourg, Copenhague, Stockholm et Bucarest . . . . .	167
* 83. — Armis en bronze et en or (1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10), de la Scythie, de la Dacie, de la Pannonie et de la Germanie. Musées de Saint-Petersbourg, Berlin, Schwetitz, Stultitz, Budapest et Hermannstadt . . . . .	167
* 84. — Médillons en or, du trésor de Simian (α, β, γ), Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	167
* 85. — Objets antiques en pierre (α), bronze (β), en ivoire et en or (γ, δ, ε, ζ), ornés d'ondulations et de spirales. Musées de Paris, Douai, Athènes, Constantinople et New-York . . . . .	168
* 86. — Rampe sculptée du palais de Persépolis . . . . .	168
* 87. — Chapiteau trouqué de Persépolis . . . . .	168
* 88. — Rosaces antiques en or (α), argent (β, γ, δ, ε, ζ, η, θ, ι), terre cuite (κ), pierre (λ) et en (α), de Nimroud, Sidon, Byblos, Mycènes, Olympie, Charnay et Nordendorf. Musées de Londres, Paris, Berlin, Athènes, Munich et Dijon . . . . .	168
* 89. — Tête de vache en or et argent, trouvée à Mycènes . . . . .	169
* 90. — Coupe en bronze, trouvée à Nimroud. British Museum . . . . .	169
* 91. — Fragments d'un bouclier voif en bronze, trouvé à Van, en Arménie. British Museum . . . . .	169
* 92. — Chaîne en or, ornée de <i>Crepasidia</i> , du trésor de Simian. Cabinet des Antiques de Vienne. — Médaille en or de Maximien Herculius. British Museum . . . . .	169
Vignette XIII. — Initiale O composée de l'anneau simple et des deux Corbelles ajourées . . . . .	169
Fig. 93. — L'ANNEAU SERRÉ, en grandeur de l'original . . . . .	169
* 94. — Braclets en bronze (α), en argent (β) et en or (γ), d'Asmyrie, de Chypre et de Rhodes. Musée du Louvre, de New-York et Musée Britannique . . . . .	169
* 95. — Pavement de mosaïque, découvert à Pompéi: <i>Combat d'Alexandre le Grand contre les Perses</i> . Musée Bourbon de Naples . . . . .	169
Vignette XIV. — Tête de guerrier perse, en mosaïque . . . . .	169
* XV. — Cavalier perse, en mosaïque . . . . .	169
Fig. 96. — Colliers et bracelets en or, provenant de la Scythie (α, β, γ, δ, ε, ζ) . . . . .	169
* 97. — Collier et bracelets en or, de style étrusque (α, β, γ, δ, ε, ζ) trouvés dans les provinces rhénanes . . . . .	169
* 98. — Au gaulois d'Arminium . . . . .	169
Vignette XVI. — Monnaie barbare, représentant un homme avec un anneau . . . . .	169
Fig. 99. — <i>Le Gador expirant</i> , statue en marbre du Musée Capitolin, à Rome . . . . .	169
* 100. — Sarcophage antique, découvert en 1851, dans la vigne Ammendola. Musée Capitolin à Rome . . . . .	169
* 101. — Coupe en argent, du trésor de Hildesheim: <i>Le Dieu Lusus</i> . Musée de Berlin . . . . .	169
* 102. — Le dieu gaulois <i>Croesus</i> , sculpté sur un aulac antique. Musée des Thermes à Paris . . . . .	169
* 103. — Diaphe en argent, vermeil et émail émis, trouvé à Lampyraq. Musée de Tchénik-Kiosk, à Constantinople . . . . .	169
* 104. — Acaé d'un vase en bronze, trouvé à Pompéi. Musée Bourbon de Naples . . . . .	169

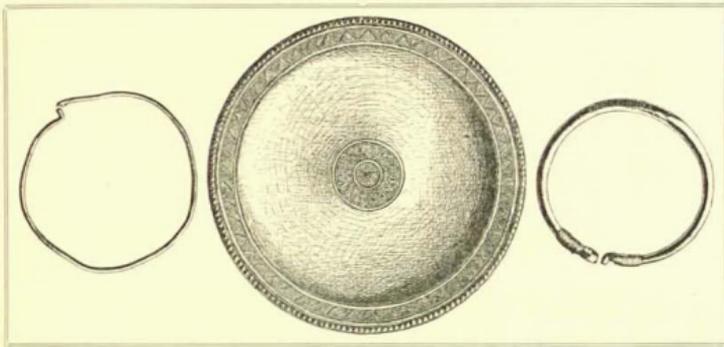
	Page
Fig. 105. — Bas-relief des rochers de Serpoul-Zahab, en Perse . . . . .	258
» 106. — Bas-relief d'Adam-Gilad, dans la Dobroudja . . . . .	258
» 107. — Torques en or de la Provence (a, b, l, j, k, l, m, n, p, r), du Danemark (s) et de l'Irlande (f, h). Musées de Toulouse, d'Espagne, de Copenhague et de Dublin . . . . .	267
» 108. — Anneau en or massif. Collect. de M. E. de Veiga . . . . .	270
» 109. — Anneaux en or et en argent (g, h, i, j, k, l, m, n, p, r), du Danemark, de Suède, d'Allemagne, de Hongrie et de Russie. Musées de Copenhague, de Stockholm, de Bonn, de Vienne et de Réval . . . . .	273
» 110. — Diadèmes, torques, bracelets et anneaux en bronze (a, c, d, e, g, h, i, j, l, m, n, o), en verre (f, k) et en or (p), de travail celtique, germanique et scandinave. Musées de France, de Suisse et d'Allemagne . . . . .	274
» 111. — Diadèmes, torques, bracelets et anneaux en bronze (p, q, r, s, t, u, v, x, y, z), de travail celtique, germanique et scandinave. Musées de France, d'Allemagne et du Danemark . . . . .	275
» 112. — Ornement en argent avec des spirales. Musée de Stockholm . . . . .	277
» 113. — Bracelet en or, trouvé à Pompéi. Musée Bourbon de Naples . . . . .	289
» 114. — Bracelet en or, trouvé en Silésie. Musée royal de Copenhague . . . . .	289
» 115. — <i>Ariadne endormie</i> , statue en marbre du Musée Pio-Clémentin, à Rome . . . . .	290
» 116. — Plaque en or, trouvée à Sivierskaya, près du Kouban. Musée historique de Moscou . . . . .	293
» 117. — Monnaies en or et en billon (a, b, c, d, e, f, g, h, i, j), frappées par les Gaulois de l'Armorique, avant la conquête romaine . . . . .	295
» 118. — Sculpture en pierre, des Topes indiens de Sanchi et d'Amravati (p, q, r, s) . . . . .	299
» 119. — Peinture murale de Pompéi : <i>Adonis, Capiton et Vénus</i> . Musée Bourbon de Naples . . . . .	306
» 120. — Monuments funéraires de soldats romains, décorés de <i>Torques</i> , d' <i>Armillæ</i> et de <i>Phalæx</i> (a, b, c, d). Musées de Bonn, de Mayence et de Vienne . . . . .	311
» 121. — Diptyque en ivoire de la cathédrale de Halberstadt . . . . .	318
» 122. — Guerriers scythes du Basopore Chimérides, représentés sur un vase en électrum. Musée de l'Érmitage . . . . .	320
» 123. — Scythes du Dorystène, éleveurs de chevaux, représentés sur une hydrie en vermeil. Musée de l'Érmitage . . . . .	320
» 124. — Médailles en or de Constantin II (p) et de Constance II (q) . . . . .	322
» 125. — Sphæter en or du tombeau de Childéric I <sup>er</sup> . Cabinet des Médailles de Paris . . . . .	326
» 126. — Sphæter en or, trouvé à Pouan. Musée de Troyes . . . . .	326
» 127. — Femmes dactes de la colonne trajane (a, b) . . . . .	333
» 128. — Stèle funéraire du marinier Blasson et de sa famille. Musée central de Mayence . . . . .	334
Vignette XVII. — L'une des divinités de la Païre de Pétroussa . . . . .	350
Fig. 129. — Anneaux en bronze (a), argent (b) et or (c), trouvés en Courlande, en Danemark et en Champagne. Musées de Mitau, de Copenhague et de Troyes . . . . .	351
» 130. — Troussseau d'ustensiles de bain, en bronze, trouvé à Pompéi . . . . .	353
» 131. — Anneaux en bronze, servant à réunir divers ustensiles, trouvés en Danemark. Musée de Copenhague . . . . .	354
» 132. — Chaine en or, ornée d'amulettes et trouvée en Crimée. Musée de l'Érmitage . . . . .	356
Vignette XVIII. — Initiale S, formée par l'anneau à inscription de Pétroussa et par des ornements runiques . . . . .	357
Fig. 133. — L'ANNEAU à INSCRIPTION, en grandeur de l'original . . . . .	358
» 134. — Anneaux d'or, ornés d'enroulements et de spirales, provenant de Hongrie et de Bucovine. Musées de Budapest (a) et de Vienne (b) . . . . .	359
» 135. — <i>Torques</i> (b) et <i>Armillæ</i> (a) en or, découverts à Ostropotaka. Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	360
» 136. — Fragments de l'ANNEAU à INSCRIPTION. État actuel . . . . .	362
Vignette XIX. — L'inscription de Pétroussa, d'après J. Arneht . . . . .	303
Fig. 137. — L'anneau à inscription, d'après J. Arneht . . . . .	303
Vignette XX. — Inscription de Pétroussa et caractères archaïques grecs . . . . .	305
» XXI. — L'inscription de Pétroussa, d'après Micelli . . . . .	307

Vignette XXII. — L'inscription de Pétroussa, d'après M. J. Zacher . . . . .	309
» XXIII. — Idem, d'après M. W. Grimm . . . . .	314
» XXIV. — Idem, d'après M. Masson . . . . .	324
» XXV. — Inscription d'une bague de Lubeck . . . . .	323
» XXVI. — L'inscription de Pétroussa, d'après M. G. Stephens . . . . .	327
Fig. 138. — L'anneau à inscription, d'après M. Vald. Schmidt . . . . .	326
» 139. — Fer de lance, de Novol . . . . .	380
» 140. — Fer de lance, de Müncheberg . . . . .	387
» 141. — Fibule en argent, de Nordendorf (face et revers) . . . . .	395
» 142. — Inscription de la fibule de Nordendorf, d'après M. Lindenschmidt . . . . .	388
» 143. — Fibule en argent, de Himlingauz (face et revers) . . . . .	390
» 144. — Bouteroile en bronze, de Skodtberg . . . . .	390
» 145. — Épique en bois, de Sydam-Moss . . . . .	391
» 146. — Épique en or, de Vis-Moss . . . . .	391
» 147. — Épique en bois de Flåm, de Kragehul . . . . .	393
» 148. — Bracelets en or, de Vatsoy, en Suède . . . . .	393
» 149. — Fibule en argent, de Charnay, en Bourgogne (face et revers) . . . . .	393
» 150. — Lame de cetina runique, trouvée dans la Tamise . . . . .	395
Vignette XXVII. — L'INSCRIPTION de Pétroussa, d'après notre lecture . . . . .	398
Fig. 151. — L'anneau à inscription, d'après M. F. Bock . . . . .	400
Vignette XXVIII. — L'inscription de Pétroussa, d'après M. F. Bock . . . . .	400
Fig. 152. — Bague runique en or, trouvée en Angleterre . . . . .	402
» 153. — Bracelets fragments en or, de Vidlyr, en Fionie . . . . .	402
» 154. — Bracelets en or, de Noshing, en Jutland . . . . .	402
» 155. — Fibule en argent, de Frensbuherheim (face et revers) . . . . .	405
» 156. — Idem, d'Orthofer (face et revers) . . . . .	407
» 157. — Cornes et gobelet en or, argent et ivoire: (a) Corne en or, de Galles; — (b) Reliefs de la corne en or, de Tandern. — (c) Gobelet en argent et vermeil, de Banehalde. — (d) Cisèlures de ce gobelet. — (e) Corne en ivoire, trouvée à Jászberény, en Hongrie, dite <i>Corne d'Attila</i> . . . . .	408
» 158. — Bracelets en or, de Skodberg . . . . .	409
» 159. — Idem, de Fionie . . . . .	409
» 160. — Idem, de Bolbræ . . . . .	410
» 161. — Idem, de Tjærkæ . . . . .	410
» 162. — Idem, de Seeland . . . . .	411
» 163. — Idem, de Lallinge . . . . .	411
» 164. — Idem, de Danemark . . . . .	411
» 165. — Idem, de Danemark . . . . .	411
» 166. — Idem, Idem . . . . .	411
» 167. — Idem, trouvée à Jæm, en Suède . . . . .	411
» 168. — Anneau d'or, trouvé à Goslin, en Poméranie . . . . .	435
Vignette XXIX. — L'INSCRIPTION de Pétroussa . . . . .	438
Fig. 169. — Cippa runique de Habblingauz . . . . .	438
» 170. — Idem, de Tjærnvide . . . . .	438
» 171. — Idem, de Latvide . . . . .	440
» 172. — Idem, de Senda . . . . .	440
» 173. — Dalle runique de Ramsund . . . . .	441
» 174. — Lion en marbre du Pirée, actuellement à l'arsenal de Venise: a, Flanc droit. — b, Flanc gauche . . . . .	444
» 175. — Inscriptions runiques (a, b) du Lion du Pirée, d'après les restitutions proposées par Rafn . . . . .	445
» 176. — Sculpture sur bois, décorant le dossier d'un siège, à Hitterdal, en Norvège . . . . .	449
» 177. — Fragment des bas-reliefs, sculptés sur les rochers de Malthal, en Assyrie . . . . .	454
» 178. — Bas-reliefs sculptés sur les rochers de Bavian, en Assyrie . . . . .	455
» 179. — Déesse assyrienne. Musée Britannique . . . . .	456
» 180. — Procession de divinités assyriennes. Musée Britannique . . . . .	456
» 181. — Le dieu Samas, adonné par un roi de Sippars. Musée Britannique . . . . .	456
» 182. — Bas-relief sculpté sur un rocher à Tengul-Botanek . . . . .	459
» 183. — Bas-relief sculpté sur les rochers de Tak-i-Botan . . . . .	460
» 184. — Bas-relief sculpté sur les rochers de Nakch-i-Roustan . . . . .	460
» 185. — Groupe de statues placées au fond de la grotte artificielle de Tak-i-Botan . . . . .	461
» 186. — Bas-relief sculpté sur les rochers de Nakch-i-Roustan . . . . .	461

	Page
Fig. 180 (bis). — a. Médailles scandinaves en or, trouvées à Mids-Måle, en Norvège. Musée de Bergen. — b. Bractée en or, de Troilbarns, en Suède. Musée de Stockholm . . . . .	403
Vignette XXX. — Manteau barbare représentant un homme avec un anneau à la main. . . . .	403
Fig. 187. — Anneau en bronze, trouvé à Morges. Collection de M. Foré . . . . .	403
» 188. — Fibule mammillaire en or, trouvée en Irlande. Musée de Trinity-College, à Dublin . . . . .	406
» 189. — Bractées en or, provenant de Sélaïc (s), de Syrie (s), et de Crimée (s). Musées de Berlin, du Louvre et d'Oxford. . . . .	406
» 190. — Coupe runique en argent, trouvée à Tammerup . . . . .	415
» 191. — Boucles en or, en argent et en bronze doré, cloisonnées des grenats et de la verroterie colorée, d'origine gothique, allemande, burgonde, franque et anglo-saxonne, découvertes en Hongrie (a, b, c), en Allemagne (d, e, f, g), en France (h, i, m, n, o), en Belgique (j, k, l) et en Angleterre (p). . . . .	417
» 192. — Boucles en or et cristaux rouges. Musée de Bucarest. . . . .	419
» 193. — Boucles en or et cristaux rouges, trouvées à Salzbourg. Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	419
» 194. — Bassin en argent de Vénus Lacédémonienne, trouvé en 1785, à Grubiac. État actuel. British Museum . . . . .	484
Vignette XXXI. — Inscription au pointillé sur ce bassin . . . . .	484
Fig. 195. — Centaure en argent et vermeil, du Trésor de Falerii (face et profil). Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	483
Vignette XXXII. — Croix gammée sur un plateau de Montreuil . . . . .	486
Fig. 196. — Développement des bas-reliefs qui décorent le pourtour de la Sîtula de Conestri. Musée de l'Ermitage . . . . .	486
» 197. — Mosaïque de Marefoachi. Musée de Berlin . . . . .	487
» 198. — Hydrie en argent, découverte en 1871, à Conestri. Musée de l'Ermitage . . . . .	489
» 199. — Sîtula en argent, découverte en 1871, à Conestri. Musée de l'Ermitage . . . . .	490
Vignette XXXIII. — Caractères tracés au pointillé sous la Sîtula de Conestri	490
Fig. 200. — Sîtula romaine en argent, découverte en 1874, en Bucovine. Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	491
» 201. — Disque en argent, d'Aspas et des Artabari, trouvé à Orbesullo, d'après une photographie exécutée dans la galerie degli Uffizi, à Florence . . . . .	494

Fig. 202. — Développement des reliefs qui ornent le col du rhyton en argent doré, trouvé à Porosina, en Roumanie . . . . .	495
» 203. — Rondelle antique en or, de style oriental. Cabinet des Médailles de Paris . . . . .	495
» 204. — Coulant antique en bronze (face et revers), Musée de Bucarest . . . . .	495
» 205. — Rhyton en argent et vermeil (face et profil), trouvé à Porosina, en Roumanie. Musée de Bucarest . . . . .	495
» 206. — Coupe en or (face et profil) du trésor du Grand-Saint-Mikhael. Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	495
» 207. — Coupes en argent d'origine asiatique : a, <i>Le Triomphe de Bacchus</i> , provenant de Belakchum. — b, <i>Général musicien</i> , provenant de Salka. Musées de l'Indie-Office à Londres, de l'Ermitage et de M. le comte de Stroganow, à Saint-Petersbourg . . . . .	495
» 208. — Athlètes dans leur toison, sur un vase peint antique . . . . .	495
» 209. — Couronne en feuilles d'or, de travail grec, trouvée à Armento, dans la Basilique Antiquarium de Munich . . . . .	495
» 210. — Bandeau funéraire en feuilles d'or, provenant de Bernh. Musée de l'Ermitage . . . . .	495
» 211. — Couronne en or et pierreries, provenant de la Sibirie méridionale. Musée de l'Ermitage . . . . .	495
» 212. — Quadruplées androcéphales : a, Rondelle en terre cuite émailée, à l'église de Saint-Nicolas, à Doroboye, en Roumanie. — b, Bas-relief sur pierre dans l'église de Savigny en France. — c, Figures incisées sur l'une des aiguères en or, du trésor du Torontal, dans le Banat de Temeswar . . . . .	495
» 213. — Fragment d'une chaise en or, trouvée dans une tombe de Mont d'Or, en Crimée. Musée de l'Ermitage . . . . .	495
» 214. — Plat en argent doré, trouvé à Martynskaya, près du Kouban. Musée historique de Moscou . . . . .	495
» 215. — Plaque en or et turquoises, bosselée, de provenance sibérienne. Musée de l'Ermitage . . . . .	495
Vignette XXXIV. — Profil de cette plaque . . . . .	495
Fig. 216. — Plaque en or, ajourée, de provenance mongolique . . . . .	495
» 217. — Plaque en argent doré, appartenant à M. le Dr Feenly, de Constantinople . . . . .	495
» 218. — La Parure de Pétroussa et la STATUETTE ASSISE, qui forme son ombro (face et profil). . . . .	495





## TABLE DES MATIÈRES

### IV. — L'Aiguïère, *Oenochoe*. . . . . 5

Descriptions de l'Aiguïère, faites par MM. de Linas, Soden-Smith et Fr. Bock. — État de l'Aiguïère au moment où elle est entrée au Musée de Bucarest. — Dimensions, forme et poids de l'Aiguïère. — Description du pied et de l'orifice. — Leur ornementation : perles soudées en relief. — Festons découpés et ciselures anguiformes, à l'orifice. — Panse du vase. — Décoration en forme de strigiles, usitée dans les arts romains, surtout aux premiers siècles du Christianisme. — Sarcophages d'Eutropos et vases divers, striés de cannelures ondulées. — Le col et le fond de la panse sont décorés de chevrons, de pointillé, d'imbrications et surtout de feuilles d'acanthe et de fleurs de lis. — Style barbare de ces ornements floraux. — Chainons en or de Guarrazar. — Bractées votives romaines, découvertes dans les Gaules et dans la Grande-Bretagne. — L'anse de l'Aiguïère. — Le soi-disant poucier godronné en forme d'oiseau, qui la surmonte. — Vases gréco-romains présentant une disposition analogue. — Fibules barbares en forme d'oiseau. — Fleuron en fleur de lis ou de lotus. — La fleur de lis employée comme motif ornemental dans toute l'Antiquité. — Galbe de l'Aiguïère de Pétrossa. — Décorations végétales, employées par les artistes grecs et romains de la belle époque. — Décorations géométriques usitées plus tard. — L'œnochoé de Pétrossa tient le milieu entre les deux. — *Amule, Urcooli, Ampullæ* et *Aquamanile* chrétiens. — Flacons en verre dans l'Antiquité romaine. — Aiguïères anciennes, fabriquées dans les contrées de l'Orient. — Découverte d'Aphahida en Transylvanie, contenant un couple d'aiguïères en argent; leur description. — Il y a eu primitivement deux Aiguïères parcelles dans le trésor de Pétrossa; l'une a été perdue. — Couples ou *paris* d'œnochoés dans le trésor du temple de Mercure, découvert à Bernay en Normandie. — Aiguïère niellée, de style pseudo-égyptien, provenant d'Alud en Transylvanie. — Les œnochoés, isolés et surtout appareillés, étaient employés dans les cultes anciens, autant chez les Orientaux que chez les Grecs et les Romains. — Les monuments figurés, aussi bien que les auteurs anciens, nous l'attestent. — Oenochoés en argent et en or, dans le temple de Jupiter à Olympie et dans le trésor du Parthénon. — Les aiguïères, sous différents noms, étaient également usitées dans les banquets des riches et dans les fêtes populaires. — Vases de cette forme que l'on fabriquait,

dans des matières de haut prix, surtout à l'époque de la décadence. — Types d'aiguères byzantines, figurées dans la *Notitia Dignitatum*. — Les deux aiguères antiques de Saint-Maurice en Valais, dont l'une est en sardonxy sculpté et l'autre en or couvert d'émaux cloisonnés. — L'Aiguère de Pétroussa est une pièce de luxe, dans laquelle on reconnaît non seulement l'influence abâtardie de l'art classique, mais aussi certains indices franchement barbares. — Quelques-uns de ces indices trahissent les formes usitées en Orient; d'autres rappellent les goûts du Nord. — Rapports des peuples barbares de l'Europe ancienne avec l'Orient, dans le domaine des idées religieuses aussi bien que dans celui des arts. — Emblèmes des dragons criocephales. — Statuettes de divinités gauloises qui portent des serpents à tête de bélier. — Le trésor du Grand St. Miklos, dans le Banat de Temesvar, nous donne également plusieurs preuves frappantes des associations hybrides qui s'étaient établies entre les arts et les mythes des Grecs, des Orientaux et des Barbares du Nord. — Aiguères diverses faisant partie de ce trésor et portant d'étranges inscriptions runiques. — Quelques coupes de même provenance portent des inscriptions chrétiennes, rédigées en langue grecque. — L'œnochoë de Pétroussa n'est pas une œuvre purement orientale et sassanide; il n'est pas non plus un produit marqué au sceau de l'art classique des Grecs et des Romains. — C'est plutôt un de ces riches puisoirs, *Skepter*, avec lesquels les Valkyries remplissaient, selon les légendes poétiques de l'Édda, les cornes à boire dans les somptueux festins des Goths, établis autrefois dans les régions scythiques et plus tard dans la Dacie. — Planche en couleurs représentant l'aiguère de Pétroussa, restaurée. — Il y a quelques inexactitudes dans les détails de ce dessin. — Planche en héliogravure représentant l'aiguère sous ses deux faces, dans son état actuel.

#### V. — La Patère, *Patera*. . . . . 31

Descriptions de la Patère, données par MM. de Linas, Soden-Smith et Fr. Bock. — Dimensions de la Patère. — Sa construction à l'aide de deux lames superposées et soudées. — La lame extérieure est unie. — Pied circulaire. — La lame intérieure est ornée d'ornements peints et ciselés. — Ceps de vignes, perles et torsades sur le bord. — Cercle de seize figures disposées au-dessous du bord. — Deuxième décoration circulaire autour du médaillon central. — La statuette surgissant au milieu; ses dimensions; son aspect. — Personnage féminin assis, portant un gobelet entre les mains. — Division des seize figures en quatre séries, comprises entre les quatre fleurons du marli. — Description de chacune des seize figures, d'après M. de Linas. — Leur désignation comme des divinités germaniques, d'après le même auteur. — Corbeaux qui accompagnent trois de ces divinités. — Saillie formée par la statuette centrale. — Forme d'écuelles à *umbo* surgissant, usitée jusque de nos jours en Orient. — Rapprochements de la figure centrale avec une statuette babylonienne en albâtre, avec les *Kamennaya Baly* de Sibérie et de Crimée et avec d'étranges statues phéniciennes (?), trouvées à Yécla en Espagne. — Sexe des seize figures en bas-relief qui forment le pourtour du vase de Pétroussa. — Neuf hommes et sept femmes. — Ces personnages diffèrent par leur âge. — Leur groupement sous divers points de vue. — Deux groupes de trois personnages, l'un composé de femmes et l'autre d'hommes. — Ils semblent former deux *triades* symétriquement opposées. — Il n'y a que trois personnages assis. — Les autres, tous debout, forment une ronde mouvementée. — L'ensemble représente une fête solennelle. — Ce sont les dieux de la Walhalla germanique, malgré le caractère gréco-romain de leurs vêtements et de quelques-uns des attributs qu'ils portent. — Les corbeaux prophétiques d'Odin. — Fête en l'honneur de la déesse de l'abondance et de la joie, représentée dans le pourtour du vase. — Scène de quiétude pastorale dans l'*umbo*. — Époque que l'on peut assigner à cette pièce d'orfèvrerie. — Sculpture sur ivoire dans la basse époque de l'Empire romain. — Les divinités palennes sculptées sur ivoire, qui ornent l'ambon dans la Rotonde d'Aix-la-Chapelle. — Sarcophages datant des premiers temps du christianisme, ornés de sculptures. — Les Scandinaves ont grossièrement imité les sculptures romaines. — Les artistes grecs et romains ont travaillé pour les Goths. — La patère de Pétroussa a dû être fabriquée du temps où les Goths occupaient la Dacie. — Orfèvres romains employés par les Barbares du Danube. — Anecdote de la reine des Ruges, Geisa, rapportée par Eugippius. — Chilpéric I<sup>er</sup> rivalisant avec Tibère II pour les travaux d'orfèvrerie. — Les orfèvres errants existaient dans les temps anciens, comme dans l'Orient actuel. — Éléments divers qu'ils réunissaient dans leurs œuvres. — La patère de Pétroussa est une preuve de ce mélange de styles et de procédés industriels. — On en trouve également des exemples ailleurs. — Coupe

en argent réunissant en elle des éléments grecs et touraniens : « Mariage mongole ». — Le *malles* du *pops* des Romains et le marteau sacré du dieu Thor, nommé *Mialnir*. — Interprétation différente, donnée aux sujets de la patère de Pétrossa par MM. Jos. Arneht, Matz et enfin par Ch. de Linas. — Ce serait le cortège d'un thyasse isiaque. — Il est beaucoup plus probable que les figures de la patère de Pétrossa ont rapport à la religion des Goths. — Cette patère se présente à nous sous un double aspect; elle est à la fois de style grec et de caractère gothique. — Elle a rapport à un culte pacifique et agricole, qui convient au sol fertile de la Dacie. — Les patères ayant servi aux cultes de l'antiquité ne nous font pas défaut. — Exemples de vases du même genre, en Babylonie, en Égypte et en Phénicie. — Coupes du Varvakeion et de Dali. — Coupes en vermeil fabriquées par les Perses, sous les dynasties des Arsacides et des Sassanides. — Coupe de la déesse Nana-Anat. — Patères romaines en or et argent. — La patère de Rennes et celle d'Hildesheim. — Classification des patères antiques d'après leurs genres de décoration. — Patères simples, patères à godrons. — Patères ornées de dessins géométriques, d'ornements végétaux, de natures mortes, d'animaux vivants, — de figures humaines, — portraits et bustes, — de scènes de la vie privée et de faits historiques. — Patères destinées au culte et représentant des Dieux, des scènes mythologiques et des emblèmes ou des symboles religieux. — La patère de Civitta-Castellana. — La coupe de Troia en Portugal. — La coupe de Castro Urdiales. — Les coupes permienues de la période des Sassanides. — Rois chassant à cheval. — La petite patère romaine représentant « la mort de Cléopâtre ». — Les orfèvres anciens imités par les céramistes. — Résumé récapitulatif. — Place de la patère de Pétrossa parmi les divers genres de vases. — Travail grec du Bas-Empire. — Sujets de mythologie gothique. — La seconde patère du trésor de Pétrossa dépourvue de figures; elle est perdue. — La planche colorée n° VI représente, en réduction, la patère de Pétrossa et la statuette de son *Umbo*. — La planche VII nous donne en héliogravure la patère, plus réduite encore et portant au centre la statuette.

## OBJETS EN OR, DÉCORÉS DE PIERRES ET DE CRISTAUX

## Observations Préliminaires . . . . . 59

Sept des pièces qui, dans le trésor de Pétrossa, étaient ornées de cristaux et de pierres fines, existent encore. — Elles sont presque entièrement dépourvues de ces ornements. — Ces altérations permettent de constater les procédés de fabrication employés dans leur exécution. — Trois manières différentes de poser les pierres. — Sertissage ou cloisonnage des pierres. — Pierres posées à jour ou à claire-voie, dans un réseau métallique. — Pierres encaissées dans des vides creusés ou champlévés. — Ces trois procédés sont quelquefois employés simultanément sur la même pièce de joaillerie. — Indication des différents procédés pratiqués sur les sept pièces en question.

VI. — Le Hausse-Col, *Collare*. . . . . 61

Description du Hausse-col, fourni par MM. de Linas, Soden-Smith et Fr. Bock. — Structure de cette pièce. — Deux plaques d'or superposées à intervalle. — La plaque supérieure est découpée à jour. — Les vides sont remplis de pierres et de grenats taillés, formant des dessins symétriques et réguliers. — Mastic résineux entre les deux plaques. — La pièce est formée d'un croissant, d'un carcan et d'une arrière-portion mobile, se mouvant sur charnières avec goupilles. — Le Hausse-col a été fortement endommagé, mais on l'a restauré. — On l'a pris d'abord pour une coiffure. — Cependant il ne peut pas être posé sur la tête. — En revanche, il s'applique parfaitement au cou, comme les hausse-cols des officiers modernes. — Des hausse-cols semblables ont été trouvés dans des tombes anciennes. — Hausse-col lunaire en or, provenant de l'Irlande. — Hausse-cols en bronze, du Danemark. — Hausse-col en or, décoré d'animaux découpés à jour et ciselés, trouvé dans une tombe gréco-scythique, à Kertsch. Les hommes portaient cet ornement chez les Barbares du Nord. — Chez les Romains des premiers temps du Christianisme, les femmes seules portaient de larges coiffures gemmées. — Exemples pris dans les peintures sur verre des antiques patères chrétiennes. — Les hausse-cols remplacèrent probablement chez les Barbares du Nord les anneaux ou *torques* portés au cou. — Le

trésor de Pétrossa a peut-être contenu un second Hausse-col plus simple et dépourvu de pierreries. — La figure VIII reproduit le Hausse-col, en restauration colorée. — Sur la planche VII on voit également le Hausse-col représenté en héliogravure dans son état actuel.

## VII. — La Grande Fibule, *Phaleræ pectorales* . . . . . 67

La grande Fibule est la pièce la plus importante parmi les bijoux gemmés de Pétrossa. — Son nom populaire : *La Poule aux poussins d'or*. — Description de cette pièce. — Elle affecte la forme d'un oiseau. — Est-ce un aigle, un coq de bruyère ou plutôt un épervier? Tête creuse. — Cou tubulaire et percé à jour. — Corps et queue, formés d'une plaque recourbée en arc. — Dessin rudimentaire des ailes repliées et des cuisses sans serres. — Revêtement de pierres et de cristaux. — Variété des pierres précieuses qui recouvraient cette pièce. — Elles ont disparu, en majeure partie, des cloisons qui les rendaient. — Plastron ou *Təššiv* rectangulaire sur la poitrine. — Grand saphir ou grand rubis, balais cabochon placé autrefois au centre du plastron. — Cloisonnage imbriqué en grenats rouges, aux ailes et aux cuisses. — Les quatre pendeloques en cristal de roche attachées à la queue. — Elles ont la forme des glands à capsule d'or. — Des chaînes tressées les rattachent à l'oiseau. — Vide qui existe actuellement entre le cou et la poitrine. — Grand caractère de ce bijou. — Dimensions de cette pièce. — Descriptions qu'en ont données MM. Soden-Smith et Fr. Bock. — Fausses explications de ce bijou proposées par ce dernier. — Mortaises, pivot, tube et arillon qui composaient l'attache au dos de ce bijou. — Son aspect somptueux a ébloui ses premiers inventeurs. — Leurs descriptions naïves, mais exactes. — La forme de cette fibule n'est pas celle d'une poule. — Elle a plutôt l'aspect d'un épervier? — Ce pourrait être l'image du *hawk* sacré des Germains. — Les oiseaux de ce genre se retrouvent dans les bijoux et surtout dans les fibules des sépultures barbares. — M. de Linas a rapproché la grande Fibule des aigles byzantines. — Exemples de ces aigles sur des étoffes et des sculptures, travaillées dans le Bas-Empire. — Étoffe de Brixen, d'Auxerre et de Copenhague. — Bas-relief de Chilintari. — Panneaux en bronze des anciennes portes, à Saint-Jean hors les murs. — Rapport frappant de la grande Fibule de Pétrossa avec une grande Phalère en or et pierrerie provenant de Sibérie. — Ces deux pièces ont dû être portées comme de grands plastrons à agrafes, posés sur la poitrine. — Aspect plus réel de la Phalère sibérienne. — La grande Fibule de Bucarest rappelle la forme donnée aux volailles, dans un bas-relief antique qui servait d'enseigne à une marchande foraine de Rome. — Les couronnes ou casques de certains rois et princes de la dynastie sassanide sont surmontés d'oiseaux, qui se rapprochent de l'épervier de Pétrossa. — Monnaies d'or et d'argent de Vaharan II et de Hormuzd II, qui attestent ce fait. — La grande Fibule de Pétrossa convient parfaitement, par sa forme et par les procédés de sa fabrication, aux croyances religieuses et aux pratiques industrielles des Goths de la Dacie. — Les grenats formaient, à l'époque des invasions barbares, la base de toute pièce d'orfèvrerie cloisonnée. — Autres gemmes ordinairement employées dans les arts somptuaires des peuples barbares. — Restitution polichrome de la grande Fibule, faite dans la planche IX, d'après les dépôts des inventeurs du trésor de Pétrossa. — La planche X représente en héliogravure la grande Fibule, vue de face et de profil dans son état actuel.

## VIII et IX. — Les deux Fibules moyennes, *Fibulæ utriusque humeri*. 77

Description de la paire de *Fibules moyennes* d'après M. de Linas. — Leur forme longue et elliptique. — Tête et long cou d'oiseau. — Seraient-ce des paons, des vautours ou des ibis? — Le corps est composé d'une plaque en or ovale, bombée et couverte de grenats et de verroteries rouges. — Incrustation et forme de ces ornements. — Cœurs, palmettes, rognons, cercles, etc. — Les verres rouges et les grenats sont posés sur pailion d'or. — Les attaches des Fibules sont apparentes à la partie postérieure du cou et de la rondelle centrale. — Gaine de la broche. — Deux grandes palmes symétriquement posées composent la base du bijou. — Chaînettes et glands suspendus au bijou comme pendeloques. — Dimensions un peu différentes des deux pièces. — Description fournie par MM. Soden-Smith et Fr. Bock. — La longue chaîne en tresses d'or qui rattachaient les deux pièces entre elles. — Il n'en reste qu'un tronçon. — Ces deux Fibules devaient donc être portées en même temps sur les vêtements. — Analogie des deux Fibules en forme d'oiseau avec deux ornements en

bronze doré et verroteries, découvertes à Castel près de Valence d'Agen, dans le midi de la France. — C'étaient aussi des fibules destinées à être placées symétriquement sur le corps. — Celles-ci sont plates. — Les fibules de Pétrossa sont assez fortement recourbées pour embrasser facilement la forme arrondie des épaules. — Elles jouaient probablement chez les guerriers barbares de la Gothie le rôle qu'occupent les épaulettes dans l'uniforme de nos officiers modernes. — Fibules et autres bijoux nombreux qui affectent cette même forme d'oiseau au bec crochu, trouvés dans les tombes germaniques de différents pays du Nord. — Exemples variés de pareils bijoux. — *Phalères* en forme d'oiseaux et de têtes d'animaux, portées en signe d'honneur par les soldats romains. — On voit parfois, dans les peintures des premiers temps du christianisme, des esclaves et des serviteurs (bergers, échantons, flabellifères, etc.) portant sur leurs robes des rondelles brodées, en forme d'épaulettes, *paragandia*. — Les pendeloques en forme de glands, suspendues à des chaînettes, *clasterii*, étaient fort usitées dans les bijoux grecs et romains : agrafes, colliers, couronnes, etc. — Exemples trouvés dans les tombes gréco-scythiques de la Russie méridionale. — Les pendeloques en forme de clochettes, *tintinabula*, retirées de la tombe d'Apahida en Transylvanie. — Il semble que les antiques guerriers goths ont les premiers porté des épaulettes et des hausse-cols dans leur costume d'apparat. — Restitution complète en couleurs de l'une des Fibules moyennes de Pétrossa, vue de face, dans la planche XI. — Héliogravure représentant, sur la planche XII, les deux Fibules moyennes dans leur état actuel, rattachées entre elles par une chaîne.

Pages

X. — La petite Fibule, *Fibula minor* . . . . . 85

La petite Fibule est la pièce la moins volumineuse parmi les bijoux de Pétrossa. — Elle rappelle par la forme celle des Fibules moyennes, sans posséder aucun indice ornithologique. — Description de cette pièce d'après M. de Linas. — Corps elliptique du bijou, orné de grenats. — Il repose sur une bête rectangulaire accotée de deux palmettes, au-dessus de laquelle s'élève un trapèze plus étroit. — Un grenat se trouve au haut du trapèze. — Une corne hexagonale et la gaine d'une broche existent au dos du bijou. — Deux pendeloques, formées d'une chaîne en tresse d'or et de deux petites perles, sont suspendues au bas. — Dimensions de ce bijou. — Il est resté presque intact. — Descriptions données par MM. Soden-Smith et Fr. Bock. — La dernière insiste trop sur la forme d'oiseau qu'affecterait le bijou. — En somme, il n'a qu'une analogie de structure avec les Fibules moyennes, qui elles-mêmes se rattachent à la grande Fibule par leur forme ornithologique. — Filiation que l'on peut observer entre les cinq Fibules de Pétrossa. — C'est là l'origine de la dénomination légendaire de la *Poule aux Poissins d'or*. — Les fibules à grande rondelle centrale figurent dans les costumes d'hommes du Bas-Empire. — Fibules à coquilles, usitées à cette époque chez les Romains. — De riches fibules de ce genre étaient également portées par les Barbares. — On a trouvé en Dacie des preuves notables qui confirment ce fait. — Grande fibule à coquilles, en sardonx, découverte en 1889 à Simlau, en Transylvanie. — Ses rapports saisissants avec la petite Fibule de Pétrossa. — Celle-ci est un peu moins grande. — Dimensions de la fibule de Simlau. — Disposition de ses ornements. — Son mode de fermeture. — Elle porte sur les supports de son agrafe et sur ses chatons des cisclures qui rappellent la décoration du grand Plateau et de l'Aiguère de Pétrossa. — La petite Fibule avait dans le trésor sa paire, qui a été perdue. — Représentations en couleurs de la petite Fibule, sur la planche XI. — Représentation en héliogravure de la petite Fibule sur la planche XII.

XI et XII. — Les deux Corbeilles à huit et à douze pans, *Cantharos*, *octogonos* et *dodecagons* . . . . . 91

Les deux grandes Coupes, Tasses ou Corbeilles de Pétrossa ne diffèrent entre elles que par quelques détails dans leur structure. — Leur description donnée par MM. de Linas, Soden-Smith et Fr. Bock. — Dans l'une des Corbeilles, la cuve est formée par seize panneaux superposés en deux rangées inclinées et aboutissant à un fond plat de forme octogonale. — Les panneaux sont ajourés et les claires-voies disposées en rosaces ovales, remplies par des cristaux de roche et de la verroterie rouge. — Les deux anses sont formées par de longues pattes horizontales, ornées de grenats, et par des léopards arc-boutés, dont le corps est

moucheté de petits grenats et de menues perles fines. — Les perles fines du Bosphore de Thrace, nommées *mys* par Pline l'Ancien. — La carcasse en or de la Corbeille octogone a été fortement déformée. — La plupart des pierres et des cristaux manquent. — Dimensions de cette pièce. — La seconde Corbeille diffère de la première en ce que ses panneaux sont au nombre de vingt-quatre, — douze pour chaque rangée, — et que les rosaces qui les remplissent sont rondes et plus petites. — Cette pièce a été complètement désarticulée. — De ses anses primitives il ne reste plus que l'une des pattes horizontales. — Fragments de la décoration supérieure de ces pattes. — Ce sont des spécimens d'orfèvrerie cloisonnée. — Dimensions de la Corbeille dodécagone. — Rapports de structure entre les deux Corbeilles de Pétroussa et la grande coupe orientale en or et cristaux de couleur dite « Coupe de Choroës I ». — Rapports dans la forme des ornements avec la couronne visigothe de Svintilla. — Les pièces du trésor de Pétroussa ne sont pas des produits de l'art latino-byzantin. — Théorie de MM. Amador de los Rios et Ch. Labarte. — Par leur forme les Corbeilles rappellent des coupes en verre et or, découvertes en 1881 sur les rives du Kouban. — Coupe en verre avec monture ajourée en argent et inscription grecque, trouvée à Verpelen en Danemark. — *L'opus interasale* des Romains. — Skyphos en verre et or ajouré, trouvé en 1871 près de Tiflis. — Le petit skyphos romain en argent dit « vase de Corins ». — Coupe à manche unique en cuivre émaillé, trouvée à Pymont en Allemagne. — L'émaillerie dans l'Antiquité n'était-elle pas un procédé industriel employé par les Barbares du Nord? — Les vases antiques en cuivre émaillé trouvés à Bartlow, à Malbœck et à Pingente. — Coupe romaine en argent, à deux anses, trouvée à *Ostropatuba* en Hongrie. — Les corps de panthères servant d'anses aux vases. — Exemples de vases en bronze découverts à Pompéi. — Les *canthares* employés surtout dans le culte de Bacchus chez les Grecs et les Romains. — Le précieux canthare en sardonx, appelé « la Coupe des Ptolémées ». — Nomenclature des vases antiques sculptés dans des pierres dures. — La burette de saint Maurice. — La *Tasse Farnèse*. — Le facon de Mantoue. — L'alabastron de Beuth. — L'aryballos en agathe de M. de Caylus. — Les deux petits flacons en onyx-agathe du cabinet des Antiques de Vienne. — Les Barbares reproduisaient avec plus de rudesse et dans de plus grandes proportions toutes les formes des vases grecs et romains. — Les Corbeilles de Pétroussa présentent des motifs de décoration gréco-romaine unis à des procédés de fabrication orientale. — Ce sont là les caractères de l'art primitif des Goths. — Restitution des deux Corbeilles, exécutée dans la planche XIII, pour la pièce octogone, vue de profil, et dans la planche XV, pour celle à douze pans, vue à plat. — La Corbeille octogone est vue de profil et à plat dans les héliogravures de la planche XIV, tandis que la Corbeille dodécagone se présente sous les mêmes aspects dans les héliogravures de la planche XVI. — Ces deux dernières planches font voir les deux pièces dans leur état actuel.

### Conclusions de la deuxième partie . . . . . 109

Richesse de l'aurum et de l'argentum potiorum, chez les Thraces, attesté par Xénophon. — Vases somptueux pris chez les Daces par Trajan. — La vaisselle plate et les bijoux étaient autrefois fort répandus chez les peuples barbares des bords de l'Ister. — Les Scythes de la Russie méridionale nous ont laissé de grandes richesses, en fait de vases et de vêtements, dans leurs tombes. — Dans ces mêmes parages, Mithridate le Grand avait formé ses collections de vases et de bijoux précieux. — De tout temps, dans cette partie orientale de l'Europe, on a recherché, pour les objets de table et de toilette, plutôt la richesse de la matière que la perfection artistique. — Dans chaque découverte de ce genre que l'on y fait, la difficulté est de préciser l'époque et le peuple auxquels elle appartient. — On a essayé ici de faire cette recherche pour le trésor de Pétroussa. — On y a étudié d'abord les vases. — *Discques* ou grands plateaux, *Pateres* ou plats et écuelles, *Oenochœs* ou aiguières, *Canthares* ou grandes coupes et corbeilles, avec désignation de leur emploi. — On a passé ensuite aux bijoux : *Torques* et *Armilla* ou colliers et bracelets, *Collare* ou hausse-cols, *Fibules* et *Phalères* ou grandes broches et agrafes pour les vêtements. — Dans tous les objets faisant partie du trésor de Pétroussa, on a constaté des analogies avec de nombreuses pièces d'orfèvrerie ou d'autres œuvres artistiques. — Objets d'art de l'Antiquité classique. — Œuvres de l'industrie artistique des Orientaux. — Les objets de Pétroussa n'en ont pas moins une originalité frappante, un caractère propre. — On ne peut expliquer cette particularité qu'en admettant

l'existence d'une industrie nationale des anciens Goths. — Ce sont eux qui, dans les premiers siècles du Christianisme, ont transporté en Dacie cet art spécial. — Ils en avaient appris l'usage et les pratiques dans la Sindicie caucasique et dans la Tauride arménienne. — L'orfèvrerie cloisonnée est l'expression la plus caractéristique de cet art barbare.

Pages

## TROISIÈME PARTIE

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

## I. — L'art chez les Goths de la Dacie. . . . . 5

Ici l'on ne parlera pas davantage des pièces perdues du Trésor de Pétroussa. — Les pièces existantes sont en or pur. — L'or rouge et l'or jaune byzantin. — Cet or vient-il des mines de la Transylvanie? — Provient-il du butin ou des dons faits par les Empereurs de Byzance? — Gemmes orientales et locales. — Quelques-uns des objets trouvés à Pétroussa fournissent des indices précieux sur l'origine de tout le trésor. — On en peut tirer trois conclusions. — Elles ont rapport à l'âge, à la provenance et à la destination des pièces. — Hypothèses probables sur ces trois points. — I. Les pièces du trésor nous viennent des Goths patens de la Dacie. — II. Elles ne sont pas toutes de la même époque. Mais elles dénotent l'existence d'un art local. — III. Elles formaient le trésor d'un temple paten. — Trois indices prouvent l'origine gothique. — Inscription en runes archaïques et sacramentales sur l'*Armilla*. — Les noms ethnique et géographique de *Gut*, les Goths, et d'*Ocvi*, la Scythie. — La *Patère* représente les dieux de la *Walhalla* germanique. — Le marteau de Thor. — La tunique velue d'Égypte. — Les corbeaux dénonciateurs d'Odin. — Rapports intimes des Gètes, des Goths et des Germains, selon M. de Linas. — Contact de la mythologie Scandinave avec celle des Grecs. — Ce contact a existé surtout au temps où les Goths ont occupé la Dacie. — Les pièces à cloisonnage sont identiques aux nombreux bijoux que les peuples germaniques ont laissés dans tous les pays parcourus par eux, à l'époque des invasions. — Bijoux cloisonnés d'origine Mérovingienne, lombarde, Visigothe, Burgonde, Saxonne et Scandinave. — Identité dans le travail et dans la décoration, fut-elle gemmée, sculptée ou cloisonnée. — Les pièces du trésor de Pétroussa ne sont pas toutes contemporaines. — Haute antiquité des *Armilla*. — Formes grecques du grand *Disque*, de l'*Énochoé* et de la *Patère*. — Les *Corbeilles*, les *Hausse-cols* et les *Fibules* rappellent à la fois les bijoux germaniques et les formes ornementales des Grecs et des Asiatiques. — L'art de l'orfèvrerie a suivi un développement progressif chez les Goths, lors de leur séjour dans les régions orientales. Il a emprunté des éléments nombreux aux Grecs et aux Persans. — Les vases et les bijoux de Pétroussa ne peuvent pas être le produit fortuit du pillage. — Ils possèdent en eux des caractères qui démontrent leur parfaite originalité gothique. — Opinion émise en 1887 par M. de Linas, à ce sujet. — L'art primitif des Scandinaves s'est développé sous l'influence des Grecs, des Romains et des Perses. — Ces développements se sont effectués surtout dans la Russie méridionale et en Dacie. — Les orfèvres Goths allaient se perfectionner à Constantinople. — Les orfèvres byzantins étaient appelés en Dacie. — Art hybride qui naquit de ces rapports. — Le trésor de Pétroussa en fournit des preuves nombreuses. — Rapports entre les *Corbeilles* de Pétroussa et la *Coupe de Choroës*. — Vestissement des Dieux germaniques en divinités grecques sur la *Patère*. — Léopards orientaux sur les *Corbeilles* à rebords cloisonnés. — Dessins classiques des grenats cloisonnés. — Oves et méandres sur le grand *Disque*. — L'art indigène des Goths de la Dacie se répandit avec eux dans les pays de l'Occident. — L'orfèvrerie cloisonnée est portée par eux partout où ils ont passé. — Opinion de M. Odobesco à ce sujet. — La Scythie considérée comme le berceau de cet art, que les Goths adoptèrent et perfectionnèrent. — Absence d'armes et de petits bijoux dans la trouvaille de Pétroussa. — Caractère sacramental de plusieurs pièces. — L'Anneau à inscription et la *Patère*. — Couples de vases sacrés. — *Oenochoés*, *Patères*, *Corbeilles*. — C'est le trésor d'un autel gothique. — Culte des Germains pour l'or. — Luxe des temples Scandinaves. — Adam de Brème et le temple d'Upsala, au XI<sup>e</sup> siècle. — Le trésor de Pétroussa a peut-être appartenu à une famille de chefs chez les Goths. — Ceux-ci

étaient également les pontifes de la religion. — Probablement dans ces cas ils se paraient et s'entouraient de riches ornements. — Ces pièces d'apparat passaient d'une génération à la suivante. — Ils étaient donc fabriqués pour des usages spéciaux. — Les objets de Pétrossa paraissent avoir ce caractère. — Leur haute valeur métallique. — Ils ont donc appartenu à plusieurs générations de *judices* gothiques. — C'étaient les *regalia* et les *pontificalia* des souverains Goths. — Ceux-ci réunissaient les pouvoirs religieux, guerriers et judiciaires. — Emploi probable des vases et des bijoux de Pétrossa dans les fêtes religieuses. — Le *hangeir* ou anneau de serment. — Plats et aiguères, servant aux offrandes et aux libations. — Patère ou coupe de mémoire, *Minne*. — Corbeilles destinées aux festins. — Fibules et Gorgéris, servant de parure aux chefs, en guise de Phalères et de Torques. — Les Fibules en forme d'oiseau posées sur les épaules rappellent les éperviers sacrés d'Odin. — Ces pièces de Pétrossa sont exclusivement des parures, dont les chefs se servaient dans des fêtes pacifiques. — Le luxe des vases et ornements sacrés, ou même profanes, dont il est fait mention dans les Sagas scandinaves, peut être apprécié d'après les pièces du Trésor de Pétrossa. — Ces usages impliquent la nécessité d'une industrie nationale chez les Goths de la Dacie. — Ce fait se confirme par les œuvres analogues, produites, par la suite, dans d'autres pays. — Il est démontré encore plus par les nombreux trésors d'orfèvrerie barbare, découverts dans la vallée du bas Danube. — Les deux trouvailles de Simlau, en 1797 et 1889. — La tombe d'Omharis ouverte en 1889 à Aphida. — La vaisselle d'or du Grand Saint Miklos, découverte en 1799. — Bijoux d'Ouztropataka, trouvés en 1790 et 1865. — Tombe de Kolocza, explorée en 1859. — Ce sont là les principales épaves de l'antique industrie artistique des Goths de la Dacie.

## II. — Hypothèses historiques sur la provenance du trésor de Pétrossa. 15

Le trésor de Pétrossa étant d'origine gothique, il est naturel que l'on cherche à le rattacher à des événements de l'histoire des Goths de la Dacie. — M. Rud. Neumeister a fondé sur quelques textes trouvés dans des historiens anciens une hypothèse à ce sujet. — Récit d'Ammien Marcellin sur les vicissitudes de la nation gothique lors de l'invasion des Huns en Dacie. — Athanaric, roi des Thervinges, cherche à résister aux envahisseurs. — Il élève un retranchement de défense à partir des berges du Gerasus. — Vallum, dit de *Trajan*, entre le lac Brateche et le Seret. — Les ruines de Gbertina ou Triglina, près de Galatzi. — Inscription latine dont parle Démètre Cantemir, découverte en 1710. — Fouilles nouvelles pratiquées en cet endroit en 1837. — Peut-on croire que ces ruines soient celles de la ville de *Dinagothia*, citée par les anciens documents géographiques? — En tout cas, la localité *Caput-Bovis* n'était pas située vers les embouchures du Danube. — Camp établi par Athanaric dans ces parages. — Il en est délogé par les Huns. — Sa retraite dans la région montagneuse et boisée du *Caucaland*. — Le *Caucaland* ne peut pas être la localité de Küküllä, aux sources du Kobel, en Transylvanie. — Le trajet du Vallum d'Athanaric jusqu'à Küküllä eût été impossible au roi des Thervinges. — Direction de la chaîne des Carpathes en Dacie. — Coude qu'elle forme en vue des ruines de Triglina. — Position qu'occupe la montagne d'Istritza. — Vastes plaines qui se développent à ses pieds. — Aspect de cette montagne. — Athanaric pouvait facilement l'atteindre. — Restes de retranchements militaires répandus dans la vallée de Buzéo. — Disposition en amphithéâtre entourant une plate-forme, sur le versant méridional de l'Istritza. — Les villages de Pétrossa et de Coca sont situés sur cette plate-forme. — Restes souterrains d'un castellum romain dans le village de Pétrossa. — Dimensions des murs d'enceinte du castellum. — Quelques fouilles y ont été faites en 1866. — Résultats qu'elles ont donnés. — Athanaric a dû occuper ce castellum, dans sa retraite. — Différents points fortifiés dans les montagnes et les vallées qui entourent le mont Istritza. — Le point culminant en est la terrasse, dite la *Citadelle des Géants* ou des *Judens*, sur le sommet du Mont *Ciolanu*. — Tous ces points semblent former ensemble un système stratégique de défense ou d'observation. — Ce fait ne peut que confirmer l'hypothèse qui identifie le *Caucaland* avec les points fortifiés de l'Istritza. — Le nom du *Caucaland* présente une analogie de son et peut-être même d'étymologie avec la tribu des *Caucosensii*, citée par Ptolémée. — Il rappelle également la montagne du *Kogaton* que Strabon nomme comme une localité révérée par les Gètes. — Joseph Grimm a présumé que le *Caucaland* d'Ammien Marcellin était un pays où se serait établie une tribu des *Casci*,

venue des bords de l'Éms et de l'Elbe. — Le Caucaland et le Caucase. — Le nom de *Cœa* est donné aujourd'hui à plusieurs localités voisines de Pétrossa. — Ce dernier nom lui-même rappelle les anciennes villes de la Dacie, nommées *Pétrodava* et *Patruissa*. — Athanaric ne put pas se maintenir longtemps dans sa retraite du Caucaland. — Il la quitta pour se rendre à Constantinople, auprès de l'empereur Théodose. — Il fit peut-être enfouir son trésor sacré dans la montagne d'Istritza, avant de quitter le castellum qu'il y occupait. — Sa mort à Constantinople, en 381, l'empêcha d'exhumer ce trésor. — Comme il se composait exclusivement de pièces destinées à un culte païen, Athanaric évita avec intention de l'emporter en pays chrétien. — Fanatisme et cruauté d'Athanaric avant son complet désastre. — Images païennes qu'il faisait promener dans le pays, pour contraindre les chrétiens à les adorer. — Témoinnage des anciens historiens de l'Église chrétienne à ce sujet. — Les peuples germaniques avaient l'habitude de faire des processions avec leurs dieux transportés sur des chars. — Ce que Tacite dit des voyages périodiques de la déesse Hertha, chez les Suèves. — Divinités païennes transportées à dos de chameau, dans le triomphe de Théodose et de Gratien. — Bas-reliefs de la colonne érigée en 404, à Constantinople, par Arcadius, en l'honneur des victoires de son père. — La trinité divine, adorée par tous les peuples germaniques. — *Wotan* ou Odin, *Doner* ou Thor et *Saxnot* ou Thyr. — Elle figurait sur la colonne Théodosienne. — Dessins de ses sculptures exécutés au XV<sup>e</sup> siècle, par Gentile Bellini. — Décadence que l'on peut constater dans la sculpture des Romains et des Grecs, en comparant entre elles les trois colonnes de Trajan, de Marc-Aurèle et de Théodose. — Appréciations que l'on peut tirer de ces comparaisons, relativement aux sculptures du monument circulaire d'Adam Clissi dans la Dobroudja. — En tout cas ce monument doit être antérieur à l'enfouissement du trésor de Pétrossa. — Les différentes pièces qui le composent appartiennent très probablement aux quatre premiers siècles du christianisme. — Mais elles ont dû être cachées sous terre au moment même où le paganisme disparaissait chez les Goths de la Dacie et que ce peuple abandonnait ce pays. — Considérations diverses militant en faveur de l'hypothèse historique qui rattache à Athanaric le trésor de Pétrossa.







## TABLE DES PLANCHES ET DES GRAVURES

	Page
Pl. IV. — En chromolithographie, représentant: IV. L'ASOTIKAS, Onochoé, restituée en son état primitif et réduite un peu plus des deux tiers . . . . .	5
Pl. V. — En héliogravure, représentant: L'ASOTIKAS, vue des deux côtés dans l'état où elle se trouve actuellement, après sa réparation; réduite à moitié grandeur . . . . .	13
Pl. VI. — En chromolithographie, représentant: V. LA PATERA, Patera, et la Statuette de l'Umbo, vue de face et de profil, réduction à 0 <sup>e</sup> ,22 de diamètre . . . . .	30
Pl. VII. — En héliogravure, représentant deux pièces différentes: V. LA PATERA, Patera, avec la Statuette au centre, réduites l'une et l'autre à moins de moitié grandeur. — VI. LE HAUSSÉ-COL, Coliare, réduit à moitié grandeur. Ces deux pièces y sont reproduites dans leur état actuel . . . . .	56
Pl. VIII. — En chromolithographie, représentant: VI. LE HAUSSÉ-COL, Coliare, dans une réduction aux quatre cinquièmes, restitué dans son état primitif . . . . .	60
Pl. IX. — En chromolithographie, représentant: VII. LA GRANDE FIBULE, Fibulae pectorales, réduite environ aux trois quarts et restituée d'après les données des mousses du trésor . . . . .	66
Pl. X. — En héliogravure, représentant: VII. LA GRANDE FIBULE, présentée de face et de profil telle qu'elle est aujourd'hui, après sa réparation, et réduite aux deux tiers de sa grandeur . . . . .	72
Pl. XI. — En chromolithographie, représentant deux des pièces du trésor: VIII. Une des deux FIBULES NORÈNES, Fibulae utriusque humeri, réduite aux trois quarts et représentée de face, munie de toute sa décoration primitive. — X. LA PETITE FIBULE, Fibula minse, vue également de face en grandeur d'exécution . . . . .	76

Pl. XII. — En héliogravure, représentant trois des pièces du trésor dans leur état actuel: VIII. L'une des FIBULES NORÈNES, vue de face. — IX. LA DEUXIÈME FIBULE NORÈNE, vue de profil et rattachée à la première par le tronçon de chaîne qui subsiste. — X. LA PETITE FIBULE, vue de face. Ces trois pièces sont réduites à peu près à moitié grandeur . . . . .	84
Pl. XIII. — En chromolithographie, représentant: XI. LA CORBEILLE OCTOGONE, Cantharus octogonus, vue de profil, en réduction d'un peu plus des deux tiers et restituée dans son aspect primitif . . . . .	90
Pl. XIV. — En héliogravure, représentant: XI. LA CORBEILLE DOUÉCAGONE, vue en profil et vue aussi penchée sur le côté de façon à faire voir son orifice. Réduction aux deux tiers, montrant l'état actuel, après sa réparation . . . . .	92
Pl. XV. — En chromolithographie, représentant: XII. LA CORBEILLE SONTÉCAGONE, Cantharus dodecagonus, vue à l'extérieur, en parfaite restitution de l'état primitif, réduite d'un peu plus des deux tiers . . . . .	94
Pl. XVI. — En héliogravure, représentant: XII. LA CORBEILLE SONTÉCAGONE, vue de profil et vue aussi penchée sur le côté de façon à faire voir son orifice. Réduction aux deux tiers; voir l'état actuel après la réparation qui a complètement toutes les parties détraquées et disparues . . . . .	106

	Page
Vignette XXXV. — Initiale N, composée de deux Aigüilles . . . . .	5
Fig. 1. — L'Ancêtre avec l'ense à gauche . . . . .	6
2. — L'Ancêtre avec l'ense à droite . . . . .	6
3. — Diagramme du gale de l'Alguille . . . . .	7
4. — L'anneau de l'Ancêtre vu à plat . . . . .	7
5. — Flacons romains en métal émaillé et en verre, provenant des Gaules et de la Germanie . . . . .	8
6. — Sculpteurs de l'antiquité, calcéolons des pièces striées de canalicules en forme de stries (A, B). — Vase romain en bronze, orné de la même façon et trouvé en Danemark (C). . . . .	8
7. — Décoration gravée sur le col de l'Ancêtre . . . . .	9
8. — Décoration gravée sur le pied de l'Ancêtre . . . . .	9
9. — Décoration gravée sur le haut de la PANSE de l'Ancêtre . . . . .	10
10. — Décoration gravée sur le bas de la PANSE de l'Ancêtre . . . . .	10
11. — Chalçons en or, auxquels est suspendue la couronne du roi Valigeth Reccessiothe. Trésor de Guarranz au Musée de Cluny à Paris . . . . .	10
12. — Bractées votives romaines ou feuilles métalliques estampées, découvertes dans une carrière à Rodley-Wood, dans le Hertfordshire en Angleterre . . . . .	11
13. — Fibules en bronze, godronnées en forme d'oiseau, trouvées en Germanie . . . . .	11
14. — Aigüilles gréco-romaines, sans couvercle, mais munies de poignées et de montures à leur orifice . . . . .	12
15. — FLEURON QUI BATTAGE L'ANNEAU de l'Ancêtre, vu de trois quarts (a), de profil (b) et de face (c) . . . . .	13
16. — Ornaments en fleur de lis ou de lotus, employés dans les styles assyrien, grec, pompéien et sassanide . . . . .	13
17. — Aigüille en argent, ornée de pampres, découverte, avec sa paire, dans une tombe gréco-scythique de la Crimée . . . . .	14
18. — Amulette et apasmanne en argent, datant des premiers siècles du Christianisme . . . . .	16
19. — Ampalle et Uroclous chrétiens, datant des premiers siècles du Christianisme . . . . .	17
20. — Aigüilles en argent, travaillées en Perse, dans la période des rois sassanides . . . . .	18
21. — Aigüilles sassanides en argent, d'origine orientale . . . . .	19
22. — Les deux aigüilles en argent, découvertes en 1889, à Aphidisa, en Transylvanie . . . . .	20
23. — Aigüilles romaines en argent et en cuivre niéel, provenant, la première (a) de Bernay, en France, et la seconde (b) d'Alud, en Transylvanie . . . . .	21
24. — Aigüilles employées dans le culte chez les Assyriens, les Grecs et les Romains . . . . .	23
25. — Aigüilles employées aux usages domestiques, chez les Grecs et les Romains . . . . .	25
26. — Proclous ou aigüilles sacrés, portés par des divinités, dans des peintures de vases grecs . . . . .	24
27. — Aigüilles et autres meubles byzantins, représentés dans la <i>Notitia Dignitatum</i> . . . . .	25
28. — Les deux aigüilles de Saint-Maurice d'Agagne en Valais, l'une en sardonys (a) et l'autre en or et émaux (b) . . . . .	26
29. — Statuettes en pierre trouvées, la première (a) et la seconde (b) à Auzon, et la seconde (b) à Montlozon, en France, représentant toutes les deux des divinités gauloises, tenant des serpents ériophales . . . . .	27
30. — Deux aigüilles en or, du trésor du Grand Saint Miklos, dans le Banat de Temesvar, avec les panses ornées de mandrines . . . . .	29
Vignette XXXVI. — Initiale Q, formée par la Patère et la statuette de son umbo . . . . .	31
Fig. 31. — La PATERE, vue de profil, avec la statuette placée dans l'Umbo . . . . .	31
32. — Le berger et son chien, figurés sur le fond de la Patère . . . . .	32
33. — L'âne accroupi . . . . .	32
34. — Le lion passant . . . . .	32
35. — L'âne accroupi . . . . .	32
36. — L'âne accroupi . . . . .	32
37. — L'âne passant . . . . .	32
38. — Le léopard passant . . . . .	32

Fig. 39. — La PATERE vue à l'intérieur sans la statuette de l'Umbo. Grandeur d'exécution . . . . .	31
40. — STATUETTE placée dans l'Umbo de la Patère; vue de face. — Grandeur d'exécution . . . . .	31
41. — STATUETTE placée dans l'Umbo de la Patère; vue de profil. — Grandeur d'exécution . . . . .	31
42. — STATUETTE placée dans l'Umbo de la Patère; vue de dos. — Grandeur d'exécution . . . . .	31
43. — L'un des quatre FLEURONS centraux qui réunissent les extrémités de la Patère . . . . .	31
44. — Le dieu <i>Agir</i> , ou le Neptune gothique (?) . . . . .	31
45. — Le dieu gothique <i>Fasit</i> (?) . . . . .	31
46. — Le dieu <i>Tyr</i> , ou le Mars gothique (?) . . . . .	31
47. — La déesse <i>Ura</i> , l'une des trois <i>Nornas</i> ou Parques gothiques (?) . . . . .	31
48. — La déesse <i>Verdandi</i> , la deuxième <i>Norne</i> (?) . . . . .	31
49. — La déesse <i>Svalda</i> , la troisième <i>Norne</i> (?) . . . . .	31
50. — Le dieu <i>Soter</i> ou le Saturne gothique (?) . . . . .	31
51. — La déesse <i>Frya</i> ou la Vénus gothique (?) . . . . .	31
52. — Le dieu <i>Odin</i> , ou le Mercure des Germains, selon Tacite (?) . . . . .	31
53. — Le dieu <i>Thor</i> , ou le Vulcain gothique . . . . .	31
54. — La déesse <i>Hela</i> , ou déesse de la Mort . . . . .	31
55. — L'un des dieux <i>Alci</i> , ou Dioscures germaniques; Castor (?) . . . . .	31
56. — Le second des dieux <i>Alci</i> ou Dioscures germaniques; Pollux (?) . . . . .	31
57. — Le dieu <i>Freyr</i> , ou dieu de la paix et de l'abondance chez les Goths (?) . . . . .	31
58. — La déesse <i>Ostara</i> , ou déesse du printemps chez les Goths (?) . . . . .	31
59. — Le dieu <i>Baldur</i> , ou l'Apollon gothique (?) . . . . .	31
60. — Plante de grenade ou de cirouille abritant le dieu <i>Baldur</i> (?) . . . . .	31
61. — L'un des corbeaux qui accompagnent trois des divinités de la Patère . . . . .	31
62. — Statuette en albâtre et statues en pierre, représentant des personnages porteurs de globelets tenus à deux mains; provenant de Babylonie (a), de Sibirie (b), de Crimée (c et d) et d'Espagne (e et f) . . . . .	31
63. — Bas-reliefs sur ivoire, ornant la chaire de la Roazode, de Charlemaigne à Aix-la-Chapelle. — Divinités paléennes; style de la décadence . . . . .	31
64. — Sarcophage sculpté, datant des premiers siècles du Christianisme, Musée chrétien de Latran à Rome . . . . .	31
65. — Coupe en argent, de style helléno-asiatique, trouvée dans le gouvernement de Perm et représentant un mariage mongolique. Collection du Comte Serge Strogounov . . . . .	31
66. — Coupe cyrrique de Dali, en bronze ciselé et doré, représentant une cérémonie religieuse du culte babylonien. Musée de New-York . . . . .	31
67. — Patère orientale en cuivre ciselé dite <i>Coupe du Varvaktin</i> , représentant des sujets religieux, dans un style hybrid assyrien et égyptien, Musée d'Athènes . . . . .	31
68. — Patère en argent, représentant la déesse asiatique <i>Nana-Ana</i> au milieu de ses acolytes. — Cabinet des Médailles à Paris . . . . .	31
69. — Patère de Rennes, en or, décorée, au centre, de deux scènes de mythologie grecque appartenant au cycle de Bacchus et, sur le marli, de médailles impériales romaines. — Cabinet des Médailles de Paris . . . . .	31
70. — Pateres et coupes en argent et en vermeil, de fabrication romaine. — a. <i>La source minérale d'Umeti</i> , trouvée à Civita Castellana. — b. <i>La mort de Cléopâtre</i> , trouvée en Espagne. — c. <i>La mort de Cléopâtre</i> , trouvée à Pompéi. — d. <i>Coupe ornée de magiciennes</i> , trouvée à Troie en Portugal. — e. Développement des reliefs de coupe de Troie . . . . .	31
71. — Coupes en argent et en vermeil, représentant des rois de Perse, Arméniens et Sassanides, chassant à cheval, et de symboles mazdéens: a. <i>Freyr</i> ? au Cabinet des Médailles de Paris. — b. <i>Sapor</i> ? trouvée à Badakchan par M. Loz . . . . .	31
— c. Chasseur partie, au Musée de l'Ermitage. — d. P.	31

	Page
rubans III? au même Musée. — 6. Sagar III? en deux exemplaires chez les Comtes S. et Gr. Stragonow. — f. Bâliers offerts devant le trône sacré des Perses . . . . .	33
Fig. 74. — Grande patère en argent et vermeil, du trésor d'Hildesheim, représentant Minerve, Musée des Antiquités de Berlin . . . . .	38
Vignette XXXVII. — Tête de chapitre, formée par sept figures de la Patère de Pétroussa, autres que celles de la Vignette VIII . . . . .	39
XXXVIII. — Initiale $\gamma$ , formée par l'Aigle et les deux Fibules moyennes . . . . .	39
XXXIX. — Initiale $\alpha$ , formée par la Housse-col, deux fois répétée . . . . .	61
Fig. 73. — La Housse-col, avant qu'il ait été restauré. Grandeur d'exécution . . . . .	62
74. — Restauration du réseau en or, cristaux de couleurs et perles, qui orne la surface du Housse-col . . . . .	63
75. — Charnière et goupille du Housse-col . . . . .	63
76. — Housse-cols antiques en or et en bronze, provenant d'Irlande (a), du Danemark (b et c) et de la Russie méridionale. Réduction au tiers de la grandeur d'exécution . . . . .	64
77. — Personnages féminins portant des hausse-cols ornés de pierres. Peintures en or sur verre, placées dans l'urne d'antiques vases chrétiens. . . . .	65
Vignette XL. — Initiale $\mu$ , formée par deux grandes Fibules et l'anneau à inscription . . . . .	67
Fig. 78. — La GRANDE FIBULE, vue de face, réduite aux deux tiers . . . . .	68
79. — La GRANDE FIBULE, vue de profil . . . . .	68
80. — Disposition indépendante des grenats sur les chaînes et les ailes de l'oiseau, qui forme la grande Fibule . . . . .	69
81. — Structure inférieure et mode de fermeture de la grande Fibule . . . . .	70
82. — La GRANDE FIBULE, vue de dos . . . . .	68
83. — L'un des glands ou <i>trachelozons</i> en or et cristal de roche, de la grande Fibule . . . . .	71
84. — Algues byzantines, représentées sur des étoffes de soie et des sculptures antiques sur bronze et sur pierre . . . . .	73
85. — Enseigne d'une marche de voltige à Rome. Bas-relief antique sur marbre à ville Alban . . . . .	73
86. — Monnaies d'or et d'argent des rois de Perse Baharam II (a, b, c, d) et Hormuz II (e, f, g) . . . . .	74
Vignette XII. — Initiale $\mu$ , formée par les deux Fibules moyennes . . . . .	77
Fig. 87. — La FIBULE MOYENNE qui a conservé ses pendeloques, vue de face, réduite aux deux tiers . . . . .	78
88. — La FIBULE MOYENNE, qui a conservé ses pendeloques, vue de dos . . . . .	78
89. — Structure antérieure et mode de fermeture des deux Fibules moyennes . . . . .	79
90. — La FIBULE MOYENNE, qui a perdu ses pendeloques, vue de profil . . . . .	78
91. — Tasse en sardonyx en or, attachée aux Fibules moyennes . . . . .	80
92. — L'un des <i>blaus</i> en or et grenat, attachés aux Fibules moyennes . . . . .	80
93. — Tronçon de la croix <i>ix os</i> , qui rattache les deux Fibules moyennes l'une à l'autre . . . . .	80
94. — Fibule en bronze doré et en verroterie de couleurs, trouvée, avec sa palme à Castel, près de Valence d'Agès, en Aquitaine . . . . .	81
95. — Bijoux barbares en or, bronze, fer et cristal de roche, ornés d'oiseaux à bec crochu, provenant d'Allemagne et d'Italie . . . . .	82
96. — Serviteurs ou esclaves probablement barbares, portant des vêtements ornés d'épaulons. Peintures antiques datant des premiers siècles du Christianisme . . . . .	83
97. — Bijoux antiques avec pendeloques en or, provenant des tombes gréco-sythiques de la Russie méridionale . . . . .	84
98. — Deux pendeloques à clochettes, ornées de grenats, découvertes à Aphahia en Transylvanie. Musée de Clauxembourg. . . . .	83
Vignette XIII. — Initiale C, représentant la petite Fibule et quelques-uns de ses détails . . . . .	83
Fig. 99. — La PETITE FIBULE, vue de face avec ses pendeloques. Grandeur d'exécution . . . . .	86
100. — La PETITE FIBULE, vue de profil, sans ses pendeloques . . . . .	86

	Page
Fig. 101. — La PETITE FIBULE, vue de dos, sans pendeloques . . . . .	86
102. — Fibule en sardonyx, or et pierres diverses, découverte en 1859 à Simianu, en Transylvanie : a. Vue de face; b. Vue de profil. Musée de Budapest. . . . .	88
Vignette XIII. — Initiale D, formée par l'une des corbelles . . . . .	91
Fig. 103. — La CORBELLE OCTOGONE, vue de côté, avant sa restauration; réduite aux trois quarts . . . . .	92
104. — ROSACE ADORÉE à ONZE LOBES en grenats et cristaux, formant la paroi supérieure de la corbelle octogone. Face extérieure . . . . .	93
105. — ROSACE ADORÉE à ONZE LOBES découpés dans une plaque en or. Face intérieure de la figure 108 . . . . .	93
106. — ROSACE ADORÉE à ONZE LOBES, alternant avec les rosaces représentées dans les figures 108 et 109 . . . . .	93
107. — ROSACE ADORÉE à HUIT LOBES en grenats et cristaux, formant la paroi inférieure de la corbelle octogone. Face extérieure . . . . .	93
108. — ROSACE ADORÉE à HUIT LOBES, découpés dans une plaque en or. Face intérieure de la figure 104 . . . . .	93
109. — LA CORBELLE OCTOGONE, vue à l'intérieur avant sa restauration; réduite aux trois quarts . . . . .	92
110. — TÊTE DE PANTHÈRE formant l'extrémité supérieure de l'une des anses de la corbelle octogone . . . . .	94
111. — LA CORBELLE DODÉCAÈDRE vue de côté, avant sa restauration; réduite aux trois quarts . . . . .	94
112. — ROSACE ADORÉE à HUIT LOBES en grenats et cristaux, formant la paroi supérieure de la corbelle dodécaèdre. Face extérieure . . . . .	93
113. — ROSACE ADORÉE à HUIT LOBES, découpés dans une plaque en or. Face intérieure de la figure 106 . . . . .	93
114. — ROSACE ADORÉE à HUIT LOBES en grenats et cristaux, formant la paroi inférieure de la corbelle dodécaèdre. Face extérieure . . . . .	93
115. — ROSACE ADORÉE à HUIT LOBES, découpés dans une plaque en or. Face intérieure de la figure 108 . . . . .	93
116. — LA CORBELLE DODÉCAÈDRE, vue à l'intérieur avant sa restauration . . . . .	93
117. — Disposition des grenats cloisonnés qui ornaient la face supérieure de pattes aux anses de la Corbelle dodécaèdre . . . . .	92
118-119. — FRAGMENT en or et en grenat cloisonnés ayant fait partie de la décoration qui ornait l'une des pattes aux anses de la Corbelle dodécaèdre . . . . .	92
120. — Coupe de Choroata, en or ajouré et cristaux de couleurs, conservée au Cabinet des Médailles à Paris . . . . .	98
121. — Disposition du bandeau en or et pierres précieuses qui forment la couronne votive de Svinilla, au Musée Royal de Madrid . . . . .	99
122. — Coupe en verre de couleur avec monture d'or et de pierres précieuses, ornée de pendants; trouvée à Siverskaya, près du Kouban. Musée de l'Ermitage . . . . .	99
123. — Coupe en verre bleu avec monture d'argent ajouré, trouvée à Verplein, en Silésie. Musée de Copenhague . . . . .	100
124. — Deux vases gréco-romains : a. Skyphos en verre avec monture d'argent ajouré, trouvée près de Tiflis en 1871. — b. Skyphos en argent, dit <i>Vase de Coriolis</i> , découvert en 1761 à Porto d'Anas, représentant « Le Jugement d'Orontes » . . . . .	104
125. — Coupe en bronze doré et émail, trouvée à Fyrmont, en Allemagne . . . . .	104
126. — Canthare romain en argent, trouvé à Ostropotskai, en Hongrie (a), avec les deux pattes horizontales qui lui servent d'anses (b et c). Cabinet des Antiques de Vienne . . . . .	102
127. — Aiguilles en bronze ayant l'anneau formé par un corps de panthère : a. vue de dos; b. vue de profil. — Anse semblable provenant d'un autre vase en bronze. Trouvées à Pompéi. Musée royal de Naples . . . . .	103
128. — Canthare antique en sardonyx sculpté, nommé <i>Coupe des Protomées</i> . Cabinet des Médailles à Paris . . . . .	104
129. — La Tasse Farnésienne, coupe antique en sardonyx sculpté, conservée au Musée royal de Naples : a. sujet intérieur; b. sujet extérieur; c. et d. sections transversales . . . . .	104

	Pages
Fig. 106. — Flacon en onyx sculpté, dit <i>Vase de Mantoue</i> , avec son développement; dans la collection ducale de Brunswick . . .	103
• 131. — Flacon en onyx sculpté, dit <i>Alabastron de Beuth</i> , avec son développement; au Cabinet des Antiques de Berlin . . .	106
• 132. — Flacon en agathe sculptée, dit <i>Aryballos de Caylar</i> , avec son développement sur ses quatre faces; Musée de l'Ermitage . . .	107
• 133. — Petit flacon en onyx-agathe, sculpté d'attributs bachiques et portant une dédicace érotique; au Cabinet des Antiques de Vienne . . .	107
• 134. — Petit aryballos en onyx-agathe sculptée, avec les têtes de Septimé Sévère et de Julia Domna, ainsi que divers attributs, avec leur développement; au Cabinet des Antiques de Vienne . . .	107
Vignette XLIV. — Cul-de-lampe formé par les deux Corbeilles superposées	108
• XLV. — En tige représentant la grande Fibule, les deux Fibules moyennes et les deux Corbeilles . . .	109
• XLVI. — Initiale X, formée par les deux Aiguilles . . .	109
• XLVII. — Cul-de-lampe formé par le Hausse-col et la petite Fibule . . .	111

Vignette XLVIII. — Initiale K, formée par l'Aiguille et les deux Fibules moyennes . . .	111
• XLIX. — Initiale V, formée par les deux Fibules moyennes et les deux Panthères de la Corbeille octogone . . .	111
• L. — Initiale G, formée par le Hausse-col . . .	111
• LI. — Initiale F, formée par l'Aiguille et son anse . . .	111

Fig. 1. — Carte de la région orientale de la Roumanie, depuis les berges du Pruth, à <i>superellitis Gerasi fluminis</i> , jusqu'aux montagnes boisées de l'Istritsa et du Ciolanu, ad <i>Caucaladonem lacum altitudine silvarum inaequissimam et montium</i> . . .	112
• 2. — Plan des fondations d'un castellum antique retrouvées dans le village de PÉTROSSA . . .	112
• 3. — Plan et coupes de la terrasse ou plate-forme, dite <i>Citadelle des Géants</i> , située au sommet du mont Ciolanu en Roumanie (district de Buzău) . . .	112
• 4. — Divinités des Barbares, transportées à dos de chameaux, dans le triomphe de Gratien et de Théodose. Fragment des dessins de Gentile Bellini, d'après les sculptures de la colonne Théodosienne, érigée à Constantinople en 404 et détruite en 1693 . . .	112



PREMIÈRE PARTIE

---

DÉCOUVERTE  
ET HISTORIQUE DU TRÉSOR

BIBLIOGRAPHIE

\*\*\*\*\*

# LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### DÉCOUVERTE ET HISTORIQUE DU TRÉSOR BIBLIOGRAPHIE



U mois de mars ou d'avril de l'année 1837, peu de temps avant Pâques<sup>1</sup>, deux habitants du village de Pétrossa<sup>2</sup>, Ion Lemnar et Stan Avram, son beau-père, qui travaillaient à extraire du mont Istritza de la pierre pour la construction du séminaire épiscopal de Buzéu, découvrirent par hasard une riche collection de vases et de bijoux en or. Par leur poids, aussi bien que par leur valeur artistique, ces objets formaient un véritable trésor.

Pour déterminer la provenance de cette riche collection avec plus de certitude qu'on ne saurait le faire aujourd'hui, il eût été sans doute d'un grand intérêt d'avoir des détails circonstanciés sur l'endroit précis où le trésor fut trouvé, ainsi que sur la façon dont il était caché dans le flanc de la montagne; mais, sur ces deux points si importants, les paysans n'ont pu fournir que des témoignages fort incertains. Tout ce qu'il a été possible de démêler dans

<sup>1</sup> Il résulte de l'enquête officielle faite en 1838 que la découverte du trésor eut lieu pendant le grand carême; or, en 1837, Pâques tombait au 30 avril (18 avril du calendrier grec ou julien, usité en Roumanie).

<sup>2</sup> Connue aussi sous le nom de *Bădeni-de-jos* (bas-Bădeni).

leur dire, c'est que le trésor était placé entre deux blocs de pierre, à peu de profondeur du sol, et qu'il était recouvert d'une sorte de terre noire et friable qui adhérait par endroits à quelques-uns des objets.

Le mont Istritza, actuellement compris dans la portion du district de Buzéou, qui faisait alors partie du district de Sacuyéni<sup>1</sup>, se trouve situé au nord-est de la Valachie. Haut de 1,796 mètres, il s'élève au-dessus d'une vaste plaine qui se développe sans transition à ses pieds. Cette montagne est d'un aspect beaucoup plus agreste que les collines qui, sauf au midi, l'entourent de tous côtés. Sur ses flanes, de grands blocs de pierre blanchâtre apparaissent parmi les troncs

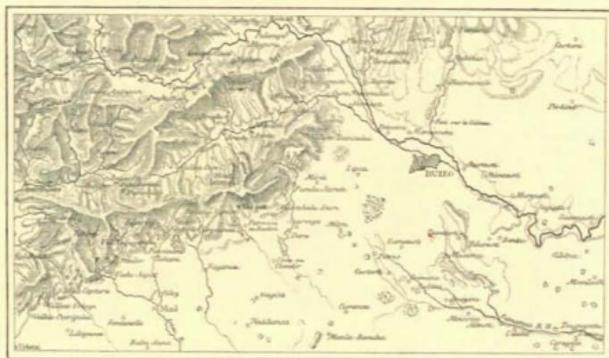


Fig. 1. — Carte du Mont Istritza et de ses Environs.

d'arbres séculaires, et sa cime de calcaire, recouverte de forêts épaisses, forme le point culminant de cette longue chaîne de coteaux plantés de vignes qui, sur les déclivités méridionales des Carpathes, s'étend parallèlement au Danube, le long de la plaine valaque, et vient, tout près de là, faire un brusque coude vers le nord, dans la direction de l'ancienne frontière de la Moldavie<sup>2</sup>. Sur le versant septentrional, l'Istritza descend rapidement jusque dans la vallée du Niscov; sa pente, plus douce vers le midi, sépare les vignobles de Tohani de ceux de Sarata;

<sup>1</sup> En 1845, le district de Sacuyéni, dont le chef-lieu était Bucov, fut supprimé, et les arrondissements qui le composaient furent répartis entre les districts de Prahova et de Buzéou. L'arrondissement de Tohani, dans lequel se trouve le mont Istritza, fut attribué au district de Buzéou.

<sup>2</sup> La carte (fig. 1) représente, à l'échelle de 1/375,000, cette petite portion de la Roumanie, composée à la fois de montagnes abruptes et boisées, de collines à vignobles et de rase campagne. Elle s'étend entre le 24° et 24° 45' de longitude est, et le 45° et 45° 20' de latitude nord.

elle prend la forme d'un amphithéâtre grandiose, que traverse le ravin torrentiel de l'Orgoya, et au-dessous duquel un large plateau porte les villages de Pétrossa, de Bădeni-de-Sus et de Gréceanca; deux contreforts escarpés surplombent ces localités et ceignent l'amphithéâtre à l'est et à l'ouest<sup>1</sup>.

C'est à peu près à mi-côte de la partie orientale de cet amphithéâtre que travaillaient, au printemps de l'année 1837, Ion Lemnar et Stan Avram; ils désignèrent plus tard, comme l'endroit où ils avaient découvert le trésor, un renforcement de terrain situé au-dessus de la clairière appelée la *Vigne des Ardélians*<sup>2</sup>. Mais, comme depuis plusieurs siècles les flancs de l'Istritza sont continuellement fouillés par des générations de carriers, et que les blocs de calcaire sont là presque à fleur de terre, on ne put constater sur l'emplacement indiqué la trace d'aucune excavation bien caractéristique lorsque, en 1838, plus d'un an après qu'on eut déterré les objets, les délégués de l'autorité

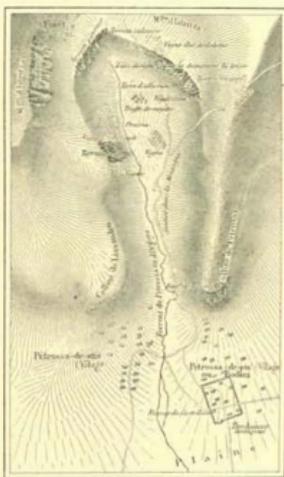


Fig. 2. — Plan de la Vallée de Pétrossa.

cherchèrent à reconnaître l'endroit exact où le trésor avait été enfoui<sup>3</sup>.  
Les recherches que l'on fit, à la même époque, dans tous les lieux environnants, n'amènèrent d'autre résultat que la découverte de quelques tessons, dont l'épaisseur, excédant de beaucoup les proportions de la poterie usitée actuellement en Roumanie, pouvait faire supposer que les recueurs primitifs de ces riches objets les avaient renfermés dans quelque grand cratère et

<sup>1</sup> Nous présentons, dans la figure 2, le plan topographique de la petite vallée de Pétrossa, à l'échelle de 1<sup>m</sup>/5,500. De plus, la gravure (fig. 3, p. 4) donne une idée de la situation du village de Pétrossa, avec le plateau qui le porte; la montagne à laquelle le village se trouve adossé est le versant méridional du mont Istritza; quant au ravin qui traverse Pétrossa et sépare cette localité des deux villages voisins, c'est le lit même de l'Orgoya.

<sup>2</sup> Ces indications figurent sur le plan topographique. — *Ardélian* est un des noms donnés par les Roumains à leurs frères de Transylvanie.

<sup>3</sup> La gravure (fig. 4, p. 5) représente ce coin de la montagne, qui n'offre rien de bien intéressant, mais d'où la vue embrasse toute la plaine, à travers laquelle serpentent les eaux du Buzăo et de la Ialomița. Aujourd'hui, on ne voit dans cet endroit que des blocs de pierre envahis par une végétation sauvage; on aperçoit plus bas les cimes des grands noyers de la *Vigne des Ardélians*; plus loin, dans la campagne, la silhouette de la ville de Buzăo, et enfin, tout à fait à l'horizon, la berge élevée de la rivière du même nom.

que, pris au dépourvu, ils avaient caché précipitamment ce vase grossier entre les blocs de pierre de la montagne, pour mettre en lieu sûr son précieux contenu. Cette supposition était d'autant plus naturelle qu'aucune ruine, aucune trace de crypte creusée ou maçonnée ne révélait aux alentours l'existence d'une cachette préparée à dessein. Toutefois, on rencontre sous terre, dans les environs du

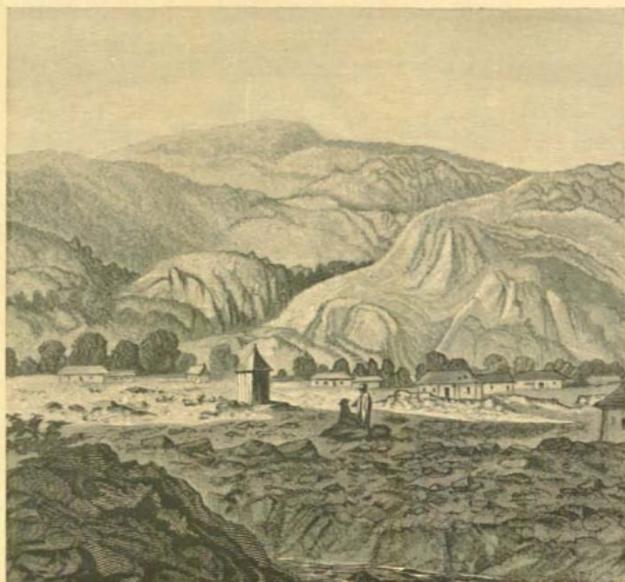


Fig. 5. — Vue de Pétrossa.

village de Pétrossa, de si nombreux fragments de poterie ancienne, que la mise au jour de ces tessons par les ouvriers, qui fouillèrent le sol pour compléter les investigations de l'autorité, ne prouve nullement que le trésor ait été renfermé dans le cratère, dont on ramassa les débris sur le sommet de l'Istritza.

Quoi qu'il en soit, les deux paysans, qui étaient loin de soupçonner l'importance extraordinaire de leur trouvaille, la cachèrent soigneusement chez eux et se gardèrent bien d'en divulguer l'existence<sup>1</sup>. Mais au printemps de l'année sui-

<sup>1</sup> M. Billecocq, dans une lettre publiée d'abord, en 1841, à Jassy (*Le Glaneur moldo-valaque*, p. 62), et feu

TREZOR DE PETROȘA

TESAURUL DE LA PETROȘA



H. 12 cm. 5/8

„Căminul de Aur”

1880-1881

L. FIGUERE

PARIS

Dep. de la Petroșă nr. 125

vante, l'humbleasure dans laquelle depuis plus d'un an gisaient, à l'insu de tout le monde, de si grandes richesses, fut condamnée à disparaître, parce qu'elle ne se trouvait pas dans le nouvel alignement du village; c'est alors que les possesseurs du trésor, en proie à une vive inquiétude, se décidèrent à mettre dans la confiance trois de leurs parents, Nicolas Baciú (prononcez Batchou) et ses fils



Fig. 4. — Vue du Mont Istriza.

Georges et Achim. Ceux-ci, pour plus de sûreté, les aidèrent à transporter chez l'un d'entre eux les mystérieux objets, et le trésor fut caché dans le grenier

Antoine Kurz, de Brasov (ou Cronstadt), en Transylvanie (voy. J. Arnetz, *Gold- und Silber-Monumente des k. k. Münzen- und Antiken-Cabinettes in Wien. Wien, 1850, p. 85*), rapportent, au sujet de l'ignorance des paysans, une anecdote dont nous ne connaissons pas la source, et qui n'est relatée dans aucune des dépositions consignées au dossier officiel de l'enquête faite en 1838. Ils racontent qu'un des paysans, s'imaginant que tout le trésor était en cuivre, aurait remis un morceau du métal à l'un de ces tziganes nomades qui exercent en Roumanie le métier de chaudronnier, pour réparer une casserole; ils ajoutent que le tzigane, ne pouvant venir à bout de son travail, aurait rejeté le morceau d'or, en disant qu'il n'était bon à rien.

de la maison de Georges, près du tuyau de la cheminée, où pendant quelques mois encore il demeura tout à fait intact.

Il est permis de supposer que l'excès de ces précautions avait pour cause, non seulement un sentiment de lucre et de cupidité, mais aussi cette crainte superstitieuse que nourrit le peuple roumain pour tout ce qui provient des trésors cachés dans les entrailles de la terre<sup>1</sup>. On n'aurait pas manqué de dire, dans le village, que les paysans favorisés par le sort avaient eu recours à des sortilèges pour rencontrer cette bonne fortune.

Une année entière s'était écoulée sans que nos hommes se fussent risqués à parler à âme qui vive de leur malencontreux trésor, lorsque, vers la fin de mars 1838, le hasard les mit en rapport direct avec un maître maçon albanais, nommé Anastase Tarba ou Vérussi, né à Bitolia, en Macédoine. Vérussi, qui avait l'entreprise de la construction d'un pont sur le Câlneu, les avait embauchés pour extraire la pierre nécessaire à son travail. Petit à petit il gagna leur confiance, et les paysans, désireux de mettre un terme aux inquiétudes qui les agitaient depuis si longtemps, s'ouvrirent à lui, lui parlèrent des objets qu'ils tenaient sous bonne garde et, finalement, lui confièrent une pièce de la collection: c'était un des grands anneaux dont nous aurons à parler plus loin.

L'entrepreneur se rendit à Bucarest pour consulter un orfèvre sur la véritable nature du métal; puis, au bout de quelques jours, il revint précipitamment à Pétroussa et, abusant de l'ignorance des paysans, il leur acheta, après l'avoir longtemps marchandé, le trésor tout entier moyennant 4,000 piastres, c'est-à-dire environ 1,500 francs, plus quelques vestes brodées et quelques mouchoirs de tête pour leurs femmes. Les paysans, après s'être partagé l'argent, remirent à l'Alba-

<sup>1</sup> C'est une superstition depuis fort longtemps répandue que les trésors, avec toutes leurs surprises et toutes leurs séductions, n'entraînent que des malheurs pour ceux qui les tirent de l'endroit secret où ils dorment sous une garde mystérieuse. L'épopée grecque nous offre un exemple de ces croyances dans la fable du bélier, dont la toison d'or, ravie par Jason et les Argonautes, fut l'origine de si grandes infortunes. Mais c'est surtout dans les contes de l'Orient et dans la poésie des peuples du Nord, que l'on retrouve la trace de ces idées. La malédiction attachée à ceux qui ont eu la témérité de s'emparer d'objets précieux, tels que vases, armes, chaînes, anneaux d'or, pierres fines, etc., cachés dans des cavernes ou dans des grottes gardées par des esprits ou par des dragons, fait le sujet de plusieurs Sagas, ou anciennes poésies scandinaves; l'antique poème national des Allemands, *das Nibelungenlied*, a lui-même pour fondement une tradition du même genre. Cette croyance qui existe de mémoire d'homme, et qui est aussi vieille que l'envie sur cette terre,

καὶ κρημὰς κρημὰς οὐρίας καὶ τίαντος τίαντος,  
καὶ πτωχὸς πτωχὸς φθόνος καὶ ἀνδρὸς ἀνδρῶν,

comme dit Hésiode, a été transmise aux Romains, ainsi qu'à beaucoup d'autres peuples, par les légendes et par les contes populaires. A vrai dire, elle n'est qu'une des manifestations les plus caractéristiques de cette vérité qu'exprime un proverbe runique, dû à la sagesse des anciens Scaldes du Nord: «*Fé vellir frínda rǫgi*», les richesses sont la source des discordes dans les familles. (*Nordisches Gedicht über die Runen*, dans W. C. Grimm, *Ueber Deutsche Runen*. Göttingen, 1821, p. 246.)

nais toute la collection, moins une petite chaîne à pendeloque en cristal, une grosse pierre bleue et un large anneau d'or, lesquels demeurèrent dans le grenier de Georges Baciu. Cela se passait le jour de la Saint-Georges, 23 avril (5 mai) de l'année 1838.

Aussitôt le marché conclu, Vérussi n'eut plus qu'une préoccupation : celle d'écartier le danger dont pouvait le menacer la loi roumaine, si la transaction venait à être connue; en effet, cette loi reconnaissait comme appartenant à l'État tout trésor enfoui sous terre, quel qu'en fût l'inventeur<sup>1</sup>. Aussi, conseilla-t-il aux paysans de se bien garder d'ébruiter l'affaire qu'ils avaient conclue ensemble. En même temps, il s'empressa de briser et d'aplatir à coups de hache, dans la maison même de Georges Baciu, presque toutes les pièces de la splendide collection qu'il avait eue à si bon compte. Il est très probable que Vérussi, ainsi qu'il s'en vanta plus tard devant les paysans, ne tarda pas à détruire plusieurs de ces pièces en les faisant passer au creuset chez quelque orfèvre de Bucarest.

Néanmoins, au bout de peu de temps et grâce à diverses circonstances, l'autorité eut vent de la précieuse découverte.

Plusieurs des vases et des bijoux achetés par le maître maçon étaient enrichis de pierres et de cristaux de différentes couleurs; mais, au moment où Vérussi, devenu possesseur du trésor, l'avait si impitoyablement maltraité, la plupart des pierres qui le décoraient avaient sauté du même coup; les croyant sans valeur, l'Albanais en avait laissé la plus grande partie éparpillées dans la chambre de Georges Baciu. Celui-ci les ramassa avec le balai et les enfouit dans une crevasse hors de la maison. Mais, quelques semaines plus tard, Vérussi revint à Pétrossa, demanda ce qu'étaient devenues ces pierres, et choisit dans le tas les plus grosses qu'il se hâta d'emporter. Toutefois de nombreuses parcelles d'or et une grande quantité de petites pierres rouges, vertes et blanches, qui étaient restées dans la cour de Baciu, furent jetées par celui-ci avec insouciance dans le fumier de son enclos. Les pores, en fouillant à cette place, les mirent à découvert, et aussitôt les enfants du village de les ramasser pour s'en amuser et de les porter chez leurs parents. Au bout de quelques jours, toutes les commères du pays, renseignées sur la provenance de cette étrange verroterie, se répandirent en propos

<sup>1</sup> *Le Code du Prince Caradja*, qui a régi la législation valaque jusqu'en 1864, porte (II<sup>e</sup> partie, chap. 1<sup>er</sup>, art. 1<sup>er</sup>, alin. 2) : « Les pierres précieuses et autres, trouvées dans les lieux qui n'ont pas de maître, deviennent la propriété de celui qui les a trouvées, à l'exception des trésors enfouis, qui appartiennent à l'État. »

La loi actuelle (Code civ., art. 649) accorde la propriété du trésor, découvert par le pur effet du hasard, et enfoui à l'insu de tout le monde, pour moitié à celui qui l'a découvert et pour l'autre moitié au propriétaire du fonds. (Cf. Code civil français, art. 716.)

de toute sorte ; il ne fut bruit dans chaque chaumière que d'un événement si extraordinaire, et l'on établit autour de Georges Baciù et de sa famille une surveillance jalouse pour arriver à connaître la vérité.

L'affaire ayant pris de telles proportions, il est évident que les notables de l'endroit ne pouvaient pas rester longtemps sans en être informés ; néanmoins, il fallut encore quelques semaines pour que les représentants de l'autorité fussent appelés à ouvrir une enquête officielle sur la découverte de Pëtrossa. Voici dans quelles circonstances cette enquête eut lieu.

Les cinq paysans qui avaient trouvé et vendu le trésor, étaient des corvéables établis sur une propriété de l'évêché de Buzéo, affermée en ce temps-là à un certain Georges Frundza-Verde, originaire de la localité. Celui-ci avait appris, comme tout le monde, les bruits qui couraient dans le village, et plusieurs paysannes étaient allées lui raconter que, depuis quelque temps, leurs enfants jouaient avec des pierres blanches, vertes et rouges, ramassées dans la cour de Georges Baciù.

Le fermier s'en fit montrer quelques-unes ; il questionna, rechercha, menaça et finit par apprendre, de la bouche même des inventeurs, qu'ils avaient trouvé sous terre deux pièces d'orfèvrerie en or. Sur ses instances réitérées, les paysans lui apportèrent une de ces pièces et la lui remirent un jour qu'il était dans les champs, occupé à surveiller le binage du maïs, pendant l'été de l'année 1838 : c'était une corbeille dodécagone, à parois garnies de cristaux. Georges Baciù l'avait redemandée à Vérussi pour en faire présent à Frundza-Verde ; il espérait ainsi se concilier les bonnes grâces du fermier, et échapper aux tracasseries et aux dangers d'une enquête administrative.

Cependant Frundza-Verde soupçonna bien vite que le trésor était beaucoup plus considérable que ne voulaient le dire les paysans ; il revint à la charge et ne tarda pas à être informé que tous les objets trouvés avaient été vendus en bloc au maître maçon Vérussi. Aussitôt il se mit à sa recherche, le rejoignit à Buzéo et, après de très longs débats, auxquels les paysans restèrent étrangers, il finit par obtenir de lui, en échange de son silence, un gros anneau d'or et une somme de 200 écosars turcs, environ 1,000 francs de notre monnaie. Cet accord se fit dans la maison, et avec la participation intéressée, du postelnique Dumitraki Ghizdéano, le patron et l'associé du fermier Frundza-Verde.

Mais à peine celui-ci eut-il conclu ce marché, qu'il s'en repentit. Il se reprocha de n'avoir pas tiré de la transaction un parti assez avantageux et, couvrant de son zèle pour l'intérêt public le dépit d'avoir été frustré dans ses espérances,

il résolut de dénoncer Vérussi à l'autorité diocésaine, en l'accusant de recéler, au détriment de l'État et de l'évêché, un trésor découvert sur le domaine épiscopal de Buzéo.

Peut-être ne fut-ce pas tout à fait de bon gré que Frundza-Verde se décida à faire ces révélations. En effet, quelques jours auparavant, le sous-préfet de l'arrondissement de Tohani, dans lequel étaient compris les villages situés au pied de l'Istritza, avait été mis au courant de ce qui se passait par un certain Kyr-Iacov, intendant d'une terre voisine, dont le couvent du Saint-Sépulchre de Jérusalem était copropriétaire. Ce Kyr-Iacov avait, lui aussi, entendu parler de la trouvaille qui intriguait si fort les habitants de Pétrossa. Il soupçonna qu'une découverte importante pouvait avoir eu lieu sur le bien confié à sa surveillance, et, désireux de s'attirer les bonnes grâces de l'administration dont il relevait, il avait pris les devants et était allé communiquer ses appréhensions au sous-préfet. Celui-ci se transporta sur les lieux pour recueillir en personne de plus amples informations.

Le gouvernement fut donc saisi de l'affaire de deux côtés à la fois : d'une part, le 12-24 juillet 1838, le R. P. Philothée, économiste de l'évêché de Buzéo, lui transmettait la dénonciation du fermier Georges Frundza-Verde; de l'autre, le 13-25 juillet, le préfet de Sacuyéni envoyait au ministère, à Bucarest, un rapport dans lequel le sieur Dragulinesco, sous-préfet de Tohani, relatait, le 7 du même mois, la plainte formée par Kyr-Iacov contre les recéleurs.

C'est ainsi que le précieux trésor de Pétrossa, enfoui depuis tant de siècles dans un coin perdu des Carpathes, fortuitement retrouvé par d'humbles paysans, qui, dans leur superstition naïve, le cachent et le gardent avec soin pendant plus d'un an, tombé enfin entre les mains brutales d'un maçon albanais, dont la cupidité sacrilège mutila et détruisit, en un jour, ce que le temps lui-même avait respecté, devint, de la part du gouvernement roumain, l'objet de recherches minutieuses, destinées à le préserver, au moins en partie, d'un entier et irréparable anéantissement.

Au mois de juillet 1838, une commission, nommée par le ministère de l'Intérieur, se rendit à Pétrossa, y fit opérer quelques fouilles et y entendit surtout de nombreuses dépositions. Malheureusement cette enquête fut conduite avec plus de rigueur que d'habileté; on négligea de recueillir une foule de renseignements qui eussent été d'un grand profit pour la science archéologique, et l'on se préoccupa principalement de constater la valeur matérielle du trésor, ainsi que les divers trafics auxquels il avait donné lieu jusque-là. Les moyens les

plus énergiques furent employés pour arriver à connaître ce qui s'était passé, et surtout pour retrouver les nombreux objets qui étaient restés en la possession de Vërussi. Les cinq paysans qui avaient fait ou caché la trouvaille, l'Albanais qui l'avait achetée, un certain Constantin Probaca, compatriote et associé de Vërussi, qui, de complicité avec lui, avait recélé le trésor, le fermier Frundza-Verde qui le leur avait disputé, le hobereau Dumitraki Ghizdéano qui avait vidé le différend à son profit, tout ce monde et d'autres gens encore, plus ou moins impliqués dans l'affaire, furent arrêtés, soumis à de fréquents interrogatoires, exposés à toute sorte de mauvais traitements et rigoureusement détenus.

Néanmoins, malgré tout ce déploiement de sévérité, on ne réussit pas à recouvrer d'autres pièces que la corbeille ajourée et les deux grands anneaux qui avaient été livrés aux autorités par Frundza-Verde et Georges Baciu.

Les dépositions de Ion Lemnar et de ses compagnons sont aujourd'hui encore les documents qui offrent le plus d'intérêt; ce sont en effet les plus sincères et, grâce aux aveux véridiques que l'intimidation parvint à arracher à ces malheureux, il a été possible de se rendre compte d'une façon un peu plus précise du nombre et de la nature des objets découverts, de quelques-unes des circonstances de la découverte, et enfin des divers marchés passés entre les paysans et l'Albanais. Quant à Vërussi lui-même, rien ne put triompher de sa mauvaise foi; questionné à plusieurs reprises sur l'emploi qu'il avait fait des bijoux, il persista à soutenir qu'il les avait vendus le double de ce qu'il les avait achetés, c'est-à-dire huit mille piastres, à un marchand inconnu, arménien ou juif, lequel, allant à Fokchani ou à Jassy en Moldavie, avait traversé, quelques semaines auparavant, la rivière où Vërussi construisait un pont. L'Albanais donna même des détails précis sur l'accoutrement et l'équipage de ce prétendu acheteur, que personne n'avait jamais vu et dont il fut impossible de retrouver la trace.

Cependant, grâce à une circonstance heureuse, Vërussi fut forcé d'entrer, au bout de peu de temps, dans la voie des aveux. En effet, la police parvint à intercepter une lettre, en langue albanaise, qu'il avait adressée de Bucarest à son complice C. Probaca, pour l'engager à ne point s'émouvoir des menaces de l'autorité et à ne révéler, sous aucun prétexte, l'endroit où ils avaient caché ensemble le trésor. Muni d'une preuve aussi convaincante, le prince Michel Ghica, frère du prince régnant Alexandre, et ministre de l'Intérieur de la principauté de Valachie, se rendit lui-même à Pëtrossa, le 17-29 juillet 1838, accompagné de MM. Pierre Poyénar, directeur général des écoles, et Constantin Stériadi, fonctionnaire du ministère de l'Intérieur.

Le prince Michel avait pris cette affaire d'autant plus à cœur qu'il était grand amateur d'antiquités et possesseur d'une collection assez intéressante<sup>1</sup>. Il fit subir aux deux Albanais un long interrogatoire, et, comme ceux-ci persistaient à déclarer qu'ils n'avaient plus entre les mains aucun des objets qu'on réclamait d'eux, le ministre leur fit mettre sous les yeux la lettre interceptée. Devant un témoignage aussi accablant, Vérussi, pris à son propre piège, fut réduit à capituler et consentit à désigner l'endroit où il avait enfoui sa coupable acquisition. Les terrassiers se mirent à l'œuvre et, après de longues fouilles que Vérussi essayait encore de rendre infructueuses, le prince Ghica eut enfin la satisfaction de voir reparaitre au jour la portion la plus considérable de ce qui constitue aujourd'hui le trésor de Pétrossa. Ces pièces furent retirées, en sa présence, de deux trous que les recéleurs avaient creusés sur les deux berges du Câlneu, à peu de distance du pont dont ils avaient l'entreprise.

Les dépôts antérieurs avaient établi, d'une façon à peu près certaine, que toute la collection trouvée à Pétrossa se composait primitivement de vingt-deux pièces en or, de formes et de dimensions différentes, et ornées, pour la plupart, de pierres précieuses et de cristaux colorés. Neuf seulement d'entre elles furent retrouvées le 17-29 juillet dans les cachettes désignées par Vérussi; elles forment, avec les trois objets qui avaient été déjà livrés aux autorités<sup>2</sup>, l'ensemble des douze pièces que nous possédons. La plupart de ces objets se trouvaient dans un état déplorable de détérioration.

Les perquisitions postérieures furent en général peu fructueuses; elles n'aboutirent qu'au recouvrement de deux fragments d'un assez grand intérêt, ainsi que

<sup>1</sup> La collection de médailles, de sculptures, d'inscriptions et d'autres antiquités romaines que le prince Michel Ghica avait réunies à Bucarest, jusque vers 1842, a été totalement disséminée. Son petit musée était formé en grande partie du résultat de quelques fouilles, très mal dirigées du reste, qu'il avait fait faire dans la petite Valachie et principalement dans les ruines de Resca, près de Carracal, l'antique *Colonia Romula*. Une partie des grandes pièces, telles que sarcophages, chapiteaux, colonnes et stèles funéraires, ont été recueillies au Musée d'antiquités de Bucarest. Les objets les plus intéressants de cette collection, c'est-à-dire les *Tabulae honestarum misionum*, délivrées par l'empereur Hadrien, en l'an de Rome 822, et déterrées à Grojdibod, près de Céléi, sur le Danube, ont été offerts, vers 1864, par le dernier prince régnant de la Roumanie, feu Alexandre-Jean Couza, à l'empereur Napoléon III. Ils se trouvent actuellement au Musée gallo-romain de Saint-Germain-en-Laye. Voir, au sujet des fouilles exécutées en Valachie et des diplômes militaires cités, notre mémoire en langue roumaine : *Relatiuni despre localitățile semnalate prin anticuități în județul Romanși, dans les Annales de l'Académie roumaine de Bucarest*, t. X, 1877; — Dr J. F. Neugebauer, *Dacien aus den Ueberresten des klassischen Alterthums. Kronstadt*, 1851, pp. 114-119 et passim; — J. Arneth, *Zwölf römische Militärdiplome*, n° VII, Taf. 19 u. 20, p. 54; — L. Régner, *Recueil de diplômes militaires*, n° XX; — *Corp. Inscr. latin.*, vol. III, pars. alt. eid. Th. Mommsen, p. 876, n° XXXIII.

<sup>2</sup> On sait que ces trois pièces sont : l'anneau sans inscription que Frundza-Verde avait reçu de l'Albanais Vérussi; la corbeille dodécagone dont Georges Baciu avait fait présent au fermier, et enfin l'anneau portant une inscription, que les agents de l'autorité trouvèrent dans le grenier de Georges Baciu.

de plusieurs débris, à l'aide desquels on pourrait compléter quelques-unes des pièces les plus importantes de la collection. Les deux fragments en question étaient, d'une part, l'orifice d'une aiguière, que M. Steriadi découvrit, le 11-23 septembre 1838, dans la baraque faite par Vérussi, près du pont qu'il construisait sur le Câlneu; et, d'autre part, une statuette de femme assise, en or, qui était sans doute détachée du centre d'une patère que l'on possédait déjà; elle fut trouvée en la possession de C. Probaca, lequel, depuis l'arrestation de Vérussi, continuait seul les travaux. C. Probaca déclara qu'il avait acheté cette statuette au prix de cinq ducats (60 francs), d'un ouvrier transylvain, nommé Georges Cocârla, qui travaillait au pont; il ajouta que ce manoeuvre l'avait ramassée sur la berge de la rivière, près de l'un des fossés qu'y avait fait creuser le prince Michel Ghica, sans rien découvrir lui-même en cet endroit.

Quant au reste des objets, il est plus que probable qu'ils furent passés par le creuset ou vendus à des marchands étrangers, sans qu'on ait jamais pu en saisir la trace. Vérussi soutint obstinément qu'ils avaient été emportés par un débordement récent du Câlneu, sur la rive duquel il les avait enfouis, enveloppés, disait-il, dans une serviette.

Tous les détails qui précèdent sont extraits d'un volumineux dossier conservé aux Archives de l'État, à Bucarest<sup>1</sup>.

Sur la demande du prince Michel Ghica, qui avait déployé un zèle infatigable pour recouvrer ces précieuses reliques du passé, et sur les instances de M. P. Poyénar, directeur général des écoles de Valachie, le prince régnant fit déposer, en 1842, le trésor trouvé à Pétroussa, au Musée national de Bucarest, dans l'ancien collège Saint-Sava. On essaya alors, autant qu'il fut possible, de

<sup>1</sup> Archives de l'État, section du ministère de l'Intérieur, dossier n° 5,397 de l'année 1838. Ce dossier contient tous les documents officiels relatifs à la découverte de Pétroussa. Nous avons voulu nous-même, il y a une vingtaine d'années, recueillir dans ce village de nouveaux détails sur les événements de 1837; mais nos investigations sur ce point sont restées vaines. Les poursuites violentes exercées, lors du procès, contre toutes les personnes qui avaient été plus ou moins impliquées dans l'affaire, ont laissé chez les habitants de la localité des souvenirs si terrifiants, qu'aujourd'hui encore les paysans hésitent, semble-t-il, à parler des jours néfastes où le mauvais esprit poussa quelques-uns des leurs à céder aux tentations de la fortune. Le vieillard Stan Avram et son gendre Ion Lemnar sont morts tous les deux en prison, avant la fin même du procès, qui dura jusqu'en 1842. Tous leurs copartageants, paysans ou citadins, furent réduits à la misère et périrent en peu de temps. Vérussi seul survécut longtemps encore à ces événements; il était devenu l'un des grands entrepreneurs de travaux publics en Roumanie; mais lui non plus n'aimait pas à parler de l'affaire de Pétroussa, à laquelle il est cependant permis de croire qu'il devait, malgré toutes les tribulations d'une longue procédure, une partie de la fortune qu'il avait acquise depuis. Toutes les fois que j'ai essayé moi-même de le questionner sur ces événements, déjà vieux alors d'un quart de siècle, il évitait de répondre et se hâtait de rompre un entretien qui lui était évidemment fastidieux. Dans les dépositions qu'il avait faites lors du procès, on constate la tendance manifeste de diminuer le nombre des pièces acquises par lui, d'en amoindrir les dimensions et le poids, enfin de rabaisser leur valeur, qu'il avait été cependant le premier à apprécier.

A ODOBESCO - LE TRÉSOR DE PETROSSA



IV. L'AIGUIÈRE GENOÈSE

Vue sur ses deux faces.

Etat actuel.

Mus. Borghese

rendre aux pièces qui le composaient leurs formes primitives; mais on ne se préoccupa guère de les compléter à l'aide des débris provenant des ornements décoratifs qu'on avait pu recueillir.

Dans l'état où il se trouvait à cette époque, ce trésor comprenait douze pièces principales en or, dont quelques-unes étaient massives et ciselées, tandis que sur les autres on pouvait encore voir, soit des ornements en cristal ou en pierres fines, incrustés à froid dans le métal, posés à jour, ou enchâssés dans des châtons cloisonnés, soit des châssis, avec ou sans fond métallique, qui avaient dû contenir des ornements de même nature.

Le poids total de l'or, qui, du reste, est au titre le plus élevé, ou peut-être même natif, et par conséquent fort malléable, était alors de 14 *ocaz*, 252 3/11 *dramas*, poids anciens de la principauté de Valachie, c'est-à-dire d'environ dix-neuf kilogrammes<sup>1</sup>.

A ne considérer que leur aspect extérieur, les douze pièces existantes du trésor peuvent, dès l'abord, être divisées en deux groupes bien distincts : celles qui ont été et sont uniquement en or, et celles qui ont été plus ou moins enrichies de pierres fines et de cristaux.

Au premier de ces deux groupes appartiennent les cinq objets suivants :

- I. — Un grand plateau ou disque (*Discus* sive *Lanx*);
- II. — Un grand anneau simple (*Torques*);

<sup>1</sup> Nous reproduisons ici le tableau du poids de chaque objet, tel qu'il a été dressé au moment où le trésor fut déposé au Musée national de Bucarest, en 1842; toutefois, nous ne présentons que la colonne où les poids ont été indiqués en mesures métriques :

1 Plateau, brisé en quatre morceaux . . . . .	7 kil.	1540
1 Vase octogone, brisé . . . . .	2	4090
1 Vase dodécagone, brisé . . . . .	1	5184
1 Patère, ornée de figures ciselées, intacte . . . . .	1	9418
1 Statuette, détachée du centre de la patère . . . . .	0	1695
1 Collier, brisé . . . . .	0	2190
1 Anneau ou bracelet, avec une inscription . . . . .	0	6716
1 Anneau, moins épais et sans inscription . . . . .	0	1825
1 Lampe, ayant la forme d'un épervier, brisée . . . . .	0	8176
1 Lampe, ayant la forme d'un ibis, brisée . . . . .	0	5402
1 Autre lampe, ayant aussi la forme d'un ibis, brisée . . . . .	0	5256
1 Lampe, plus petite, brisée . . . . .	0	2044
1 Urne, brisée . . . . .	1	7155
Fragments divers . . . . .	0	7884

18 kil. 7975

(Suivent les signatures : M. GHICA, P. POVÉNAR.)

Nous ferons remarquer que les objets qui, dans ce tableau, portent la dénomination de *lampes*, sont ceux que nous désignons par les noms d'*agrafes* ou de *fibules*.

- III. — Un anneau plus fort, portant une inscription (*Armilla*);  
 IV. — Une aiguère (*Enochoc*);  
 V. — Une patère ciselée, avec une statuette dans l'umbo (*Patera*).

Les sept autres pièces forment le second groupe; ce sont :

- VI. — Un bandeau circulaire ou hausse-col (*Collare*);  
 VII. — Une grande fibule ou agrafe, en forme d'épervier (*Phalera pectorales*);  
 VIII et IX. — Une paire de fibules ou agrafes, en forme d'ibis (*Fibulae utriusque humeri*);  
 X. — Une fibule plus petite (*Fibula minor*);  
 XI. — Un vase ou corbeille octogone (*Cantharos octogonos*);  
 XII. — Un vase ou corbeille dodécagone (*Cantharos dodecagonos*).

Les deux anneaux (II et III), la patère ciselée (V) et la petite fibule (X) sont les seuls objets qui aient été retrouvés dans un état presque parfait de conservation. Toutes les autres pièces avaient subi, lors de leur passage entre les mains de Vérussi, de très graves altérations auxquelles il n'a été possible de remédier qu'en partie. C'est ainsi que le grand disque (I) avait été fendu à coups de hache en quatre morceaux inégaux, mais pouvant se raccorder; de même l'aiguère (IV), que Vérussi avait aplatie et brisée en plusieurs endroits, fut soudée plus tard de façon à se tenir d'aplomb; les trois fibules en forme d'oiseaux (VII, VIII et IX) avaient été bosselées, et l'épervier, qui constitue la plus grande d'entre elles, avait eu la tête détachée à la naissance du cou; de plus, leurs pendeloques, en y ajoutant même celles de la petite fibule intacte (X), étaient loin d'être au complet; enfin les deux corbeilles (XI et XII) avaient été certainement les plus endommagées: l'une (XII) avait perdu ses deux anses, simulées, si l'on en juge d'après la corbeille octogone, par deux panthères dont les corps s'allongeaient depuis la cuve du vase jusqu'à l'extrémité des rebords rapportés autour de l'orifice. Un seul de ces rebords était resté en place, et, de plus, les cloisons quadrangulaires qui composaient les douze parois de cette corbeille se trouvaient être beaucoup plus désarticulées et plus désagrégées que celles de la corbeille octogone. Du reste, cette dernière elle-même (XI), qui, à peu de chose près, avait conservé sa forme primitive, était également dépouillée de la plupart des pierres de couleur et des cristaux transparents qui avaient été incrustés tout le long de son armature ou sertis dans les baies de ses parois. Aussi faut-il, pour se rendre un compte bien exact de la richesse et de l'élégante originalité de ces deux corbeilles, les reconstituer en quelque sorte par la pensée et suppléer par l'imagination aux nombreuses lacunes que l'on constate, aussi bien dans leurs formes que dans leur ornementation.

C'est dans cet état d'altération que se trouvait le magnifique trésor de Pétrossa au moment où les pièces qui avaient échappé à la destruction furent déposées au Musée de Bucarest.

Nous mentionnerons, au cours de notre récit, les quelques essais de réparation qui furent tentés sur la plupart de ces pièces, et aussi les nouvelles et irréparables injures qu'elles eurent à subir par la suite. Ces vicissitudes diverses nous confirmeront dans l'idée que c'eût été une véritable bonne fortune, si tous les bijoux de ce trésor étaient demeurés dans l'état de parfaite conservation où ils paraissent s'être trouvés avant que la hache sacrilège de Vérussi les eût atteints. Sans nul doute, ils nous auraient offert alors les spécimens les plus splendides et les plus opulents légués par l'orfèvrerie antique.

Néanmoins, à quelque triste sort qu'ils aient été réduits, tout mutilés qu'ils soient sortis des mains de leurs modernes ravisseurs, on peut encore se faire une idée de ce que ces joyaux ont dû être à l'origine, si l'on prend la peine de les étudier avec quelque attention. Ce travail peut se faire, d'une part, en rapprochant les bijoux dégradés des autres bijoux anciens de même nature, qui sont parvenus jusqu'à nous, et, d'autre part, en soumettant à un examen minutieux les fragments et les débris assez nombreux qui subsistent encore, en dehors des pièces principales que nous avons déjà énumérées. C'est ce que nous avons essayé de faire, en nous servant de tout ce qu'il nous a été donné de voir et de connaître, soit dans le Musée de Bucarest, soit dans les collections plus riches des pays étrangers.

Ainsi que nous l'avons dit, il y a tout lieu de croire que la portion disparue du trésor de Pétrossa se composait d'objets de même espèce que ceux que nous possédons actuellement, mais d'une importance moindre, ou tout au plus égale. Malheureusement, il est impossible aujourd'hui d'en indiquer d'une façon positive la forme et la valeur. Mais, autant qu'il est permis d'en juger d'après les déclarations naïves, quelque peu confuses, souvent bizarres et fantastiques, des hommes ignorants qui seuls ont vu les pièces, et qui ont eu peut-être quelque intérêt à en réduire l'importance, elles devaient, elles aussi, former deux groupes distincts : les pièces exclusivement en or, et celles qui étaient ornées de pierres.

Pour compléter la nomenclature entière des objets qui composaient le trésor, il nous reste à en faire l'énumération ; mais, voulant les caractériser autant que cela est encore possible, nous ne saurions mieux faire que de donner ici une traduction fidèle des descriptions les moins diffuses qui se rencontrent dans les dépositions des paysans de Pétrossa. Nous ferons même observer que ces dépo-

sitions, qui, tout étranges qu'elles puissent paraître, sont sans nul doute les plus véridiques, ont été faites antérieurement au recouvrement des pièces que l'on parvint à arracher des mains de Vérussi, et qu'elles contiennent la description des objets perdus, présentée dans la même langue naïve et imagée dont s'étaient servis les paysans pour dépeindre ceux des bijoux qui furent retrouvés par la suite<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Les descriptions que nous reproduisons ici dans le texte sont empruntées à l'*Interrogatoire de Ion Lemnar*, du 16 juillet 1838, qui eut lieu devant MM. P. Poyénar et Pantazi Popovici. Du reste, on pourra le constater en parcourant la suite de la présente note, où nous avons reproduit les six principales dépositions faites sur les lieux, par des personnes qui ont vu la découverte dans son entier :

I. *Déposition de Ion Lemnar et de Stan Avram, faite le 7 juillet 1838, par-devant le sieur Dragulesco, sous-préfet de Tôhâni, (pièce IX du dossier) :*

- « Un plateau jaune, grand comme un chapeau, et ayant en dessous un rebord circulaire de l'épaisseur d'un doigt (I).
- « Un oiseau, grand comme un pigeon (VII), puis deux oiseaux moyens (VIII et IX) et deux petits (X et XVIII). Le grand oiseau était couvert, sur le cou, la tête et le dos, de diverses pierres bleues et rouges; tous les autres oiseaux de même.
- « Deux écuelles jaunes (V et XVII), dont l'une avait, au centre, une statuette assise sur un siège entouré de quatre petits chiens; la paroi intérieure de cette écuelle était ornée de figures de guerriers.
- « Deux objets ressemblant à des coiffes de chapeau, jaunes et tout recouverts à l'extérieur de pierres diverses. De chaque côté, aux extrémités du bord, était fixé un petit chien se tenant debout; la queue et le corps de ces animaux étaient recouverts de petites pierres rouges et blanches, de la grosseur d'une lentille (XI et XII).
- « Six anneaux jaunes, plus grands qu'un épervier (gibou en forme d'anneau, d'environ 11 centimètres de diamètre), ayant des pierres rouges et triangulaires (II, III, VI, XIII, XIV et XV).
- « Deux signeurs (anneau en forme de grappe (IV et XVI).
- « Deux bracelets, ayant au centre, sur la surface supérieure, un chaton proéminent, mais vide, sans pierres; tout autour il y avait l'apparence de petites pierres rouges (XXI et XXII).

II. *Déposition des paysans Nicolas Băci, Georges, son fils, Ion Lemnar et Achim, fils de Nicolas, faite le 10 juillet 1838, par-devant le sieur Boranescu, secrétaire de la préfecture de Săcuzeni, (pièce XI du dossier) :*

- « Un plateau jaune, en forme de petite table ronde, et du diamètre d'un chapeau de montagnard, à grands bords (I).
- « Un oiseau, grand comme un épervier, ou plus grand qu'un merle, couvert de pierres bleues, rouges et vertes (VII).
- « Quatre petits oiseaux, dont deux avaient des becs et deux n'en avaient pas; ils étaient également couverts de pierres, mais moins grandes que celles du précédent (VIII et IX, X et XIII).
- « Huit anneaux, dont l'un était plus petit et plus large; tous ces anneaux étaient jaunes, grands comme la coiffe d'un chapeau, épaïs comme le petit doigt, et il y en avait qui étaient sans pierres (II, III, VI, XIII, XIV, XV, XIX et XX).
- « Deux objets en forme de béliers, garnis tout autour de verres et de petites pierres; leur couleur était jaune, et ils étaient soutenus par quatre petits chiens, parsemés de petites pierres rouges et blanches et tenant chacun dans leur gueule une pierre bleue (XI et XII).
- « Deux plats jaunes, grands comme les assiettes en étain, dont l'un avait, au centre, une statuette également jaune, représentant une femme assise, qui tenait entre ses mains un objet ressemblant à un verre à boire. Tout à l'entour du siège de la statuette étaient ciselées, dans l'intérieur du plat, des figures humaines, tenant dans leurs mains des lances et des épées (V et XVII).
- « Deux signeurs à anneaux, pouvant contenir un demi-oca d'eau (IV et XVI).
- « Deux bracelets garnis de rangées de pierres rouges, dont les fermatures avaient dû contenir chacune une grosse pierre qui avait disparu » (XXI et XXII).

III. *Interrogatoire de l'Albanais Anastase Vérussi ou Turba, dressé par le sieur Dragulesco, le 10 juillet 1838 (pièce XII du dossier) :*

- « Deux vases en verre, avec des pierres rouges tout autour, comprises entre deux cercles jaunes, l'un au bord et l'autre au fond; ayant pour anses deux petits chiens couverts de petites pierres rouges, pas plus grosses que la graine de chanvre, et dont quelques-uns même étaient tombés. Ces vases étaient remplis d'une terre qui répandait l'odeur du soufre, lorsqu'elle tombait sur le feu (XI et XII).
- « Trois anneaux jaunes, munis de crochets (III, XIV et XV).
- « Deux cercles jaunes sans pierres (II et XIII).
- « Trois oiseaux, dont l'un était gros comme un merle et les deux autres, plus petits, de la dimension d'un moineau, tous trois jaunes et couverts de cette même terre (VII, VIII et IX). Le grand oiseau avait un bec sur lequel on reconnaissait la trace de pierres qui avaient disparu. A sa queue étaient suspendus trois pendeloques creuses, de la grosseur d'une noisette.
- « Deux signeurs jaunes, en forme de grandes thésières, simples, sans pierres, n'ayant que des poeliers, mais point de couvercles (IV et XVI).

« Une assiette ou écuelle, d'un pied de diamètre, avec des bords relevés, sur lesquels étaient représentés des figures humaines; au centre de l'écuelle se trouvait une statuette qui dépassait les bords de deux doigts et qui était entourée de petits chiens; le tout en métal jaune, ainsi qu'une seconde écuelle simple » (V et XVII).

IV. *Rapport du législateur Kyr-Ianc, fermier du couvent Saint-Georges-le-Neouza, de Bucarest, adressé, le 12 juillet 1838, à la curatelle des couvents délégués au Saint-Sépulchre (pièce XXXIV du dossier) :*

- « Un plateau en or, d'un travail simple, plat comme une table ronde et grand comme un large chapeau (I).

Les objets perdus, qui étaient en or et dépourvus d'ornements, paraissent avoir été au nombre de cinq, à savoir :

XIII. — Un anneau ou « un cercle, grand comme un fond de chapeau, gros comme deux plumes d'oie ; il y avait, à ses deux extrémités, des crochets qui se refermaient en arrière, sans pierres ». C'était le pendant de l'anneau II.

XIV. — Un anneau ou « un cercle, gros d'environ deux doigts et plus épais vers ses extrémités, où étaient écrites des lettres qui n'ont pu être lues. Il se refermait avec un crochet, également sans pierres ». Incontestablement, c'était un second anneau dans le genre de celui qui porte le numéro III.

XV. — Un anneau ou « cercle, gros au milieu, plus fin à ses extrémités et ayant des crochets recourbés en dedans pour se fermer. Tous ces anneaux étaient massifs ».

« Une écuelle plus petite, ayant, au centre, une statuette humaine assise, pas plus haute que la largeur d'une main et tenant un objet en forme de terre à bœuf; autour de son siège, on voyait des lions et, sur les parois intérieures de l'écuelle, des figures de guerriers tenant dans leurs mains des lances et des épées (V).

« Une écuelle en or, rond, d'égalie grandeur (XVI), dans laquelle se trouvaient :

« Cinq oiseaux, dont l'un, grand comme un pigeon (VII), portait sur le dos un gros rubis balais, de forme ovale et de la grosseur d'un œuf, tandis que son corps était recouvert de diverses pierres, rouges, bleues, vertes, jaunes et blanches. Quatre pierres blanches, imitant la forme et les dimensions d'un gland de chêne, étaient suspendues, à l'aide de chaînettes, au bas de sa queue; une seule a été retrouvée. Cet oiseau paraissait être la poule, dont les quatre oiseaux, plus petits et également ornés de pierres diverses, étaient les poussins (VIII et IX, X et XVIII).

« Deux plats ronds en or simple, de la forme des assiettes en étain (I, 2).

« Trois algèbres en or, ayant des anses, mais pas de goulots ni de couvercles à leur orifice; elles pouvaient contenir chacune un demi-œuf (IV, XVI, 5).

« Deux objets ressemblant à des coiffures sans bords ou à des couronnes, garnis tout autour de pierres et flanqués de chaque côté d'un petit lion qui portait une pierre bleue dans sa gueule (XI et XII).

« Deux bracelets ornés de diverses pierrieres (XXI et XXII).

« Six anneaux en or simple, de l'épaisseur du petit doigt, portant des lettres gravées; ils étaient creux à l'intérieur et se fermaient comme des boucles d'oreilles. L'un de ces anneaux a été retrouvé en même temps que plusieurs pierres; il pèse 207 drames (647 gr. 7), et l'on n'a pas pu lire ici ce qui était écrit dessus » (II, III, VI, XIII, XIV et XX).

V. *Déposition de Ion Lemnar, faite le 16 juillet 1838, par devant les sieurs Pierre Popyrur et Pantaj Popyrur, commissaires du ministère de l'Intérieur (pièce XXIII du dossier):*

« Un grand plateau (5), d'environ deux pieds de diamètre, reposant sur un rebord circulaire; il était tacheté en plusieurs endroits et se trouvait placé par-dessus tous les autres objets, qui étaient :

« Huit anneaux, du diamètre d'une coiffe de chapeau, dont l'un, creux à l'intérieur, était muni d'agrafes et de vis, et orné, d'un seul côté, d'un-d-fils extrêmement, de petites pierres; de l'intérieur de cet anneau s'échappait une poussière noire (VI); — deux autres avaient à leurs deux extrémités, qui se rejoignaient pour se fermer, de petites pierres; mais l'un était plus et de la largeur de deux doigts (XIX), tandis que l'autre, tout aussi épais, était rond et s'amincissait vers le centre (XX); — deux autres, tout aussi grands que la coiffe d'un chapeau, n'avaient pas plus épais que deux plumes d'oie et se fermaient par des crochets recourbés en arrière, sans le moindre ornement de pierres (II et XII); — deux autres, de l'épaisseur de deux doigts et même plus épais aux deux bouts, étaient gravés de lettres qui n'ont pu être lues; ils se fermaient par des crochets et n'avaient pas de pierres (III et XIX); — enfin, l'un était épais au centre, mince et plat vers les bouts, et les crochets qui le fermaient étaient recourbés à l'intérieur (XV); tous ces derniers anneaux étaient massifs.

« Un oiseau de la grosseur d'un murie, sans ailes ni pieds; sa tête était recourbée vers la voussure du dos, qui était ornée de trois rangées de pierres rouges, vertes et bleues, les unes grosses comme des poisettes et les autres plus grosses encore; sur la tête et le cou, les pierres étaient de la grosseur d'un grain de millet, et sur le jabot se trouvait une pierre bleue ovale, de la grosseur de deux poisettes. Cet oiseau était creux à l'intérieur, et par toutes les cavités d'où les pierres étaient tombées il s'échappait une poussière noire. Aux yeux, il avait des pierres rouges de la dimension d'une lentille (VII).

« Deux coquilles ressemblant à la moitié de la coque d'un œuf d'oie, ayant chacune une tête, un col et un bec en forme d'oiseau. L'épaisseur de ces coquilles était celle du dos d'un couteau-poignard. Elles étaient rattachées entre elles par une chaînette et ornées à la surface de petites pierres de la grosseur d'un grain de millet; au centre, chacune d'elles avait une pierre grosse comme un grain de maïs (VIII et IX).

« Deux autres coquilles plus petites, ressemblant à la moitié d'un œuf de poule, rendes comme un boulet, sans bec, mais avec des cous droits et moins épais que ceux des précédentes. Les pierres qui les décoraient étaient de la grosseur de la graine de lin (X et XVIII).

« Deux plats ou grandes écuelles, de la forme d'une coiffe de chapeau rond. L'un était tout simple (XVIII), tandis que l'autre avait, tout autour, à l'intérieur, des figures, et au centre une statuette humaine dont la taille s'élevait à la hauteur des bords de l'écuelle. Cette statuette était assise, et à l'entour de son tabouret se trouvaient des petits chiens gros comme des haricots; elle tenait entre ses mains, au-devant de la poitrine, une pierre grosse comme un grain de maïs. Ses cheveux étaient ramassés en touffe sur sa tête (V).

XVI. — « Une aiguière de la capacité d'un demi-oca<sup>1</sup> d'eau, haute d'une palme princière<sup>2</sup>, dont l'anse, attachée à l'orifice et au fond, avait l'épaisseur de la moitié du petit doigt ». Cette pièce formait la paire avec l'aiguière IV.

XVII. — Une patère ou « une assiette en forme de plat rond, grande comme la coiffe d'un chapeau et sur laquelle il n'y avait rien..., tandis que, sur sa parcelle, il y avait des figures ». Cette dernière est incontestablement la patère V.

Les autres objets perdus, également au nombre de cinq, paraissent avoir été ornés de pierres et de cristaux colorés. Toutefois les dépôts des paysans sont, en ce qui les concerne, encore moins explicites. Voici ce que nous y avons pu distinguer de plus clair :

XVIII. — Une fibule ou « coquille plus petite (que les fibules VIII et IX antérieurement décrites), grosse comme une moitié de coquille d'œuf de poule, ronde comme un boulet, en forme

<sup>1</sup> Deux autres vases, larges et profonds comme la cuille d'un chapeau de montagnard ; ils étaient composés de cercles et de châsis en or, et de carreaux ou de vitres en verre blanc. Le rebord du fond était plus prédominant, pour servir de support ; les châsis n'étaient pas plus épais que le dos d'un couteau, excepté celui de l'orifice, qui avait un demi-doigt d'épaisseur. Dans les cloisons qui naissaient les deux cercles, on voyait des pierres menues, tandis que les anses ou manches de ces vases étaient formés par des châsis qui reposaient sur leurs pattes antérieures sur le cercle du bord, alors que les pattes postérieures rejoignaient celui du fond. Chacun de ces châsis tenait dans sa grotule une pierre bleue, ovale, de la grosseur d'un haricot (XI et XII).

<sup>2</sup> Deux vases en forme de flacons, avec anse, et contenant plus d'un demi-oca d'eau chacun ; ils étaient hauts d'environ 25 centimètres et gros comme une carafe d'eau. Les anses, qui étaient attachées à l'orifice et à la base, n'étaient pas plus épaisses que la moitié du petit doigt (IV et XVI).

<sup>3</sup> Deux bracelets plats à mettre aux poignets, ayant en dessous, comme fermeture, une languette sur laquelle glissait un anneau, le tout servant à rejoindre les deux bouts. Sur la surface extérieure, précisément au milieu, se trouvait une espèce de protubérance sur laquelle on reconnaissait la trace de pierres absentes qui, à en juger par le chaton, devaient avoir eu la dimension d'un pois ; tout autour du chaton subsistaient encore des rangées d'autres petites pierres rouges de la grosseur d'un grain de millet (XXI et XXII).

VI. Liste des objets qui manquaient encore le 24 juillet 1888, après les fouilles faites au pont du Câlneu, dressée d'après les dépositions de l'Albanais Tarba ou Vêrussi (pièce XII du dossier) :

- « Un vase en forme de carafe, pouvant contenir un peu plus d'un litre d'eau (XVI).
- « Un rebord sur lequel reposaient les pattes des tiges, dans le vase aux cloisons vitrées (XII). Deux tiges (XII).
- « Un plat uni, aussi grand que celui aux figures ciselées (XVII).
- « Trois anneaux fins, de la forme de celui que l'on a trouvé au pont du Câlneu (XIII, XV, ?).
- « Deux grands anneaux, semblables à celui que l'on a trouvé dans le grenier de Georges (XIV, XIX ou XX ?).
- « Un petit vase, ayant la forme d'une toute petite poêle, pouvant contenir environ 75 cent. cubes d'eau (probablement la fibule XVIII).
- « Un des grands bandeaux plats et creux (XIX ou XX ?).
- « Deux bracelets en forme d'anneaux (XXI et XXII).
- « Une statuette humaine qui était posée dans l'écuelle aux figures (V). »

Nous le répétons, la déposition la plus complète, la plus précise, la plus détaillée est celle qu'a faite Ion Lemnar le 16 juillet, et qui porte le n° V dans notre énumération. Comme celle du n° II, elle confirme le nombre des vingt-deux pièces qui composaient primitivement le trésor. Dans la première de leurs dépositions (n° I), les paysans avaient perdu de vue les objets désignés par nous sous les n° XIX et XX. Quant à Vêrussi (déposition n° III), il réduit le tout à quatorze pièces, dont il s'évertue à diminuer les proportions ; il a soin, entre autres, d'oublier totalement le grand plateau (I) qui, à lui seul, pèse plus de sept kilogrammes d'or. Tout au contraire, Kyr-Iacov (rapport n° IV), qui ne connaît les objets de la trouvaille que par ouï-dire, en augmente le nombre d'une pièce ; il mentionne des vases qui paraissent n'avoir jamais existé ; enfin il se fait l'écho de la légende naissante de la merveilleuse *Foule aux poussins d'or*. Vêrussi semble être plus véridique lorsqu'il énumère les pièces et les débris qui manquent, après les fouilles heureuses faites sur les berges du Câlneu (déposition n° VI) ; mais alors, n'en exagère-t-il pas le nombre, probablement dans l'intention de charger davantage les paysans et Frumla-Verde, ses dénonciateurs ? C'est à supposer, du moment qu'il parle d'un nombre d'anneaux plus grand que celui que les inventeurs et lui-même avaient précédemment déclaré.

<sup>1</sup> L'oca, ancienne mesure de capacité en Valachie, équivalait à 1 litre 288.

<sup>2</sup> La palme princière de Valachie équivalait à 0<sup>m</sup>,2458.

d'oiseau sans bec, mais ayant un cou plus droit et plus mince que celui des deux précédents, recouverte aussi de pierres menues comme la graine de lin ». Cette pièce était désignée par les paysans comme la paille de la petite fibule X.

Une autre déposition faite dans le même temps, et relative aux cinq fibules que l'on avait découvertes ensemble en 1837, c'est-à-dire les deux petites fibules citées en dernier (X et XVIII), les deux moyennes en forme d'ibis (VIII et IX) et la grande en forme d'épervier (VII), dit au sujet de cette dernière : « Cet oiseau paraissait être la poule, tandis que les quatre autres paraissaient être les poussins ». C'est ainsi que, grâce à l'imagination naïve d'un paysan, naquit la dénomination populaire et caractéristique de la *Poule aux poussins d'or*, qui est devenue familière au public roumain pour désigner l'ensemble du trésor de Pétrossa. Hâtons-nous de constater, en passant, l'étrange rapport, tout à fait fortuit d'ailleurs, qui existe entre cette expression pittoresque, empruntée aux légendes populaires, et une pièce précieuse d'orfèvrerie antique, faisant partie du trésor lombard de la cathédrale de Monza. Ce fait appelle d'autant plus l'attention que la pièce en question se rapproche, par sa date et par son origine, des bijoux du Musée de Bucarest. Il s'agit de la fameuse *Poule aux sept poussins* en vermeil (fig. 5) — *gallina cum pullicinis VII*, — don présumé de la reine Théodolinde à l'église Saint-Jean de Monza, qu'elle avait fondée en 595<sup>1</sup>.

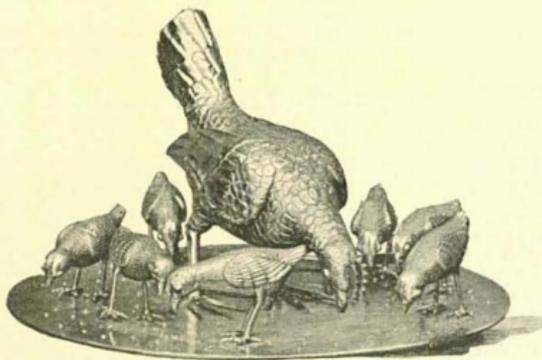


Fig. 5. — La Poule aux Poussins d'or, dans le Trésor de la Basilique de Monza.

<sup>1</sup> Un bas-relief en marbre qui occupe un tympan cintré, au-dessus du linteau de l'une des portes de l'église, représente, en quelque sorte, une cérémonie inaugurale dans laquelle la reine Théodolinde, escortée de sa famille, c'est-à-dire de son second époux Agilulphe et de leurs enfants, Adulovalde et Gondelberge, offre à saint Jean-Baptiste, patron de la basilique, des dons précieux, à savoir des couronnes votives, des vases sacrés et même un

Revenons à l'énumération des objets perdus du trésor de Pétrossa et faisons remarquer que ceux dont il nous reste à parler n'ont malheureusement pas,

plateau rond sur lequel figurent la poule et ses sept poussins. Dans une zone inférieure de ce même bas-relief on reconnaît la scène du baptême de Jésus-Christ, assisté par la Vierge, par un archevêque et par les saints apôtres Jean l'évangéliste, Pierre et Paul (fig. 6).



Fig. 6. — Bas-relief de la Basilique de Monza. (D'après une photographie de M. G. Rusal).

Frisi, dans ses *Memorie storiche di Monza e sua corte* (Milano, 1794, t. I, p. 9 et t. II, p. 133), croit que les sculptures de ce tympan remontent à l'époque même de la construction de l'édifice; ce qui, en tout cas, serait fortement contredit par la manière dont il le représente (fig. 7).

Mais Mgr Barbier de Montault, qui, depuis 1880, consacre aux *Inventaires* et au *Trésor de la basilique royale de Monza*, une série de savants articles publiés dans le *Bulletin Monumental de France* (années 1880-85), a rétabli fort judicieusement la date de cette œuvre d'art et a prouvé qu'elle ne pouvait pas être antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle. Il se trouve aussi que le premier des inventaires du trésor de Monza qui fasse mention de la Poule, est daté de 1275; on y lit cette indication (n<sup>o</sup> 69) : - *Item gallina cum pullicinis VII, de quibus unus est fractus* -. Nous pensons que Mgr Barbier de Montault consacrer, par la suite, une étude critique plus étendue à ce bijou, dont nous reproduisons ici l'image réduite (fig. 5), d'après une excellente photographie faite à Monza, par M. Giulio Rossi de Milan; mais ce que nous pouvons constater dès à présent, c'est que, dans l'analyse que le savant prélat a faite des anciens inventaires de cette basilique, il s'exprime ainsi : - La poule et ses sept poussins, don de Théodolinde, à en croire la sculpture de la façade -. Voici cependant ce qu'a dit de cette intéressante relique un archéologue allemand, le chanoine Dr Franz Bock, qui s'est occupé également du trésor de Pétrossa; la citation qui suit est traduite de son bel ouvrage : *Die Kleinodien des heil. römischen Reiches deutscher Nation, nebst den Krönungsinsignien Böhmens, Ungarns und der Lombardei, mit kunsthistorischen Erläuterungen*. Wien, 1864. Anhang, p. 34 :

- Outre les objets ayant appartenu à la reine des Lombards Théodolinde, dont nous avons souvent parlé, il faut mentionner, dans le trésor de la basilique de Saint-Jean, à Monza, l'éventail dont il a été déjà question, ainsi que deux autres objets d'art qu'on y voit aujourd'hui encore, à savoir : un peigne richement orné et la poule avec ses poussins.

- En ce qui concerne la poule d'or, qui est signalée dans ce trésor comme une rareté sans précédent, on trouverait difficilement de bonnes raisons pour contester à cet intéressant objet d'art une origine remontant aux Lombards primitifs; du reste, on possède aujourd'hui bien peu de pièces analogues, provenant de cette même époque et pouvant fournir avec sûreté un point de comparaison qui permette de juger de la forme et des procédés techniques de cet *opus propulsatum*. La manière dont le plumage est traité, la forme donnée à la poule et à ses poussins, et

comme la plupart de ceux dont il a été question jusqu'ici, leur pendant à peu près incontestable parmi les pièces qui nous restent de la collection.

même les yeux de la poule qui sont représentés par de petits grenats enchâssés dans l'or, pourraient servir à établir la haute antiquité de ce singulier objet d'art.

- Ajoutons aussi que, dans l'inventaire de Saint-Jean de Monza, dressé en l'année 1275, il est déjà fait une mention expresse de cette *gallina cum pullis suis*. Mais il n'y est pas dit que cet objet fut un don de la reine Théodolinde, et il est plus que probable que l'on y aurait consigné ce fait si, à cette époque déjà, la tradition d'une telle origine eût été consacrée dans l'église de Monza. Lors de notre voyage en Valachie, où nous étions allés desligner les splendides pièces d'or qui ont été découvertes, il y a quelque trente ans, à Pétroussa, et qui, à notre avis, faisaient partie du trésor du roi visigoth Athanaric, nous fûmes très surpris de retrouver dans ce pays la tradition d'une poule d'or. On nous a souvent répété que cette tradition était très populaire et passée en proverbe. Cependant, on le sait, le peuple lombard est l'un des rameaux de la grande race gothique; ce peuple, avant son établissement



Fig. 7. — Zone supérieure du Bas-relief de Monza. (D'après Frisi, *Memor. stor. di Monza*).

définitif dans le nord de l'Italie, se fixa, pour quelque temps, dans les vastes plaines qui s'étendent au pied des Carpathes, au Nord aussi bien qu'au Midi. En tenant compte de ces deux faits, il serait fort intéressant de rechercher les relations qui peuvent exister entre la poule d'or des Roumains actuels du bas Danube et la *Gallina aurea* de Théodolinde. Dans tous les cas, on peut admettre que, dans l'origine, cette poule d'or était considérée comme un symbole de richesse et d'abondance.

La vérité est que, à part quelques analogies dans les détails de l'ornementation, le plateau de Monza qui porte une véritable poule avec sept poussins, le tout assez grossièrement exécuté, n'offre aucune ressemblance avec la collection des cinq fibules de Pétroussa, et que la forme d'aucun de ces bijoux ne révèle l'intention de représenter un oiseau de l'espèce des gallinacés. La grande fibule a tout à fait l'apparence d'un épervier; les deux moyennes rappellent, par la longueur de leurs cous et par la courbe prononcée de leurs becs, des ibis (ou des flamants); enfin, celle des deux petites fibules qui subsiste encore n'a rien de commun avec un oiseau. On en pourra juger en lib. XV, 40) et Suétone (*Vita Galbæ Imp.*, 1) parlent d'une poule blanche, — *conspicui cantoris*, — portant une branche de laurier dans son bec, qu'un aigle laissa tomber sur les genoux de Livie, peu de temps après qu'elle eut épousé Auguste; la future impératrice, voyant dans ce fait un présage de son augure, fit noircir la poule à sa villa de la Via Flaminia, où la progéniture de cette volaille devint si nombreuse que la maison en reçut le nom de maison aux poules, — *tanta pullorum soboles provenit, ut hodie quoque ea villa Ad gallinas vocetur*. L'existence d'un pareil préjugé est encore confirmée par la découverte qu'on a faite, dans les ruines



Fig. 8. — La Poule de Bon Augure. Fragment de poterie du Musée d'Orange.

Les textes, aussi bien que les monuments, nous montrent que la poule avec ses poussins était un symbole d'abondance et de félicité chez les peuples anciens et principalement chez les Romains. Pline (*Hist. natur., lib. XV, 40*) et Suétone (*Vita Galbæ Imp.*, 1) parlent d'une poule blanche, — *conspicui cantoris*, — portant une branche de laurier dans son bec, qu'un aigle laissa tomber sur les genoux de Livie, peu de temps après qu'elle eut épousé Auguste; la future impératrice, voyant dans ce fait un présage de son augure, fit noircir la poule à sa villa de la Via Flaminia, où la progéniture de cette volaille devint si nombreuse que la maison en reçut le nom de maison aux poules, — *tanta pullorum soboles provenit, ut hodie quoque ea villa Ad gallinas vocetur*. L'existence d'un pareil préjugé est encore confirmée par la découverte qu'on a faite, dans les ruines

XIX et XX. — Deux cercles « de la grandeur d'un fond de chapeau : l'un de la largeur d'environ deux doigts et garni, à ses extrémités qui se rejoignent, de toutes petites pierres; l'autre, rond, de l'épaisseur d'environ deux doigts et s'amincissant vers le centre ».

XXI et XXII. — « Deux bracelets plats, à mettre aux poignets, ayant en dessous, comme fermeture, une languette sur laquelle glissait un anneau, le tout servant à rejoindre les deux bouts. Sur ces bracelets, il y avait une espèce de proéminence arrondie, dans laquelle on reconnaissait la place de pierres absentes, qui, à en juger par le chaton, devaient avoir eu la dimension d'un para<sup>1</sup>; autour du chaton subsistait encore des rangées d'autres petites pierres, grosses comme un grain de millet, de couleur rouge. »

De tous ces renseignements, que nous avons soigneusement recueillis dans les dépositions les plus anciennes et les plus détaillées, il résulte que le trésor découvert, en 1837, à Pétroussa, se composait primitivement de vingt-deux pièces, toutes en or, dont les unes, au nombre de dix (I, II, III, IV, V, XIII, XIV, XV, XVI et XVII), n'étaient pas décorées de pierres ni de cristaux, tandis que les douze autres (VI, VII, VIII, IX, X, XI, XII, XVIII, XIX, XX, XXI et XXII) portaient comme ornements des gemmes et des verres de couleur.

En ce qui concerne leur usage, ces divers objets semblent avoir servi, en partie, aux besoins de la table ou de l'autel, tandis que d'autres paraissent avoir été de grands bijoux destinés à rehausser les vêtements de quelques grands et riches personnages des temps anciens.

En effet, l'on voit :

D'un côté, un grand plateau ciselé (I); deux patères, l'une décorée de figures en relief (V), l'autre toute simple (XVII); une paire d'aiguïères (IV et XVI); une paire de corbeilles transparentes, dont l'une à douze parois (XII), tandis que la seconde n'en a que huit (XI); en tout, sept pièces destinées à contenir des vivres, des boissons ou des offrandes.

De l'autre côté, un collier ou hausse-col (VI); cinq agrafes ou fibules, d'inégale grosseur, dont la plus grande affecte la forme d'un épervier (VII), deux autres simulent une paire d'ibis (VIII et IX), enfin, les deux plus petites ne présentent pas de ressemblance zoologique (X et XVIII); quant aux six articles

de la ville d'Orange, d'un fragment de poterie rouge décoré d'un de ces médaillons (fig. 8), qu'il était d'usage d'offrir en cadeau, les jours de fête. Le médaillon représente en relief une poule avec trois poussins, ainsi qu'un épi de blé, le tout expliqué par cette inscription : *Mihi et meis felicitat.* (W. Froehner, *les Musées de France, recueil de monuments antiques*. Paris, 1873, p. 66, pl. 15, n° 4). — M. Angelo de Gubernatis (*Mythologie zoologique ou Légendes des animaux*. Paris, 1872, vol. II, chap. 15), rappelant les croyances des Latins sur les oiseaux domestiques, dit que chez eux la poule blanche était de bon augure, à cause des poussins d'or qu'elle faisait éclore. De pareilles croyances se sont conservées en Italie. En France, la poule aux arys d'or est passée en proverbe; enfin tous les enfants connaissent, en Roumanie, le conte, tant soit peu graveleux, du fameux coq à l'arrivée duquel « on aplanit le sol et l'on tend des tapis, pour qu'il y sème tout l'or qui est en lui ».

<sup>1</sup> Para, ancienne monnaie turque, en argent, qui avait environ 0<sup>m</sup>,012 de diamètre.

restants et qui tous semblent avoir été des anneaux et des bracelets propres à orner le poignet, le bras ou peut-être même la cheville, il y en avait deux qui se distinguaient par les inscriptions qui y étaient gravées (III et XIV); trois autres sont présentés comme des anneaux plus ou moins simples (II, XIII et XV); enfin les quatre derniers semblent avoir formé deux paires de bracelets, les uns plus larges (XIX et XX), les autres plus étroits, mais plus plats (XXI et XXII), et tous ornés de pierreries diversement disposées. La catégorie des bijoux portatifs comptait donc treize pièces, dont cinq seulement en or simple.

En récapitulant cette nomenclature détaillée, au risque même de nous répéter, nous constaterons encore que, en fait de bijoux et de vases complets, les paysans Ion Lemnar et Stan Avram ont trouvé, en 1837, sur le mont Istritza, non moins de douze objets en or, tous parsemés de pierres précieuses et de verres transparents, associés à dix autres qui étaient en or tout simple ou ciselé d'ornements et d'inscriptions.

A l'énumération des dix pièces perdues, on pourrait ajouter encore les objets suivants :

*« Une coupe ronde en or, dont les bords étaient ornés de pierres de différentes couleurs, de la grosseur de petites perles, et dont le fond contenait deux pierres vertes ou émeraudes de la dimension de deux petites noix »; en outre, « trois petits boutons en or » et « deux petits cercles également en or ».*

Cependant les circonstances dans lesquelles est faite la déposition d'où nous extrayons ce passage, font planer le plus grand doute sur l'existence de ces dernières pièces. En effet, lorsque l'ouvrier transylvain Georges Cocârla, qui avait retrouvé, sur la berge du Câlneu, la statuette formant l'*umbo* de la patère (V), fit pour la première fois mention de ces objets, il prétendit les avoir découverts au même endroit et les avoir donnés, pendant sa détention, au brigadier de gendarmerie Barbo Pachol, pour le gagner et pour échapper à ses menaces. Or, lors d'un nouvel interrogatoire qu'il subit en février 1839, ce même Cocârla reconnut que c'était uniquement dans le but de se venger qu'il avait accusé le brigadier de s'être laissé corrompre. Il lui fut impossible de donner des détails plus précis sur sa prétendue découverte. Au reste, aucune des dépositions faites par les inventeurs primitifs du trésor ne relate l'existence de la coupe ronde ornée de pierreries, des trois petits boutons ni des deux petits cercles; et il est probable que ces bijoux n'ont jamais existé, du moins comme pièces distinctes, que dans l'imagination du calomniateur de Barbo Pachol<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Peut-être aussi ces divers objets n'étaient-ils que des fragments arrachés aux pièces principales, comme par

Toutefois, parmi les objets réellement perdus, ou dont il ne reste que des fragments, il faut compter «une gourmette ou chaîne d'or, de la longueur de deux palmes et un peu moins grosse qu'une plume d'oie». Cette pièce avait été vendue par Ion Lemnar, pendant l'hiver de 1838, c'est-à-dire avant qu'il eût révélé son secret à Nicolas et à Georges Baciú. Toute la chaîne, dont nous n'avons plus aujourd'hui qu'un tronçon d'environ onze centimètres, pesant quatre grammes, avait été cédée à un neveu du fermier Frundza-Verde pour un litre d'eau-de-vie et trente centimes; ce qui indique bien que le paysan était loin de soupçonner la valeur métallique du trésor qu'il possédait. Cette chaîne doit avoir été précisément celle qui, au dire des inventeurs, reliait ensemble les deux fibules moyennes, en forme d'ibis; et, en effet, sur la partie latérale du cou de ces oiseaux; on distingue encore une mortaise dont la présence ne peut s'expliquer que par la nécessité de rattacher les deux pièces l'une à l'autre par une chaîne, assez longue pour permettre aux deux fibules de s'agraffer et de s'étaler chacune sur une épaule.

Tels sont à peu près tous les renseignements que nous avons sur les objets disparus; car, à vrai dire, on ne saurait considérer comme en ayant fait partie presque aucun des menus fragments d'or en feuilles de différentes épaisseurs, que l'on conserve encore au Musée de Bucarest, et qui semblent plutôt provenir de la fracture plus ou moins complète de quelques-unes des grandes pièces existantes.

Il n'en est peut-être pas tout à fait de même, pensons-nous, des nombreux débris de cristaux ou de verre et des petits grenats et autres pierres que nous possédons actuellement; bien que, en majeure partie, ils présentent des dessins déjà connus, beaucoup d'entre eux peuvent avoir été détachés des bijoux que nous avons perdus.

Nous allons donner pour le moment un aperçu général des matières qui constituent ces débris et des formes qu'ils affectent, sans essayer toutefois de faire les distinctions minutieuses qu'exigerait leur attribution aux différentes pièces auxquelles ils ont pu appartenir.

Les débris de pierres, de cristaux et de verre sont, en effet, en très grand nombre; cependant la majeure partie consiste en grenats, dont les nuances

exemple: le fond de la cuve, lequel manque à la corbeille octogone et qui devait former en effet une sorte de petite coupe en or, ornée de pierreries; — trois des boutons ou glands terminant les pendeloques suspendues aux fibules moyennes; — enfin deux autres petits débris, en forme de cercle, détachés des corbeilles ou de quelque bijou totalement perdu. Dans tous les cas, ces pièces n'ont pas été récupérées.

varient sensiblement, depuis l'incarnat vif du *pyrope* ou *escarboucle* orientale, originaire de l'Inde, jusqu'à l'orange pâle de l'*hyacinthe* commune d'Europe. La plupart de ces pierres peuvent s'adapter dans les chatons ou dans les rainures actuellement vides de quelques-unes des pièces principales: tantôt elles sont simplement serties dans des feuilles de métal, formant cloison; tantôt elles sont fixées en place à l'aide d'une matière noire et résineuse qui remplissait tous les espaces creux.

Ces grenats sont de dimensions différentes et offrent une grande diversité de formes. Dans le nombre, on trouve des cabochons en demi-boules et des ovales bombés, dont la grosseur varie depuis celle de la noisette jusqu'à celle du grain de millet. Les plus gros d'entre eux sont évidés à l'intérieur, comme les pierres de provenance orientale, de façon à présenter, sur leur face postérieure, une concavité soigneusement polie, sur laquelle s'étalait, lorsque la pierre était posée dans le chaton, un paillon ou feuille d'or très ténue. L'usage du paillon d'or, que du reste l'on plaçait aussi sous les grenats plats, taillés en table, et sous les morceaux de verre imitant les nuances de cette pierre, donne à ces ornements un reflet métallique qui relève singulièrement leur couleur d'un rouge plus ou moins violet ou jaunâtre.

Quant aux pierres et aux cristaux à surface plate, la variété de leurs formes est encore plus grande: ce sont des grenats taillés en table, ou plus souvent des lamelles d'une pâte vitreuse colorée en rouge, offrant les dispositions les plus variées, telles que carrés, trapèzes à bords droits ou biseautés, triangles et polygones plus ou moins réguliers, à bords simples ou dentelés, losanges à côtés rentrés ou concaves, baguettes lisses ou cannelées en spirale, anneaux unis ou rayés en travers, petits ronds ornés de dessins gravés en cercles concentriques, écailles et plumes striées pour former imbrication, cœurs, palmes, croissants, trèfles, fèves ou rognons, quilles, peltes, poires, glands, larmes, fers de hache ou de lance, fleurs de lis ou de lotus, cornes d'abondance, acanthes, feuilles diverses, enfin un grand nombre d'autres formes qu'il est aussi difficile qu'inutile de décrire ici avec plus de précision.

Dans cet amas de toutes sortes de petites pierres, on en trouve beaucoup qui sont brisées; nous en avons même distingué quelques-unes dont le dessin, ne se rapportant à la décoration d'aucun des objets existants, fait supposer qu'elles appartaient à quelques-unes des pièces disparues.

Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur ces motifs d'ornementation, auxquels nous demanderons peut-être des éléments pour déterminer le caractère

artistique des bijoux qu'ils agrémentaient. Qu'il nous suffise pour le moment d'établir d'une manière générale que, dans cette variété infinie de formes, on distingue des pièces taillées d'après des modèles ayant un caractère déterminé et constituant un motif spécial d'ornementation, tandis que beaucoup d'autres morceaux de grenat et de verre ont été soumis à des coupes tout à fait irrégulières

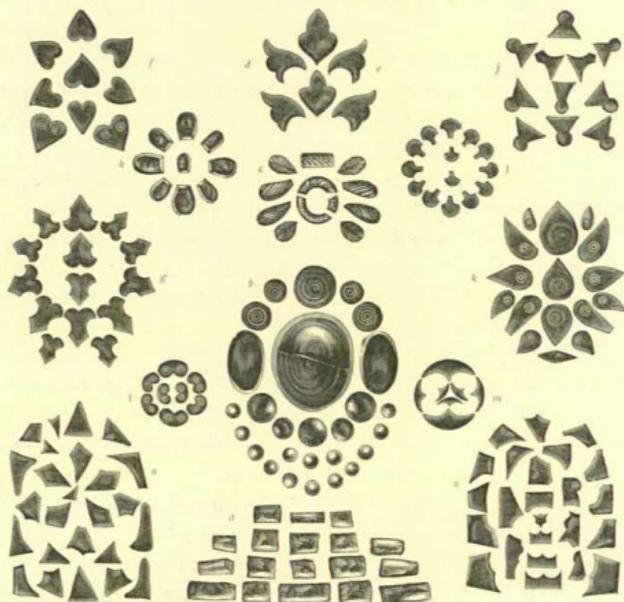


Fig. 9. — Modèles de Grenats tombés des bijoux de Pétroussa.

et commandées uniquement par le besoin de combler les cloisons demeurées vides dans l'assemblage des figures principales<sup>1</sup>.

Il nous est resté aussi quelques fragments d'émeraudes qui, par l'effet du temps, ont perdu leur transparence, ainsi que des prases ou des pâtes vitreuses d'un vert opaque, taillées en petites plaques carrées, à surface concave ou plane, et serties sur paillon dans des chatons de métal.

<sup>1</sup> La gravure (fig. 9) ci-dessus représente quelques-uns des grenats et des verres rouges détachés des bijoux de Pétroussa et conservés au Musée de Bucarest; nous avons partagé ces ornements en plusieurs groupes, et nous indi-

Enfin quelques lames de cristal de roche, coupées sur différents patrons, une ou deux parcelles de verre d'un jaune pâle, quelques petites perles fines et des fragments insignifiants de nacre, de lapis-lazuli et de turquoises, actuellement altérées, complètent les débris qui ont échappé à la dispersion des pierres précieuses du trésor de Pétrossa.

Il est évident que les gemmes importantes qui s'y trouvaient en si grand nombre : saphirs, turquoises, rubis balais, améthystes, hyacinthes, gros grenats, émeraudes, topazes, perles fines et autres pierres précieuses que les paysans inventeurs du trésor désignèrent par les noms de « grosses pierres bleues, rouges, vertes, jaunes et blanches », ont été arrachées de leurs chatons et soustraites aux perquisitions du gouvernement par l'acquéreur de la trouvaille.

Les trous restés béants sur la plupart des bijoux existants révèlent encore leurs formes et leurs dimensions ; d'autre part, leur prompt disparition et le soin avec lequel on évita d'en préciser la nature, sont autant de preuves de leur grande valeur.

D'ailleurs, quel intérêt aurait eu Vérussi à retourner à Pétrossa quelques semaines après avoir conclu son premier marché avec les paysans, et dans quel but aurait-il choisi, en revenant, les plus grosses d'entre les pierres qui s'étaient détachées des bijoux lorsqu'il avait brisé et aplati les pièces à coups de hache ? Ces pierres, ne les avait-il pas d'abord abandonnées avec insouciance, si bien que Georges Baciú les avait jetées dans une crevasse de sa cour ? Évidemment il n'aurait pas agi de la sorte si, dans l'intervalle, il n'avait pas acquis la certitude que ces gemmes avaient un très grand prix. Remarquons de plus que le maître maçon, après s'être ainsi renseigné sur la nature de ces ornements bigarrés, n'attacha aucune importance aux petites pierres rouges, blanches et vertes, parmi lesquelles abonde en effet le verre coloré, mais qu'il s'appliqua surtout à retirer du fumier de G. Baciú toutes les grosses pierres bleues, vertes, rouges et blanches, dans lesquelles il était sûr à présent de trouver des saphirs, des émeraudes, des rubis balais, des grenats et des perles fines.

Pour nous, nous avons la conviction que ces objets, dont l'enquête faite en 1838 paraît n'avoir pas tenu suffisamment compte, étaient, en partie au moins, de véritables gemmes. Vérussi, qui avait facilement réussi à les cacher, dut en

quons par à peu près les pièces auxquelles les pierres de chaque groupe ont pu appartenir : ainsi, pour le *hausse-col* (VI), nous désignerons les groupes *a, d, e* et *f*; pour la *grande fibule* (VII), les groupes *b, f, g, h, j, l* et *m*; pour les *deux fibules moyennes* (VIII et IX), les groupes *b, f, g, i, j* et *k*; enfin, pour les *deux corbelles* (XI et XII), les groupes *a, b, c, f, g, h, i* et *j*. Quant aux groupes *n* et *o*, ils se composent de pièces de toutes formes qui étaient destinées à combler les interstices dans tous les bijoux à cloisonnage.

retirer un profit considérable, en les négociant et en les plaçant avec avantage, aussi bien avant qu'après le procès. Peut-être même ne lui furent-elles pas inutiles au cours de l'action judiciaire qui se termina d'une façon très favorable pour lui : en effet, on lui restitua jusqu'aux sommes qu'il avait données aux paysans et au fermier, afin de payer le trésor aux uns et à l'autre son silence<sup>1</sup>.

On peut aussi se demander si le trésor de Pétroussa ne comprenait pas des monnaies, des armes, des boucles, des bagues et d'autres bijoux de petite dimension, comme on en a trouvé dans la plupart des riches dépôts d'antiquités que nous a livrés le hasard? Il est impossible de répondre à cette question avec une entière certitude. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que dans aucune des dépositions consignées au dossier de l'enquête, il n'est question de pareils objets. Presque toutes, nous avons pu déjà le voir, s'accordent à déterminer le nombre et la nature des pièces trouvées, en 1837, sur les flanes de l'Istritza, de la façon dont nous venons de le faire nous-même dans ce long exposé. Quelque étendu et quelque détaillé qu'il puisse paraître, il n'est pourtant que le résumé très succinct du volumineux dossier relatif au procès intenté aux recéleurs du trésor,

<sup>1</sup> Nous donnons ici, en traduction, le texte de la sentence qui a statué sur ce long procès; c'est la pièce n° 156 du dossier :

*« Décret princier en date du 19 septembre 1839, confirmant la sentence prononcée par la Cour criminelle dans l'affaire du recel des objets en or trouvés à Pétroussa :*

Nous Alexandre Dimitrius Ghica, par la grâce de Dieu Prince Régnant de Valachie :

A l'égard du procès criminel intenté à Ion Lemnar et à son beau-père Avram, du village de Pétroussa, présentement décédés tous les deux, à Nicolas Baciu et à ses fils Georges et Achim, à Georges Frunza-Verde et à son neveu Ghizta, à Jordaki Nékho, à Georges le tonnelier, à Janaki Vial, à Stan le sellier et à Stana Médéoya, du village de Pétroussa, à l'Albanais Anastase Tarba, maçon, et à Constantin Proban, d'Ochrida en Turquie, au Postolnic Dumitraki Ghizdano et à ses serviteurs Théodore le Moldave, Ghizta Solomon de Buzio, Basile Etbachiu ou Orzas, de Valia-Teancuul, à Christian le Serbe, de Rômnic-Sarat, serviteur d'Anastase l'Albanais, à Georen, Georges Gocloră de Transylvanie, à Anastase Costă de Gicor, et à Barbo Pachoi, brigadier des gendarmes (Dorobantzi), du district de Buzio; les deux premiers accusés d'avoir recelé des objets en or qu'ils avaient découverts sous un bloc de pierre, sur la terre de Pétroussa, à savoir: *sept anneaux, un bandeau plat, un plateau grand comme un chapeau à larges bords, un épervier, deux oiseaux moyens et deux plus petits, deux bracelets, deux anneaux, deux aiguilles, deux corbelles, deux petites chaînes et une chaîne, objets dont quelques-uns étaient ornés de pierres fines*. — Georges Baciu et son frère Achim, d'avoir gardé ces objets dans leur demeure et les avoir vendus à l'Albanais Anastase, de concert avec les deux précédents, pour le prix de quatre mille piastres; — et les dix-sept autres individus, d'avoir été diversement impliqués dans cette affaire;

Vu la sentence de la Cour, en date du 21 avril expiré, sous le n° 26, qui condamne les nommés Georges et Achim Baciu, comme recéleurs, à subir trente coups de bâton chacun et à un an de réclusion à partir du jour de leur arrestation; — qui déclare, quant à Nicolas Baciu, lequel était malade pendant l'instruction du procès, d'avoir à être délégué au tribunal, s'il sera rétabli, afin qu'il soit paruellement statué sur son sort; — qui acquitte le nommé Anastase l'Albanais, acheteur de quelques-uns des objets et décide (bien qu'en vertu des dispositions de la loi il eût dû, comme acheteur de mauvaise foi, perdre les 4000 piastres, prix de l'achat) que cette somme, ayant été payée par lui sur les fonds qui lui avaient été avancés par l'État pour la construction du pont sur le Călineu, lui sera remboursée par les vendeurs, afin qu'il emploie ses travaux dudit pont; — que lui seront également remboursés les 200 écusiers que lui ont pris Dumitraki le Postolnic et le fermier Georges Frunza-Verde, à titre de droit d'aubaine, ainsi que toutes les autres sommes qui seront établies par une enquête, comme lui ayant été saisies par le sous-préfet de l'arrondissement; — qui, d'une part condamne Georges Gocloră à restituer à Costă le Grec les cinq ducats qu'il a reçus de lui en paiement d'une statuette en or, vendue sans connaissance de cause par le dit Georges, qui l'avait trouvée dans le sable, sur la berge du Călineu; et d'autre part, déclare qu'il y a lieu de rendre à Costă l'argent qui a été saisi par la Préfecture de police, ainsi qu'en fait foi un écrit du brigadier de gendarmes; — qui ordonne de délivrer à Georges Frunza-Verde un colfre que la Préfecture de police avait saisi chez lui; — enfin qui renvoie des fins de la plainte tous les autres individus soupçonnés de complicité dans les faits ci-dessus relatés;

Vu le rapport du Ministre de la Justice sous le n° 619 et celui du Conseil des Ministres sous le n° 209; considérant que la présente sentence de la Cour est conforme à la loi, et rendue dans les formes voulues; en vertu de l'art. 6 sur les sentences de la Cour criminelle,

Nous la confirmons et ordonnons qu'elle soit exécutée intégralement. Notre ministre de la Justice est chargé de mettre à exécution les dispositions du présent Décret.

procès qui se prolongea, sans grands résultats pour la science archéologique, jusqu'en 1842.

Pendant les années qui suivirent, la collection des antiquités de Pétrossa, déposée au Musée national de Bucarest, attira à peine l'attention de quelques rares visiteurs indigènes ou étrangers, et personne, à vrai dire, ne prit la peine

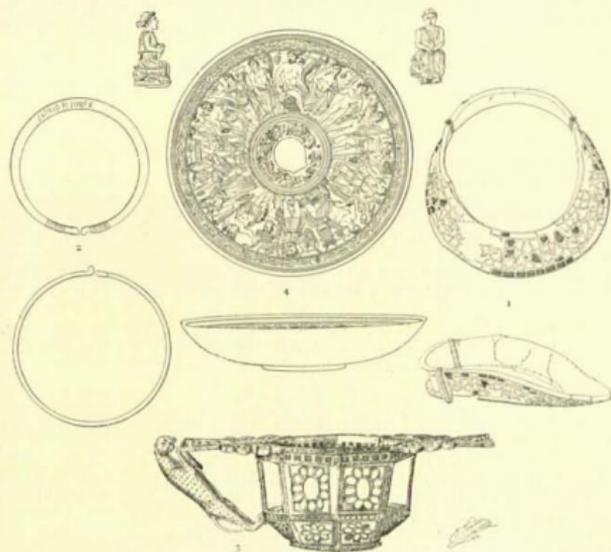


Fig. 10. — Objets antiques trouvés en Valachie :  
1. Ornement du Cou (VI). — 2. Les deux Anneaux (II et III). — 3. La Coupe (XI). — 4. La Patère (V).

d'étudier en détail ces pièces d'orfèvrerie, au point de vue de leur origine et de la place qu'elles doivent occuper dans l'histoire de l'industrie et des arts anciens. Cependant, au moment même de la découverte, un peintre roumain, feu J. Negulici, avait dessiné au trait et dans la grandeur des originaux toutes les pièces du trésor, et ces dessins, lithographiés à Vienne, dès 1838, avaient été envoyés par le prince Michel Ghica à plusieurs savants de l'étranger, sans que, selon toute apparence, ils eussent excité chez eux une bien vive attention. C'est à peine si, en 1841, l'un des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-

Lettres de Paris, M. Berger de Xivrey, guidé par ces dessins ou plutôt par ces croquis et par les rapports que M. A. Billecocq, alors consul général de France à Bucarest, avait envoyés à Paris, d'après la demande de M. Saint-Marc-Girardin, fit une description assez détaillée du trésor découvert en Valachie, dans l'année 1837. Cette description, accompagnée de quelques considérations générales sur l'ensemble de la découverte, dénote chez le savant appréciateur, malgré l'insuffisance et parfois même l'inexactitude des données qu'on lui avait fournies, une perspicacité et une justesse de vue remarquables. Elle a été imprimée, sans nom d'auteur, dans une revue publiée à Jassy, en Moldavie, sous le titre du *Gleanur moldo-valaque*<sup>1</sup>, et une partie en a été reproduite plus tard par le journal *l'Illustration de Paris*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Le *Gleanur moldo-valaque* (Sjicutorul moldo-român), *journal scientifique, littéraire et industriel*, revue publiée à Jassy, en langues française et roumaine, sous la direction de feu Georges Assaky. Livraison de juillet, août et septembre 1841, pages 60-67, avec deux planches représentant, dans de très petites dimensions, la patère, V, les deux anneaux, II et III, le hausse-col, VI, et la corbeille octogone, XI. Dans la fig. 10 nous avons reproduit, en les réduisant au seizième de la grandeur des originaux, les dessins de J. Negulici, qui ont également servi aux illustrations fournies par le *Gleanur* et par M. Billecocq. On remarquera dans ces dessins, assez fidèles en général, quelques erreurs de détail.

<sup>2</sup> *l'Illustration*, année 1848, n° 288. M. Billecocq a fait tirer à part une série d'articles sur la Roumanie, publiés dans les volumes XI à XIII de *l'Illustration* et, en y ajoutant les gravures qui leur appartiennent, il en a formé un *Album moldo-valaque*, où figurent quelques-unes des pièces du trésor de Pétroussa (le hausse-col, VI, l'anneau avec inscription, III, la corbeille octogone, XI, et la patère, V). C'est au sujet de ces quatre pièces que M. Berger de Xivrey, après les avoir décrites avec quelques détails, a exprimé les conjectures suivantes, que nous reproduisons d'après le texte donné par le *Gleanur* et par *l'Album moldo-valaque* :

« Les monuments dont on peut ainsi apprécier l'exécution par ces dessins, offrent un singulier contraste entre l'extrême pauvreté du style de cet art et la richesse du métal. En rapprochant ces deux circonstances et celle des sujets païens représentés sur le dernier vase que nous venons de décrire, on est embarrassé d'assigner une époque à la fabrication de ces ustensiles. On ne peut guère supposer qu'ils furent, comme l'admirable collection des vases d'argent de Bernay, les ustensiles sacrés d'un temple païen, enfoncés par la dévotion découragée d'un des derniers prêtres du paganisme. Car alors le style de l'ornementation accuserait une époque de l'art antérieure à la complète décadence. Ce qui restait encore de précieux dans les temples païens lorsque le christianisme consumma son triomphe, remontait à une époque déjà ancienne; le paganisme n'aurait ni pu ni voulu faire revivre le luxe de cet ancien culte, à une époque de décadence aussi prononcée que celle des sculptures de ces ustensiles, car il est impossible d'attribuer à l'archaïsme l'incorrection de ces figures. Le style byzantin y est trop reconnaissable : c'est celui de ces nombreux diptyques en ivoire qui sont dans nos collections; mais ici c'est un des rares exemples de monuments où ce style se trouve appliqué à une réminiscence des traditions mythologiques par la représentation fort grossière de divinités païennes. En rapprochant ces circonstances du grand prix de la matière, ne serait-on pas autorisé à penser que de si riches ustensiles auraient été fabriqués à Constantinople, vers le VI<sup>e</sup> ou le VII<sup>e</sup> siècle, pour être donnés en présent à quelque chef de ces hordes barbares qui, des rives du Danube, poussaient leurs excursions menaçantes jusqu'à peu de distance de la nouvelle Rome? Les dons offerts à de tels ennemis devaient, avant tout, satisfaire leur avidité par le prix du métal, et en même temps plaire à leurs yeux par beaucoup d'ornements. Mais la dévotion des Césars de Byzance eût commis très gratuitement une profanation en livrant à ces barbares mécréants des sculptures à sujets chrétiens, sujets qui d'ailleurs se seraient mal accordés avec les scènes d'orgie où devaient sans doute figurer des vases d'or offerts peut-être à quelque chef des Huns ou des Avars. On y fit donc représenter des figures mythologiques, où l'on reconnaît l'intention de rappeler, tant bien que mal, certains attributs caractéristiques. C'est probablement Apollon qui joue de la lyre, Neptune qui est assis sur un poisson, Mars que recouvre une cotte de mailles et qui tient une espèce de fronde ou de masse, etc.

« Quant aux caractères gravés sur un des grands anneaux, s'il faut y lire la salutation bachique,  $\chi\pi\sigma\iota\ \alpha\sigma\iota\ \epsilon\iota\sigma\iota$ , *réjouis-toi et bois!*... (la première syllabe de ce dernier mot étant écrite par un  $\epsilon$  et un  $\iota$ , genre de faute qui se rencontre même dans de fort bons manuscrits), on doit avouer que la place de cette inscription serait bien plus



Millon. 1864

LA PAÏÈRE

ETRACHIDA

Ant. Lantier et C<sup>ie</sup> 17, rue de la Harpe

En 1850, M. Joseph Arneth a publié, comme annexe à son bel ouvrage sur le *Cabinet des Antiques de Vienne*, deux planches gravées et deux descriptions différentes des *Antiquités en or trouvées en Valachie en 1838*. La première de ces descriptions, qui est en langue française, avait été communiquée à M. Arneth, dès le mois de mars 1840, par le prince M. Ghica; elle donne une nomenclature succincte, mais assez exacte, des objets conservés au Musée de Bucarest, avec leurs dimensions, leur poids et leur valeur<sup>1</sup>. La seconde description, en langue

naturelle sur la coupe que sur ce cercle ou anneau; mais j'expliquerais cette bizarre circonstance en supposant que cet anneau, qui peut s'ouvrir et se fermer, était passé dans les anses de plusieurs coupes et servait à les réunir, de manière à pouvoir offrir, toutes ensemble, au donataire les coupes d'un certain nombre de convives.

<sup>1</sup> *Die antiken Gold- und Silber-Monumente des K. K. Münz- und Antiken-Cabinettes in Wien, beschrieben von Joseph Arneth, mit XXI Tafeln. Wien, 1850, 1 vol. in-fol., Abth. II et III: Antike Gefässe und Geschmiede in Gold und Silber*, p. 83.

Nous reproduisons ci-dessous, et sous toute réserve quant à la description des pièces, cette nomenclature, la première qui ait été faite après le recouvrement des objets :

- *Antiquités en or trouvées en Valachie l'année 1838.*

• Plateau rond, un peu concave, à bords droits; au milieu, en dessous, un petit bourrelet qui lui sert de base; il est massif en son épaisseur et tout à fait plain, excepté deux filets en boutons bosselés et un petit dessin gravé sur les bords et au centre de la partie concave. Ses dimensions sont : en diamètre, 565 millimètres = 257,4 lignes de Vienne; en épaisseur, 1 millim. = 0,4 ligne de Vienne. Son poids, 15 5/16 livres de Leipzig = 2050,87 ducats (VI, 6). [Le dessin auquel ce numéro correspond est tout à fait contourné.]

• Vase octogone, en forme de corbeille, un peu ovale, avec deux anses représentant des léopards, dont une seule a pu être restaurée. Le corps du vase est travaillé à jour, d'un dessin très varié, dont les vides se trouvent remplis avec des pièces taillées en cristal de roche et en pâte vitreuse colorée, et enchâssées à rainures dans l'or. Ses dimensions sont : à l'ouverture, dans son grand diamètre, 185 millim. = 84,3 lignes de Vienne; dans son petit diamètre, 165 millim. = 75,2 lig. de Vienne; — à sa base, grand diamètre, 90 millim. = 41,0 lig. de Vienne; petit diamètre, 75 millim. = 34,2 lig. de Vienne. Sa profondeur, 105 millim. = 77,8 lig. de Vienne. Son épaisseur, 1,5 millim. = 0,7 lig. de Vienne. Son poids, 5 5/32 livres de Leipzig = 690,94 ducats.

• Vase dodécagone régulier, à peu près de mêmes forme et travail, comme le vase décrit ci-dessus : diamètre, 175 millim. = 79,7 lig. de Vienne; profondeur, 120 millim. = 54,7 lig. de Vienne; épaisseur, 1,5 millim. = 0,7 lig. de Vienne. Poids, 3 1/4 livres de Leipzig = 435,50 ducats (VI, 1).

• Patère, en forme d'assiette à double fond, dont la partie concave est couverte de figures d'hommes bosselés, représentant un chœur d'anciennes divinités; au centre se trouve placée une petite statue creuse représentant une bacchante assise, le verre dans la main. Dimension de la patère : diamètre, 257 millim. = 117,1 lig. de Vienne; épaisseur, 2 millim. = 0,9 lig. de Vienne. Poids, 4 5/32 livres de Leipzig = 556,94 ducats. Dimensions de la petite statue : hauteur, 75 millim. = 34,2 lig. de Vienne; diamètre du corps, 3 millim. = 0,1 lig. de Vienne; épaisseur de l'or, 1 millim. = 0,5 lig. de Vienne. Poids, 15/64 livre de Leipzig = 31,40 ducats (V. 1, 1, 2, 3).

• Collier doublé, dont la partie supérieure est travaillée à jour; les vides sont remplis avec des pièces taillées en cristal de roche et en pâte vitreuse colorée; diamètre supérieur, 150 millim. = 68,3 lig. de Vienne; diamètre inférieur, 200 millim. = 91,1 lig. de Vienne; épaisseur, 0,5 millim. = 0,2 lig. de Vienne. Poids, 15/32 livres de Leipzig = 62,8 ducats (VI, 5).

• Anneau massif à inscription; diamètre, 153 millim. = 69,7 lig. de Vienne; épaisseur, 12 millim. = 5,5 lig. de Vienne. Poids, 1 7/16 livre de Leipzig = 192,62 ducats (VI, 2).

• Anneau massif sans inscription; diamètre, 170 millim. = 74,4 lig. de Vienne; épaisseur, 5 millim. = 2,3 lig. de Vienne. Poids, 25/64 livre de Leipzig = 52,34 ducats.

• Lampe figurée de faucon, dont la tête est travaillée à jour et garnie de pièces taillées en cristal de roche et en pâte vitreuse colorée; le dessous de cette lampe est aussi orné de pierreries de la même nature, qui ne sont ici qu'incrustées; longueur, 270 millim. = 123 lig. de Vienne; largeur, 105 millim. = 48 lig. de Vienne. Poids, 1 3/4 livre de Leipzig = 234,5 ducats.

• Seconde lampe figurée d'ibis, presque couverte de pierreries incrustées, de la nature de celles indiquées

allemande, bien que plus développée, est remplie d'erreurs; elle compte, parmi les objets composant le trésor de Pétroussa, des pièces qui n'en faisaient plus ou qui n'en ont jamais fait partie (une écuelle en or, toute simple, et deux petites lampes antiques); elle en omet d'autres qui figurent encore dans le Musée de Bucarest; elle parle de deux inscriptions, l'une en langue grecque, l'autre en caractères pélasgiques ou euganéens, existant chacune sur un anneau d'or différent, tandis qu'il n'y a actuellement qu'une seule et unique inscription dans tout le trésor; enfin, elle est accompagnée de dessins, dont les uns reproduisent en réduction les planches de Negulici, et dont les autres sont tout à fait imaginaires. C'est M. Antoine Kurz, archéologue de Cronstadt en Transylvanie, qui avait fourni, le 25 décembre 1847, à Madame la baronne Josika, ces communications erronées, transmises ensuite par celle-ci à l'éditeur du *Cabinet des Antiques de Vienne*.

La publication d'Arneth contient de plus un récit des circonstances qui ont accompagné la découverte faite à Pétroussa<sup>1</sup>. Plusieurs auteurs reproduisent, en partie ou en totalité, les descriptions insérées dans cet ouvrage; nous énumérerons plus loin, et non sans quelque utilité, pensons-nous, les écrivains, assez nombreux jusqu'à ce jour, qui ont parlé exclusivement de l'anneau portant une inscription; ici nous nous bornerons à citer le D<sup>r</sup> J. H. Krause, de Halle, qui, dans son ouvrage sur les *Vases des anciens peuples*<sup>2</sup>, a décrit, d'après Arneth, les objets en or trouvés en Valachie, et nous ajouterons que M. Neigebauer, ancien consul de Prusse à Jassy, qui, en 1843, avait déjà communiqué à la rédaction de l'*Archæologische Zeitung* de Berlin, dirigée alors par E. Gerhard, quelques

ci-dessus; longueur, 250 millim. = 114 lig. de Vienne; largeur, 80 millim. = 36,4 lig. de Vienne; épaisseur, 1,5 millim. = 0,7 lig. de Vienne. Poids, 1 5/32 livre de Leipzig = 154,94 ducats.

- Troisième lampe, de la même forme; longueur, 235 millim. = 107 lig. de Vienne; largeur, 65 millim. = 29,6 lig. de Vienne; épaisseur, 1,5 millim. = 0,7 lig. de Vienne. Poids, 1 1/8 livre de Leipzig = 150,75 ducats.

- Quatrième lampe, plus petite, de la même construction, qui ne représente aucune figure; longueur, 175 millim. = 79,7 lig. de Vienne; largeur, 55 millim. = 25 lig. de Vienne; épaisseur, 2 millim. = 0,9 lig. de Vienne. Poids, 7/16 liv. de Leipzig = 58,62 ducats.

- Urne à anses; hauteur, 350 millim. = 159,4 lig. de Vienne; diamètre, 100 millim. = 45,5 lig. de Vienne; épaisseur, 1 millim. = 0,4 lig. de Vienne. Poids, 3 43/64 livres de Leipzig = 492,03 ducats.

- Pièces menues détachées, 1 11/46 livre de Leipzig = 226,13 ducats.

- Somme totale, 40 15/64 livres de Leipzig = 5391,4 ducats. »

<sup>1</sup> Pages 14 et 85. Parmi les étranges erreurs qui se sont glissées dans le texte consacré par Arneth au trésor de Pétroussa, nous ne signalerons, pour le moment, que l'insupportable distraction qui lui fait appliquer à la localité où la découverte eut lieu et qui est située, dit-il à tort, entre les villes de Buzo et de Braila en Valachie, la dénomination fantaisiste de *Billecoş*. C'est le nom du consul français qui, en 1841, avait envoyé des dessins et des notes sur le trésor à l'Institut de France.

<sup>2</sup> D<sup>r</sup> J. H. Krause, *Angiologie, die Gefässe der alten Völker, insbesondere bei den Griechen und Römern*. Halle, 1854, p. 94.

renseignements sur la trouvaille de Pétrossa, ainsi que sur d'autres découvertes archéologiques faites en Roumanie<sup>1</sup>, a également donné, dans son volume sur les *Antiquités de la Dacie*, publié en 1851<sup>2</sup>, une simple nomenclature des antiquités en or du Musée de Bucarest, puisée dans la description de A. Kurz.

On peut donc avancer qu'après vingt-quatre ans écoulés depuis sa découverte, le trésor de Pétrossa n'était révélé au public érudit que d'une manière très imparfaite et tout à fait incidente. En effet, l'académicien français Berger de Xivrey et le conservateur du Cabinet des Antiques de Vienne, Joseph Arneth, l'avaient seuls présenté à un nombre fort restreint de lecteurs curieux, l'un dans un article de journal publié sous le voile de l'anonyme, sans aucune prétention scientifique, et l'autre, dans les notes et les gravures très incomplètes et souvent erronées qu'il rejeta, sous forme d'annexes, à la fin de son grand ouvrage de muséographie.

Ce ne fut, en réalité, qu'à partir de 1861, à la suite d'un concours de circonstances auxquelles j'ai eu la bonne fortune de me voir associé, que l'attention des hommes de science commença à se porter d'une façon plus sérieuse sur les antiquités d'or trouvées dans la montagne d'Istritza. Encore cette attention, quoique plus vive et soutenue par un intérêt plus investigateur, fut-elle entrecoupée de longues et fréquentes intermittences qui ne firent avancer la question que très lentement. Depuis lors il s'est écoulé un nouveau quart de siècle qui nous a rapporté, il est vrai, un ensemble de données puissantes et solides sur la valeur historique et sur la détermination du style artistique des splendides bijoux dont le modeste Musée de Bucarest est en droit de s'enorgueillir; mais encore n'avons-nous pas sur eux, jusqu'à ce jour, une publication spéciale entrant dans tous les développements qu'ils méritent.

Il me paraît opportun de faire connaître ici de quelle façon je fus amené moi-même à prendre la décision, sans doute présomptueuse, de combler cette lacune; si j'ai entrepris de le faire, c'est grâce aux recherches, aux investigations et aux travaux que, à partir de 1861, je n'ai cessé de consacrer au trésor de Pétrossa. Je dois avouer humblement que jusqu'alors, les splendeurs surannées de la fameuse *Poule aux poussins d'or*, qui trônait solitaire sous les voûtes sombres et

<sup>1</sup> *Archaeologische Zeitung*, 1843, p. 128, sous le titre de: *Römische von der Donau*. Ce même auteur a dit quelques mots sur le trésor de Pétrossa dans son livre intitulé: *Beschreibung der Moldau und Walachei*. Leipzig, 1848, 1 vol. in-8.

<sup>2</sup> Dr J. Neugebauer, *Dacien, aus den Ueberresten des klassischen Alterthums*. Cronstadt, 1851, p. 122. Rappelez aussi que, dans un discours sur l'*Hellénisme en Roumanie*, prononcé et publié en 1859, à Athènes, par le professeur G. Pappadopoulo, il est fait mention du trésor de Pétrossa comme d'une trace que l'antique civilisation grecque aurait laissée sur la rive gauche du Danube.

humides de notre Musée naissant, dans le vieux collège Saint-Sava à Bucarest, ne m'avaient inspiré, à vrai dire, qu'un sentiment assez vague de curiosité et d'admiration<sup>1</sup>.

Pendant l'automne de cette année, le docteur Franz Bock, qui était alors chanoine au chapitre d'Aix-la-Chapelle, vint à Bucarest avec l'espoir d'y trouver une couronne byzantine, dont on lui avait vaguement parlé à Milan, et qui lui aurait fourni de nouvelles et importantes données pour son savant et somptueux ouvrage sur les *Insignes impériaux et royaux de la nation germanique*<sup>2</sup>. Ayant été mis en rapport avec lui, nous visitâmes ensemble le trésor au Musée de Bucarest, et M. Bock voulut voir la localité où la trouvaille avait eu lieu. Ce fut la première fois que j'allai à Pétroussa; mais en somme notre excursion ne donna cette fois aucun résultat profitable à la science.

Captivé par une découverte qui lui apparaissait d'autant plus merveilleuse qu'il en avait ignoré l'existence et la valeur jusqu'à ce moment, et quoique les vases, les anneaux et les fibules de Pétroussa n'eussent que des rapports fort indirects avec l'illusoire couronne byzantine qu'il était venu chercher en Roumanie, M. Bock fit reproduire ces objets dans des photographies, assez mal venues du reste; il fit également exécuter par M. Springer, jeune peintre viennois qui l'accompagnait, des dessins où celui-ci essaya même, d'après des données insuffisantes, de restaurer l'apparence primitive de quelques-unes des pièces. L'archéologue allemand se proposa dès lors de publier un ouvrage exclusivement consacré à ce trésor, qu'il lui semblait avoir découvert à son tour.

Pendant son court séjour à Bucarest, il avait également fait la connaissance de M. Rudolf Neumeister, pasteur évangélique et professeur de littérature allemande au Lycée national de cette ville. M. Neumeister s'était déjà occupé du trésor,

<sup>1</sup> Je ne puis cependant pas m'empêcher de rappeler qu'à une époque quelque peu antérieure, M. de Giers, l'actuel ministre des affaires étrangères de l'empire de Russie, qui était de ce temps consul général et agent diplomatique à Bucarest, avait bien voulu me mettre en rapport avec feu C. Ch. Rafn, archéologue danois, dont il avait reçu une demande de renseignements sur l'inscription gravée à la surface de l'un des anneaux d'or de Pétroussa; j'écrivis alors à cet érudit runologue de Copenhague pour lui assurer qu'à mon avis les caractères de l'inscription en question n'appartenaient à aucun des anciens alphabets grecs connus. Sa mort, survenue bientôt après, empêcha Rafn de faire connaître au public son opinion sur le trésor de Pétroussa.

<sup>2</sup> Dr Franz Bock, *Die Kleinodien des heiligen römischen Reiches deutscher Nation, nebst der Kroninsignien Böhmens, Ungarns und der Lombardei, mit kunsthistorischen Erläuterungen*. Wien, 1 vol. in-fol., 1864. Dans le prospectus qui annonçait cet ouvrage, le Dr Bock avait déjà promis d'y joindre une planche spéciale, la XXXV<sup>e</sup>, contenant les objets désignés comme il suit: «Byzantinisches Diadem in vielfarbigem Zellenschmelze nebst den Armspannen (armilla), mit eingeschmelzten griechischen Inschriften und einem königlichen Halsband. XI Jahrhundert. Im Museum zu Bukarest. Die drei Kleinodienstücke unter Fig. 59, 60 und 61 wurden vor 15 Jahren in einem Berge bei Bukarest aufgefunden und zeigen mit der ungarischen Krone grosse Formverwandtschaft.» Il va sans dire que M. Bock ne fut pas à même de réaliser un engagement pris de façon si hasardeuse.

surtout en ce qui concerne l'inscription gravée sur l'un des anneaux et la provenance probable de toute la trouvaille qu'il supposait avoir appartenu aux anciens Goths de la Dacie<sup>1</sup>. Il nous fit part à tous deux de ses études et attira notre

<sup>1</sup> Nous ne croyons pas que M. Rudolf Neumeister, retiré actuellement en Allemagne, ait publié un travail spécial résumant ses recherches sur le trésor de Pétroussa; mais, comme nous avons le ferme désir de restituer à ce modeste et vénérable professeur toute la part qui lui appartient dans l'éclaircissement des questions diverses qui se rattachent à cette trouvaille, nous reproduisons ici, en traduction française, quelques articles parus dans des journaux allemands de Cobourg et de Lubeck, pour rendre compte des conférences que M. Neumeister fit à ce sujet, en 1863, dans la dernière de ces villes, au sein de la Société Gustave-Adolphe de Thuringe :

• La réunion de la Société Gustave-Adolphe, à Lubeck, vient de recevoir un rapport d'un grand intérêt pour les archéologues. On sait déjà, depuis un certain temps, qu'on avait déterré dans une église du Vieux-Lubeck une grosse bague d'or massif, de forme onégoïde, sur laquelle était gravée l'inscription : THEBAL CUTTANI. Cette inscription paraissait d'autant plus énigmatique qu'elle existait également sur trois autres anneaux, dont deux sont à Copenhague et le troisième en Angleterre.

• Le professeur Petersen, de Hambourg, considérait ces mots comme une formule sacrée d'abjuration s'adressant au dieu Wodan. M. Neumeister confirma cette appréciation par la communication qu'il fit au sujet d'objets d'or découverts par des paysans, en Roumanie. D'après M. Neumeister, ces objets, d'une valeur de 6,000 ducats et conservés actuellement au Musée de Bucarest, ne seraient autres qu'une partie du trésor du roi visigoth Athanaric, qui les aurait enterrés pendant ses luttes contre les Huns. Parmi ces bijoux se trouve aussi un anneau portant gravée l'inscription : GUTANOWI HAILAG, que M. Neumeister traduit : *Au saint Wodan*; ce qui prouverait que cette inscription est juste l'antithèse de celle existant sur les bagues de Lubeck, Copenhague, etc.

• Nous remarquons encore dans la communication de M. Neumeister les motifs ingénieux qui lui font attribuer le trésor trouvé en Roumanie au roi Athanaric, et nous devons ajouter que ses raisons sont parfaitement acceptables.

• M. Rudolf Neumeister, pasteur et professeur de littérature allemande au Lycée national de Bucarest, s'est occupé de déchiffrer l'inscription runique gravée sur un anneau, et il a soutenu une appréciation historique assez vraisemblable touchant la provenance du trésor. Voici ce qu'il lit sur cet anneau : GUTANI OWI HAILAG. En se basant sur l'autorité de Jornandès, qui dit au chapitre IV : *Ibi Filimer... pervenit ad Scythiae terras, quae lingua eorum Ovim vocabantur*, il traduit ainsi l'inscription : *A Odin la patrie consacrée*. Quoique divers écrivains aient donné la traduction suivante : *Au saint Wodan* (ou Odin), nous préférons la première explication qui sépare le mot *owi* du mot *gutani*, et lui donne un sens distinct, en rappelant le texte latin où il se trouve employé.

• Suivant M. Neumeister, le trésor dont il parle proviendrait certainement des rois goths; il daterait du temps où Berig, Filimer et d'autres princes conduisaient les Goths à travers les vastes contrées de cette Scythie mystérieuse qu'ils nommaient leur patrie. Peut-être même ce trésor remonterait-il à Odin (Voy. W. C. Grimm, *Ueber Deutsche Runen*, p. 160) et serait-il arrivé d'héritage en héritage jusqu'à Athanaric.

• Voici ce qu'ajoute M. Neumeister pour prouver que les bijoux qu'il mentionne ont pu appartenir à Athanaric, roi des Visigoths. Les événements auxquels fut mêlé Athanaric nous mènent sur le lieu même de la trouvaille; ils motivent l'enfouissement du trésor et nous expliquent pourquoi Athanaric n'a pas pu le reprendre.

• Nous savons en effet qu'Athanaric conclut en 365 après Jésus-Christ, avec l'empereur Valens, qui l'avait attaqué, une paix dont les conditions étaient de nature à léser l'empereur (Voy. Ammien Marcellin, XXVII, 5).

• Mais en l'année 374, les Goths étant chassés par les Huns (Voy. Amm. Marcell., XXXI, 3), Athanaric se vit abandonné par la plupart de ses tribus, qui traversèrent le Danube et se fixèrent en Thrace (*ibid.*, XXXI, 3, 4). Seul il ne voulut pas abandonner le pays, quoique, à leur tour, les autres chefs goths, Alathée, Saphrax et Vithéric, se fussent réfugiés de l'autre côté du grand fleuve. Il se retira dans les montagnes, *in locum Caucaledensium*. *Caucus* ou *caucus* veut dire creux; de là vient le nom de *Caucasienses*, donné aux habitants des montagnes; en romain, *cauca* (ou plutôt *edus*, — prononc. queouche, — puisque *cauc*, — prononc. caouque, — est une coiffe ou bonnet sans bords ni visière) signifie une cuillère taillée dans le bois.

• Athanaric venait d'une partie du pays située au midi du Pruth, sans doute du pays des Taifales, qui allait jusqu'au Danube; de là il se rendit dans les Carpathes, où demeurèrent les *Caucasienses* (Voy. Amm. Marcell., XXXI, 4, et Cl. Ptolem., *Lib. Geogr.* III, cap. v).

• M. Neumeister prétend que l'endroit où le trésor était caché se trouve dans le pays des *Caucasienses*, et ce lieu se rapporte en effet assez aux descriptions antiques.

attention sur les coïncidences curieuses qu'on pouvait établir entre le caractère des objets, le lieu où ils avaient été enfouis et certains récits de l'histoire byzantine se rapportant à Athanaric, roi des Visigoths au IV<sup>e</sup> siècle de notre ère. M. Bock, qui fut subitement séduit par ces conclusions, n'hésita plus, dès lors, à attribuer sans conteste à Athanaric le trésor de Pétrossa, et c'est sous le nom de *Trésor d'Athanaric* qu'il le désigna, aussi bien dans son grand ouvrage sur les *Insignes impériaux d'Allemagne*<sup>1</sup>, que dans le prospectus d'un livre spécial dont il m'envoya, en 1862, le titre, avec une épreuve de planche coloriée; mais, à cette époque-là, son projet de publication se réduisit à ces simples préliminaires.

Cependant, d'un autre côté, il communiqua ses notes et ses photographies à M. Charles de Linas, qui eut aussitôt l'occasion de les mentionner dans son volume sur l'*Orfèverie mérovingienne*<sup>2</sup>. Après avoir décrit dans ce livre, d'après les envois du chanoine Bock, l'aiguïère (IV) et les trois fibules en forme d'oiseaux (VII, VIII et IX), le consciencieux archéologue d'Arras cite aussi la corbeille octogone (XI),

<sup>1</sup> C'est là, d'après M. Neumeister, qu'Athanaric se défendit en dernier lieu contre les hordes ennemies qui, après avoir traversé les plaines de la Roumanie et particulièrement de la Valachie, vinrent se heurter à ses dernières troupes. Souvent le roi visigoth avait dû se retirer dans l'intérieur des montagnes plus élevées et abandonner les vallées où les Huns l'écrasèrent sous leur nombre sans cesse augmentant. Or il est probable que, ne pouvant continuellement emporter ses trésors avec lui, il les enterra dans une cachette où il pensait les retrouver plus tard.

<sup>2</sup> M. Neumeister rappelle encore qu'Athanaric fut subitement détrôné et chassé par une révolution de ses tribus, révolution fomentée et conduite par ses propres parents (Voy. Amm. Marcell., XXVII, 5). Nous savons que ce malheureux roi s'enfuit à Constantinople sous le règne de Théodose, et que cet empereur le nomma, à la mort de Fridigern, chef suprême des Goths établis dans l'empire (Jornandès, *Gothic.* cap. xxviii).

Athanaric mourut avant d'être rentré en Dacie; ainsi s'explique le fait qu'il ne put aller reprendre son trésor, car on est autorisé à croire qu'il désirait se venger de ceux qui s'étaient révoltés contre lui, et qu'il songeait souvent à cette Dacie où régnaient encore ses parents. Qui sait si l'empereur Théodose ne le nomma pas à la place de Fridigern, précisément parce qu'il comprenait ses desseins et parce qu'on lui avait rapporté cette phrase d'Athanaric: «A la tête des Goths qui se trouvent ici, allons en avant contre ceux de là-bas!» On sait que les Goths étaient une véritable charge pour l'empire, et Théodose n'eût certainement pas mieux demandé que d'en être débarrassé.

Nous nous proposons d'étudier tout spécialement, par la suite, les données historiques sur lesquelles repose l'hypothèse si ingénieuse de M. Neumeister. Si nous avons mis tant d'empressement à en présenter une esquisse due aux appréciations hâtives de la presse quotidienne, c'est que, par égard pour son premier inventeur, nous tenons à lui faire prendre pied, dès l'abord, dans l'histoire du trésor de Pétrossa.

<sup>3</sup> Fr. Bock, *op. cit.*, p. 178. L'auteur y constate l'analogie qui existe entre les formes et la facture de certaines pièces du trésor trouvé à Pétrossa (qu'il nomme à tort *Petrossa*) et celles des bijoux d'origine germanique ou franque, tels que les couronnes votives de Guarrazar, provenant des rois visigoths d'Espagne, les offrandes faites à la cathédrale de Monza par la reine lombarde Théodolinde et par son époux Agilulphe, l'épée et les joyaux tumulaires du roi mérovingien Childéric, enfin les bijoux découverts dans la puzza de Kalocza, en Hongrie. Il fait observer qu'un des principaux points de contact entre ces différents produits de l'orfèverie ancienne, est leur ornementation au moyen de pâtes vitreuses colorées, ou de grenats qui se trouvent cloisonnés dans des bales contiguës, de formes diverses et plus ou moins régulières.

<sup>4</sup> Charles de Linas, *Orfèverie mérovingienne: Les Œuvres de saint Éloi et la Verroterie cloisonnée*. Paris, 1864. 1 vol. in-8°. Aux pages 82-84, il est fait mention des fibules (VII, VIII et IX) et de l'aiguïère (IV), communiquées par M. Bock, tandis qu'aux pages 87-89 il est parlé de la corbeille octogone (XI), d'après J. Armet.

qu'il avait déjà distinguée dans l'ouvrage d'Arneth; mais, à ce moment-là, il ne savait pas au juste si ces différentes pièces antiques, découvertes en Valachie, faisaient partie de la même trouvaille. Les photographies « assez nébuleuses » que l'auteur de l'*Orfèvrerie mérovingienne* eut entre les mains, ne lui permirent de reproduire que d'une façon très imparfaite, dans quelques-unes des planches de son volume, les pièces qu'il mentionnait<sup>1</sup>.

Cependant, les observations que venaient de faire incidemment MM. Bock et de Linas sur plusieurs des objets de Pétrossa, les rapports indubitables dont, les premiers, ils avaient constaté l'existence entre ces objets et les bijoux plus ou moins barbares auxquels étaient consacrées en partie leurs deux publications déjà citées, désignaient certaines pièces du trésor roumain comme les produits d'une industrie artistique propre à l'époque intermédiaire qui sépare la civilisation gréco-romaine de la période du moyen âge. Or, dans ces derniers temps, de riches découvertes et des recherches nouvelles et ingénieuses ayant attiré tout particulièrement l'intérêt des antiquaires sur l'étude de cette industrie, il m'a semblé que c'eût été un réel dommage pour la science, que de ne pas apporter le plus tôt possible un nouveau contingent de remarques et de données exactes, résultant d'un examen minutieux et très approfondi des différentes pièces du trésor de Pétrossa. C'est ce qui m'a enfin déterminé à prendre témérairement à ma charge cette tâche difficile. Non seulement j'ai étudié avec une grande assiduité les détails les plus minutieux de chacun de ces objets, mais encore j'ai exécuté, à diverses reprises, dans le village de Pétrossa, des fouilles assez heureuses, dont j'aurai l'occasion de parler ailleurs<sup>2</sup>; de plus, j'ai recherché dans les livres et les collections de l'étranger tout ce qui pouvait présenter un rapport nouveau, ou avoir une analogie quelconque avec les curieuses pièces d'orfèvrerie antique appartenant à notre Musée. Un peintre de Bucarest, M. Henri Trenk, fut chargé par moi de faire des dessins en couleur de toutes ces pièces, les représentant dans leur grandeur originale<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> La planche VI représente ces pièces sous le titre de « Trésor d'Athanasie, 1/3 grandeur: A. Aigle, état actuel ». [C'est la grande fibule en forme d'épervier, VI.] - B. Paon, restauré. [La restauration de cette fibule, VIII, qui affecte la forme d'un ibis, est très défectueuse, autant dans la disposition que dans la coloration des pierres qui la décorent.] - C. Détail de l'aiguillère. [Il n'y a de représentés que le goulot et l'orifice de ce vase, IV.] A la planche X, on trouve, désigné par la lettre L, sous le nom de « Détail de la coupe valaque », l'un des châssis quadrangulaires de la corbeille octogone, XI.

<sup>2</sup> Nous reviendrons sur ce sujet dans la troisième partie de ce travail, où nous ferons connaître en détail tous les résultats de ces fouilles. Quelques pièces relatives à ce sujet figurèrent dans la section roumaine de l'*Histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867*, et furent portées au Catalogue de cette Exposition sous la rubrique suivante: « Fouilles exécutées en 1866 à Pétrossa: a, plans de la localité et des ruines du *Castellum* romain; b, débris de poterie, ossements, verres, instruments en métal, peignes en os, monnaie, etc. »

<sup>3</sup> L'une des planches de cette collection, celle qui reproduisait le hausse-col (VI) dans l'état où il se trouvait,

Vers la fin de l'année 1865, me trouvant à Paris, l'occasion me fut donnée plusieurs fois de montrer ces dessins à quelques savants qu'ils pouvaient intéresser. Les fac-similés, qui rendaient si fidèlement l'aspect imposant et étrange des splendides bijoux, eurent l'avantage de frapper plus vivement l'attention que toutes les descriptions qu'on aurait pu en faire. C'était en quelque sorte, pour la plupart des archéologues, une révélation du trésor de Pétroussa par la vue. Il était donc tout naturel que l'on me demandât un commentaire écrit ou parlé des belles planches que je faisais passer sous les yeux des archéologues français; aussi, me rendant à la proposition bienveillante que m'adressa, à ce sujet, mon vénéré et très regretté maître, M. E. Egger, je fis, dans les séances du 1<sup>er</sup> et du 8 décembre de cette même année, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, la lecture d'une notice sur le trésor de Pétroussa, rédigée au courant de la plume, pendant les quelques jours que je restai alors à Paris. Le texte de cette communication ne parut pas dans les Comptes rendus des séances<sup>1</sup>; mais plus tard, complété et développé, il a été l'objet d'une publication qui, en somme, sert encore de base au présent travail. Les quelques appréciations que j'avais émises dans cette notice, sur la provenance probable du trésor de Pétroussa, donnèrent à M. le comte Ferdinand de Lasteyrie la satisfaction de constater, au sein même de l'Académie, que mon rapport confirmait, à son avis, les théories qu'il soutenait sur l'originalité de l'orfèvrerie des Barbares, théories développées déjà par lui, avec beaucoup de talent, dans son ouvrage sur le trésor visigoth de Guarrazar en Espagne<sup>2</sup>.

Quinze mois après, étant retourné à Paris en qualité de commissaire général de la section roumaine à l'Exposition universelle de 1867, j'apportai avec moi les pièces mêmes dont les images avaient excité un si vif intérêt. Comme cela était présumable, l'attention des hommes de science de toutes les nations, présents

aussi bien qu'en un premier essai de restitution, fut chromolithographiée à Bucarest, en vue d'un album figuré et descriptif dont je n'ai fait paraître que le prospectus, le titre et ladite planche, vers 1869. Depuis lors, M. H. Trenk a reproduit bien des fois pour moi, par la photographie, par le dessin et par la peinture, toutes les pièces du trésor de Pétroussa; notamment, il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, une collection d'environ vingt planches formées par des épreuves photographiques qui, après avoir été rendues transparentes, furent posées sur une feuille dorée et retouchées à la surface avec de la gouache et des couleurs à l'aniline. Ce ne fut qu'après bien des essais plus ou moins satisfaisants que M. Trenk réussit à exécuter, sous ma direction, les restitutions en couleur qui sont reproduites dans les planches colorées du présent ouvrage. Celle qui lui sert de frontispice donne une idée de ce qu'ont dû être les pièces existantes du trésor de Pétroussa, alors qu'elles n'avaient pas encore subi de mutilations. Le paysage sur lequel se détache ce groupe de vases et de bijoux restaurés est une vue du mont Istritza, prise dans la vallée de Pétroussa.

<sup>1</sup> Voir les *Comptes rendus des séances de l'année 1865 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Paris, 1865. Nouvelle série, tome 1<sup>er</sup>, in-8<sup>o</sup>, p. 420 (séance du vendredi 1<sup>er</sup> décembre) et pp. 423-428 (séance du vendredi 8 décembre).

<sup>2</sup> Ferdinand de Lasteyrie, *Description du trésor de Guarrazar, accompagnée de recherches sur toutes les questions archéologiques qui s'y rattachent*. Paris, 1860. 1 vol. in-4<sup>o</sup>.

alors à Paris, se porta sur ces bijoux, dont on avait déjà un peu parlé, mais que personne pour ainsi dire n'avait vus en réalité. Chacun des visiteurs compétents tint à leur payer un légitime tribut d'admiration.

Tout d'abord, M. du Sommerard, dans son rapport officiel sur la section de l'*Histoire du Travail à l'Exposition universelle*, nomma le trésor envoyé à Paris par le gouvernement de Roumanie, « l'un des plus beaux fleurons de l'exposition de l'Histoire du Travail et l'une des découvertes les plus précieuses faites par l'archéologie dans ces derniers temps ». Le rapporteur de la commission spéciale se fit en même temps l'interprète de la reconnaissance des savants et du public pour l'exposition à l'étranger d'un « trésor aussi précieux par sa valeur intrinsèque que par l'époque à laquelle il se rattachait »<sup>1</sup>.

D'autres hommes de science profitèrent à leur tour de la présence des objets au palais provisoire du Champ-de-Mars, pour les étudier et les décrire; quant à moi, je me fis un devoir de leur communiquer toutes les données que j'avais pu recueillir et qui, en grande partie, avaient été énoncées dans ma communication verbale à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

M. F. de Lasteyrie donna une place avantageuse au trésor dans son compte rendu sur l'*Histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867*. Il ne perdit pas cette nouvelle occasion d'affirmer que « le temps, la réflexion et l'étude avaient confirmé les idées qu'il avait émises une première fois, il y avait deux ans, au sujet du trésor, et qu'il voyait une nouvelle preuve à l'appui de ses hypothèses, dans quelques autres monuments du même art, de la même industrie, trouvés sur la frontière même de la Roumanie, en Hongrie »<sup>2</sup>.

M. Charles de Linas, de son côté, dans une série d'articles portant le même titre que ceux de M. de Lasteyrie, a pu donner, grâce aux notes, aux renseignements et aux dessins que je m'empressai de lui fournir, encore plus de développements à la partie traitant du trésor de Pétrossa; il y ajouta, du reste, des appréciations personnelles aussi nombreuses que pleines d'érudition et de sagacité<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Exposition universelle de 1867, à Paris. Commission de l'Histoire du Travail. Rapport de M. E. du Sommerard, commissaire délégué. Paris, 1867. 1 vol. in-8°, pp. 99-101.*

<sup>2</sup> F. de Lasteyrie, *Histoire du travail à l'Exposition universelle. Paris, 1867*, 1 brochure in-8°, pp. 44 et 45. Cette brochure est un tirage à part des articles publiés dans la *Revue moderne*, livraisons du 1<sup>er</sup> septembre et du 1<sup>er</sup> octobre 1867.

<sup>3</sup> Charles de Linas, *Histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867. Arras et Paris, 1868. 1 vol. in-8°*, avec de nombreuses gravures et photographies. Les articles réunis dans ce volume, avec des additions considérables, avaient commencé à paraître dans la *Revue de l'Art chrétien*, dès le mois de mai 1867. Les pages 183-197 du volume sont exclusivement consacrées au *Trésor de Pétrossa*, et font partie du chapitre XI, *Roumanie*. La portion de cet article qui traite du trésor de Pétrossa a été reproduite telle quelle dans la *Revue archéologique de Paris*, nouvelle série, IX<sup>e</sup> année, livr. de janvier, 1868, pp. 46-56. Nous croyons devoir signaler ici une erreur

C'est, à vrai dire, à M. de Linas que l'on doit la première description des objets, faite dans les termes techniques de la science archéologique et de l'art des orfèvres. Cette description me fut d'une très grande utilité pour ma *Notice sur l'histoire du travail en Roumanie*.

En effet, dans un ouvrage assez étendu, où j'ai donné, en collaboration avec mon compatriote M. P. S. Aurélian, un exposé de l'état économique, agricole, industriel et commercial de la Roumanie, ainsi que des produits roumains qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1867, j'ai consacré exclusivement la troisième et dernière partie de ce volume à une *Notice sur les Antiquités* de cette contrée. La description du trésor de Pétroussa, son histoire et son appréciation au point de vue de l'art et de l'archéologie, occupent une place capitale dans ce travail, où se trouve publié, pour la première fois, le mémoire que j'avais lu, deux ans plus tôt, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; mais, sous cette forme nouvelle, il était enrichi et augmenté des indications précieuses que m'avaient fournies les savantes publications de mes devanciers<sup>1</sup>.

Comme je l'ai déjà dit, c'est la seconde partie de cette *Notice sur les Antiquités de la Roumanie*, partie traitant spécialement du «trésor d'orfèvrerie gothique découvert à Pétroussa», que j'ai entrepris de développer dans le présent ouvrage; mais, avant de porter l'attention du lecteur sur la forme et l'aspect de chacune des pièces du trésor, et sur le contingent de notions artistiques et historiques qu'elles peuvent fournir, je crois qu'il n'est pas inutile de faire ici un récit succinct des vicissitudes diverses par lesquelles le trésor de Pétroussa passa, depuis le moment où il fut transporté à Paris pour figurer à l'Exposition universelle de 1867, jusqu'à ces derniers jours.

Avant même d'exposer dans la vitrine où ils excitèrent tant d'admiration les bijoux qui, vingt-neuf ans plus tôt, avaient été si brutalement mutilés et déformés par l'Albanais Vérussi, j'avais cru devoir faciliter leur examen en les faisant res-

géographique que du reste M. de Linas a corrigée lui-même dans l'Errata de son volume. En parlant de Pétroussa (Pétroussa), M. de Linas la désigne comme une «ville de Valachie sur l'Argéche (Ardeleus)», tandis que ce n'est qu'un simple village, situé à une assez grande distance de cet affluent du Danube.

<sup>1</sup> Commission princière de la Roumanie à l'Exposition universelle de Paris, en 1867. *Notice sur la Roumanie, principalement au point de vue de son économie rurale, industrielle et commerciale, suivie du Catalogue spécial des produits exposés dans la section roumaine à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, et d'une Notice sur l'histoire du travail dans ce pays*. Paris, 1868. 1 vol. in-8°. La troisième partie de cet ouvrage a été tirée à part sous le titre de *Notice sur les Antiquités de la Roumanie*: I, Époque romaine. II, Trésor d'orfèvrerie gothique découvert à Pétroussa. III, L'Architecture byzantine en Roumanie: Église de Curté d'Argéche. IV, Arts et Métiers du XIII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle. V, L'imprimerie en Roumanie. VI, Catalogue des objets exposés. — Cette *Notice* a été présentée, en janvier 1869, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, comme un complément de la communication verbale que j'y avais faite en décembre 1865 (Voy. p. 16 des *Comptes rendus* de l'année 1869).

taurer. Un orfèvre parisien, dont il n'est que juste de reconnaître l'habileté et l'intelligence, fut chargé de ce travail et réussit à le faire aussi bien que possible. Sans rien ajouter de neuf aux restaurations qu'il entreprit, il se borna à redresser les parties fracturées, écrasées ou bossuées, à ressouder celles qui avaient été violemment détachées et à replacer, dans quelques-unes des baies restées vides, les pierres ou les cristaux tombés qui pouvaient s'y adapter. C'est en procédant avec un soin minutieux et une parfaite discrétion, que l'orfèvre exécuta les travaux de restauration que nous allons énumérer. Rien ne pourra rendre compte d'une façon plus exacte des dégâts que la plupart des pièces du trésor avaient eu à subir antérieurement à ces réparations.

Le grand plateau (I) était coupé en quatre morceaux; il reçut, en dessous, une armature de bronze qui réunit les fragments sans les souder, mais en les rapprochant et les maintenant de telle façon que le plateau semblait ne plus former qu'une seule pièce.

L'aiguière (IV) avait été cassée en trois parties, composées du pied, de la panse et du goulot; on souda ces parties dans leur position première; puis on rendit à peu près à la panse l'ampleur de son ancien galbe, de sorte que l'anse rigide du vase revint s'adapter parfaitement entre le poucier et le fleuron d'attache inférieure.

Le hausse-col (VI) était formé de deux plaques d'or superposées, avec un petit intervalle entre elles; la plaque supérieure était découpée à jour par des dessins symétriques dont les vides avaient été garnis de grenats et de pierres. En arrachant ces pierres, on avait tordu, brisé et déformé une grande partie de cette plaque supérieure; l'orfèvre redressa les cloisons tordues, rétablit la régularité des dessins et regarnit une partie du bijou avec les divers ornements en grenats, dont on possédait un nombre assez considérable.

La grande fibule en forme d'épervier (VII) avait la tête détachée du corps à la naissance du cou; sa carcasse était toute bossuée, et les cloisons qui la recouvraient totalement étaient écrasées, aplaties et déviées. On les redressa et on les rétablit dans leur position primitive; en suivant les lignes tracées par les anciennes soudures de ces cloisons, on parvint à reconstruire les dessins qui simulaient les ailes, la poitrine, les pattes et la queue de l'animal, et l'on remit même en place quelques grenats encore existants. Pour parfaire ce travail minutieux, on avait égalisé au repoussoir toutes les parties défoncées de la plaque d'or qui forme le fond de ce bijou. Enfin, on rattacha tant bien que mal la tête au-dessus du jabot béant de l'oiseau.

Un travail à peu près analogue, mais beaucoup moins compliqué, fut exécuté sur les deux fibules moyennes en forme d'ibis (VIII et IX), qui avaient subi moins de dégâts. De plus, on rattacha à chacune des quatre fibules (y compris la plus petite, X) les pendeloques de formes différentes, dont des fragments assez considérables subsistaient encore.

La corbeille octogone (XI), dont les anses sont composées de deux panthères arc-boutant leurs pattes postérieures contre le bandeau du milieu, tandis que les griffes de devant et le muflle supportent un large rebord plat et horizontal, était aussi dans un triste état. Une des panthères était arrachée et tout aplatie; les soudures étaient brisées en maint endroit; le fond du vase et plusieurs panneaux manquaient, de même que la plupart des pierres et des cristaux qui en bouchaient les vides. La panthère détériorée fut refaite et soudée; les panneaux, remis en place, furent consolidés, et plusieurs cristaux, blancs et rouges, furent replacés dans les claires-voies qu'ils avaient occupés primitivement.

Enfin, la corbeille dodécagone (XII) était la plus maltraitée; toutes les arêtes maintenant les panneaux des parois avaient disparu, de façon que leur assemblage ne tenait que par des fils très fragiles. Le tout fut monté sur une armature en bronze doré, qui retint solidement les parois et rendit à cet objet l'aspect d'un poëlon ou d'une corbeille à une seule anse, dépourvue elle-même de la panthère qui la complétait; de plus, les cloisons qui ornaient toute la surface supérieure de cette anse plate, ayant été redressées, offrirent à l'œil une décoration alvéolaire très compliquée, qui permit de déterminer la place qu'avaient occupée sur l'anse disparue de ce même vase, deux petits fragments en or et grenats, dont jusqu'alors on ignorait la provenance.

On peut juger, d'après la nature des restaurations que nous venons de décrire, combien elles nous ont été utiles pour composer les essais de restitution représentés dans les planches en couleur qui accompagnent cet ouvrage. Pour faire tracer et colorier ces dessins, en restreignant le rôle de l'imagination et de la fantaisie dans les plus strictes limites, nous nous sommes également servi, d'un côté, des indications qu'avaient fournies les paysans inventeurs du trésor, et, de l'autre, des éléments que nous avons puisés dans l'examen des pièces d'orfèvrerie, d'origine et de facture analogues, qui existent dans d'autres pays. De cette façon, nous croyons avoir pu montrer quelques-uns des précieux bijoux de Pétroussa sous un aspect, sinon identique, du moins presque conforme à celui qu'ils avaient auparavant, et nous nous plaisons à déclarer de nouveau que ce travail eût été presque irréalisable, et sans nul doute stérile, s'il n'avait

été considérablement facilité par les habiles réparations qu'avaient subies, grâce aux soins de l'orfèvre parisien, les pièces les plus rudement éprouvées.

Ainsi restaurées et présentant, sur beaucoup de points, un aspect plus saisissant et plus rapproché de leur état primitif, les douze pièces du trésor de Pétrossa qui nous ont été conservées, sont restées exposées pendant six mois, de mai à novembre 1867, au palais temporaire du Champ-de-Mars. On pouvait les y voir somptueusement étalées dans une grande vitrine monumentale, construite par un habile serrurier de Paris, d'après les dessins de M. l'architecte Ambroise Baudry : c'était une grande caisse cubique en fer, plaquée de panneaux en ébène et portant, sur chacune de ses faces, une peinture à l'huile qui représentait, l'une, la vue du village de Pétrossa où le trésor avait été découvert, et les trois autres, des groupes formés par les pièces du trésor, réduites aux deux tiers et restituées dans leur état primitif par le même peintre de Bucarest, M. Henri Trenk. Cette caisse, décorée de toutes parts d'ornements découpés en fer poli, était surmontée d'un dôme volumineux qui, par l'action d'un mouvement mécanique, s'élevait petit à petit en tirant après lui une grande vitrine carrée, en cristal, dont les quatre montants et les châssis seuls étaient en fer forgé. A l'intérieur de cette cage vitrée, qui surgissait ainsi du coffre-fort, on voyait les différentes pièces du trésor disposées sur les quatre faces d'une pyramide en velours grenat. Une fois cette vitrine rentrée dans la caisse enveloppante, grâce à l'agencement que nous venons d'expliquer, les précieux bijoux se trouvaient à l'abri de tout danger; aussi ne fit-on, à Paris, d'autre reproche à ce meuble si riche et si ingénieusement disposé pour éviter au trésor toute approche indiscreète et malintentionnée, que celui de l'exposer à une trop grande hauteur pour les yeux du public<sup>1</sup>.

Cette caisse, excessivement lourde, ne fut pas transportée en Angleterre, lorsque, sur la demande faite par la direction du Musée de South-Kensington, le gouvernement roumain autorisa, aussitôt après l'Exposition universelle de Paris de 1867, l'envoi du trésor de Pétrossa à Londres. Là, il resta six autres mois sous les yeux des nombreux visiteurs de ce Musée. On profita de cette occasion pour reproduire très habilement les objets d'or, aux frais de la Société d'Arundel, dans des photographies presque toutes aussi grandes que les originaux, et pour en réunir les épreuves en un bel album. Ces planches ont aujourd'hui l'incontestable avantage d'être les seules représentant les pièces du trésor de Pétrossa dans l'état où elles étaient immédiatement après les restaurations exécutées à Paris; les

<sup>1</sup> La vignette (fig. 24) que l'on voit à la fin de ce chapitre (p. 68), représente la vitrine émergeant du coffre-fort qui lui sert de base et qui est destiné à la protéger lorsqu'elle s'y trouve renfermée.

mutilations nouvelles que ces pièces eurent à subir plus tard, et dont nous aurons bientôt à parler, donnent en ce moment aux photographies faites en 1868, à Londres, une valeur particulière, par cela même que ces épreuves sont les seules qui permettent encore de juger combien les réparations exécutées par l'orfèvre parisien avaient ajouté de précision aux éléments décoratifs des pièces qui en furent l'objet<sup>1</sup>.

La publication de l'album faite par la Société d'Arundel en 1868, contient également une description détaillée, originale et inédite des pièces du trésor de Pétroussa, puis aussi une notice historique, signée par M. R. H. Soden Smith. De l'aveu même de l'auteur, les documents de ce travail sont empruntés pour la plupart à ma *Notice sur les Antiquités de la Roumanie* et aux articles spéciaux de M. de Linas<sup>2</sup>. Cependant l'archéologue anglais joignit à son étude une série d'appréciations personnelles sur le caractère artistique de ces bijoux, et, en faisant l'analyse soignée de chacun de ces bijoux, examinés dans tous les détails de leur structure et de leur ornementation, il semble se plaire à reconnaître de très fréquentes analogies entre les pièces de Pétroussa et toute sorte de spécimens de l'orfèvrerie orientale, ancienne et moderne; enfin, dans sa conclusion, M. Soden Smith déclare que «le trésor de Pétroussa, tel qu'il est, et malgré la disparition de la moitié à peu près de la trouvaille originelle, constitue le monument le plus important qu'on ait peut-être découvert, et certainement le plus remarquable qui

<sup>1</sup> Toutes les gravures sur bois qui, dans le présent ouvrage, représentent les pièces du trésor de Pétroussa ou des détails leur appartenant, ont été exécutées en Allemagne, entre les années 1870 et 1873, d'après les dessins auxquels avaient servi de modèles de très nombreuses photographies que j'avais fait tirer à Bucarest, antérieurement à l'époque du transport du trésor à Paris et à Londres; je dois donc constater, malgré tout le regret que j'en éprouve, l'indéniable supériorité des épreuves anglaises sur celles qui ont servi pour la confection des nombreuses gravures que je fais imprimer dans le texte de ce volume. Les remplacer par d'autres, une fois le travail achevé, eût occasionné des frais excessifs, et du reste on peut apprécier, ici même, les avantages des restaurations dans nos planches chromolithographiques, où elles ont été utilisées, sans que celles-ci aient pu échapper à certaines incorrections que nous prendrons soin de signaler.

<sup>2</sup> *Examples of Art-Workmanship of various ages and countries. — The Treasure of Petrossa and other Goldsmith's work from Roumania, a series of twenty photographs of ancient gold vessels, fibulae, neckrings, etc., found near Petrossa in Roumania, in 1837, and shown in the «History of Labour sections» of the Paris Universal Exhibition of 1867, and Examples of Goldsmith's art in Roumania, with descriptions and introductory notice; under the sanction of the Science and Art department for the use of schools of art and amateur. London, published by the Arundel Society for promoting the knowledge of Art, 1869. 1 vol. in-folio.*

Dix de ces planches qui sont consacrées au trésor de Pétroussa portent les titres suivants: I, Circular Patena or Bowl. — II, Another view of Circular Patena or Bowl n° 1. — III, Circular Dish or Salver. — IV, Tall Ewer to match the Salver n° 3. — V, Octagonal two-handled Vessel. — VI, Twelve-sided Vessel. — VII, Gorgon. — VIII, Fibula or Breast-ornament. — IX, Two Fibulae. — X, (a) Fibula or Breast-ornament; (b) Neck-Ring or Torques; (c) Neck-Ring. Cet ouvrage est malheureusement devenu très rare, non seulement parce qu'il a été tiré à un petit nombre d'exemplaires, mais surtout à cause de l'incendie qui endommagea la bibliothèque du Musée de South-Kensington et détruisit la réserve des cent exemplaires de cet album très peu répandu sur le continent.

Notre désir serait de reproduire dans des épreuves photographiques, proportionnées au format du présent ouvrage, les planches de cet album.

soit venu jusqu'à nous, parmi les œuvres de l'orfèvrerie d'un peuple dont l'origine est encore un problème irrésolu et dont l'histoire n'a laissé que de vagues documents à travers une période d'anarchie et d'obscurité».

C'est également pendant le séjour du trésor de Pétrossa au Musée de South-Kensington, où il resta jusqu'au printemps de 1868, que la direction de cet établissement eut l'excellente idée de faire reproduire par la galvanoplastie six des objets dont on peut encore admirer les fac-similés au susdit Musée; ce sont : le grand plateau (I), l'aiguïère (IV), la patère (V), le hausse-col (VI), la grande fibule en forme d'épervier (VII), et enfin la corbeille dodécagone (XII). Il convient donc de rendre un hommage tout particulier à la direction du Musée de South-Kensington, pour les éléments d'étude qu'elle a bien voulu fournir sur le trésor de Pétrossa au monde savant et aux curieux<sup>1</sup>.

Cette même année 1868 vit enfin paraître, dans un pays où l'intérêt semblait s'être refroidi à l'égard du trésor, le travail depuis si longtemps promis par M. le Dr Franz Bock sur la riche découverte du mont Istritza. A la vue des publications presque simultanées de MM. de Linas, Soden Smith et de la mienne, l'archéologue allemand se souvint de ses propres recherches sur le même sujet, et, pendant l'été de 1868, il fit paraître à Vienne, dans les *Comptes rendus de la Commission des Monuments historiques de l'Autriche*<sup>2</sup>, la monographie qu'il avait annoncée six ans auparavant sous le titre de : *Trésor du roi visigoth Athanaric, trouvé en 1837, à Petreosa, dans la Grande-Valachie*. Huit gravures sur bois, représentant en réductions moyennes et d'une façon assez imparfaite quelques-unes des pièces du trésor, se trouvent intercalées dans le texte; ce sont : l'aiguïère (IV), deux détails du grand plateau (I), la corbeille octogone (XI), le hausse-col (VI), la grande fibule en forme d'épervier (VII), l'une des fibules en forme d'ibis, mal restaurée d'ailleurs (IX), enfin l'anneau avec l'inscription (III). Sans contester aucunement les services notables que M. Bock a rendus en contribuant à faire connaître le trésor resté si longtemps presque ignoré dans le

<sup>1</sup> Il convient aussi d'ajouter, dès à présent, que cette tentative de reproduction plastique qui (en dehors de la patère V et de l'anneau à inscription III, déjà plusieurs fois moulés antérieurement) ne comprenait que quelques-unes des pièces du trésor, a été reprise et complétée, dans le courant de l'année 1884, par M. Paul Telge, de Berlin. S'étant rendu lui-même à Bucarest, il a soigneusement copié dans des fac-similés fort exacts les douze pièces. Leurs reproductions en métal sont aujourd'hui, n'étaient leurs prix fort élevés, à la disposition de tous les acheteurs. Malheureusement, au moment où M. Telge a pu exécuter ce travail intéressant, la plupart des objets du trésor n'étaient plus dans l'état, comparativement plus complet, où on les avait vus en 1867, 1868 et 1872, à Paris, à Londres et à Vienne. La suite de notre récit expliquera cette différence.

<sup>2</sup> *Der Schatz des westgothen Königs Athanarich, gefunden im Jahre 1837 zu Petreosa in der Grossen Walachei*, von Canonicus Dr Fr. Bock (mit 9 Holzschnitten); dans les *Mittheilungen der K. K. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale*, Wien, 1868. XIII<sup>e</sup> Jahrgang, Juli-August; pp. 105-124.

Musée de Bucarest, je dois cependant constater que l'examen des pièces de ce trésor et, partant, les descriptions qu'il en a faites, se ressentent toujours un peu de la précipitation avec laquelle ses études ont été conduites pendant sa rapide excursion en Roumanie, d'autant plus que l'auteur n'avait pas cherché depuis lors à compléter les renseignements qu'il y avait recueillis.

Toutefois, il est incontestable que l'année 1868 a été l'époque où l'on s'est le plus occupé du trésor de Pétroussa et celle qui, à de courts intervalles, a vu paraître les publications donnant les plus amples informations sur ce trésor. Ces publications sont même les seules qui aient pu être mises à profit par tous ceux qui, jusqu'à maintenant, ont parlé plus ou moins incidemment de la découverte de Pétroussa. Écrites dans des langues différentes, ces notices ont servi, plus que toutes celles qui les ont précédées, à divulguer la connaissance du trésor dans les pays où elles ont paru.

Ainsi, l'on peut dire que l'article de M. de Linas sur les bijoux de Pétroussa est encore le travail le plus complet fait, jusqu'à ce jour, sur cette matière, par un archéologue français; celui de M. Soden Smith a réveillé l'attention du monde savant et du public en Angleterre; la monographie du D<sup>r</sup> Bock, par son texte et ses gravures, a fait connaître à toute l'Allemagne ce trésor admirable, et l'y a pour ainsi dire popularisé, en flattant l'amour-propre des Allemands par l'évocation du nom d'Athanaric, l'un des principaux chefs connus des Goths de la Dacie. Enfin, j'ose ajouter que ma notice elle-même, rédigée en langue française, a contribué à répandre un peu partout, à l'étranger comme en Roumanie, des données plus complètes et plus exactes sur la provenance et la nature des objets conservés au Musée de Bucarest.

Comme je me propose actuellement de développer ces mêmes données dans le présent ouvrage, on me saura gré sans doute d'ajouter en note, à la description que je ferai de chacune des pièces, les descriptions correspondantes dues aux trois écrivains étrangers dont j'ai parlé plus haut, et cela dans leurs propres textes, français, anglais et allemand.

Ainsi que je l'ai dit, c'est dans l'une ou l'autre de ces monographies qu'ont été puisés les renseignements qui ont servi à toutes les publications postérieures; aussi peut-on affirmer que, grâce à ces travaux simultanés, le trésor de Pétroussa est entré enfin dans le domaine public et qu'il a pris, dans l'histoire de l'art, une place assez nettement déterminée. En effet, presque tous les auteurs qui ont écrit en ces derniers temps dans le but, soit de vulgariser les connaissances archéologiques, soit de décrire et d'expliquer quelques restes de l'industrie

artistique à laquelle appartient ce trésor, se sont fait en quelque sorte un devoir de conscience de le mentionner en passant; toutefois, il est à remarquer qu'en agissant ainsi, ils ont été guidés le plus souvent, non par le scrupule de rendre à cette riche et précieuse collection de monuments antiques la place d'honneur qui lui est réellement due parmi les spécimens de l'orfèvrerie ancienne, fût-elle byzantine, germanique ou orientale, mais surtout par le désir d'enregistrer un fait nouvellement acquis dans les annales de l'archéologie<sup>1</sup>.

Nous ne parlerons donc ici avec quelques détails que des principales publications qui, postérieurement aux travaux déjà cités, ont porté l'attention sur le trésor, c'est-à-dire de celles qui, sous un point de vue quelconque, se signalent par une qualité particulière.

Je mentionnerai d'abord la courte *Notice sur le Trésor de Pétroussa* qui figure parmi les mémoires publiés par M. Valdemar Schmidt, comme annexes au *Compte rendu du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques* tenu, en 1869, à Copenhague. Son mérite principal, sinon unique, est de contenir, aussi bien dans le texte que dans quatre planches gravées, de très jolis dessins qui n'ont pas été utilisés ailleurs, et qui reproduisent en petite dimension toutes les pièces composant le trésor<sup>2</sup>.

D'un autre côté, dans les quelques additions faites à la deuxième édition de son grand ouvrage sur *l'Histoire des Arts industriels au Moyen Age et à l'époque de*

<sup>1</sup> Je n'ai ni la prétention ni même le désir de faire la nomenclature complète des ouvrages de tous les pays, où le nom du trésor de Pétroussa a pu être mentionné; l'utilité de ce catalogue ne serait que médiocre. Voici toutefois les titres de quelques livres qui contiennent des renseignements sur ce trésor, puisés d'ailleurs dans l'une ou l'autre des publications capitales que nous avons signalées: D<sup>r</sup> Émile Isambert: *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* (collection des Guides-Joanne). 1<sup>re</sup> Partie: Grèce et Turquie d'Europe. Paris, 1873. 1 vol. in-18. Chap. VII, Roumanie, p. 968. — D<sup>r</sup> C. Schnaase, *Geschichte der bildenden Künste im Mittelalter*. Düsseldorf, 1867. 2<sup>o</sup> Auflage. 1<sup>er</sup> Band. 1 vol. in-8<sup>o</sup>; p. 601, note 1. — D<sup>r</sup> A. Essenwein, *Kulturhistorischer Bilderatlas, II. Mittelalter. CXX Tafeln mit erklärendem Text*. Leipzig, 1883. 1 vol. in-4<sup>o</sup> obl. Taf. IV (reproduisant les gravures de M. Bock). — L. Lindenschmit, *Handbuch der deutschen Alterthumskunde*. Braunschweig, 1880. Erste Lieferung. Dans cet ouvrage, en cours de publication, l'auteur promet, p. 82, de s'occuper du Trésor de Pétroussa. — E. Henslmann, *l'Age du fer, étude sur l'art gothique*, dans le *Compte rendu de la huitième session du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*. Budapest, 1877, t. I, p. 301. — Jos. Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklos, sogenannter «Schatz des Attila»*. Beitrag zur Kunstgeschichte der Völkerwanderungsperiode. Budapest, 1886, 1 vol. in-8<sup>o</sup>; pp. 130, 140, etc.

<sup>2</sup> *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. Compte rendu de la quatrième session* (Copenhague, 1869). Copenhague, 1875. 1 vol. in-8<sup>o</sup> (publié par M. Valdemar Schmidt, secrétaire général du Congrès); pp. 361-372: XIII. *Notice sur le Trésor de Pétroussa* (d'après des communications de M. Ojebesco). Plaque XVI: Trésor de Pétroussa, fig. 1: a, Écuelle en or; b, le même objet vu de côté; fig. 2: Figurine en or surgissant au milieu de l'écuelle de la figure 1. — Pl. XVIII, suite, fig. 1: Plat en or; fig. 2: Anneau en or. — Pl. XIX, suite, fig. 1: a et b, Fibule en or; fig. 2: a et b, Fibule en or; fig. 3: Aiguïère en or; fig. 3: a, Détail de l'orifice; fig. 4: Tasse dodécagone en or, au 1/5; fig. 4: a et b, Détail du manche et du fond; fig. 5: Fibule en or; fig. 6: Fragments. — Pl. XX, suite, fig. 1: Gorgerin ou hausse-col en or, demi-grandour; fig. 2: Tasse octogone en or au 1/5. Les figures de ces deux dernières pièces sont les seules reproduites d'après l'ouvrage d'Arneth. Toutes ces figures se trouvent aussi intercalées dans le texte.

la Renaissance, M. Jules Labarte a consacré deux ou trois pages à la description succincte de certaines pièces de Pétrossa.

La première fois qu'il parle<sup>1</sup> de ce trésor, il range ses richesses en plusieurs catégories. Une part revient à l'antiquité; c'est, dit-il, « un bassin d'or enrichi de figures repoussées et ciselées, dont le style appartient de la manière la plus évidente aux bas temps de l'art grec, c'est-à-dire aux artistes byzantins du IV<sup>e</sup> siècle ou du V<sup>e</sup>; plusieurs pièces d'orfèvrerie byzantine sont du même temps à peu près ». Une seconde part est faite à l'Orient: ce sont les « deux coupes ajourées, traitées comme celle de Chosroès, roi des Perses, que possède la Bibliothèque nationale, et d'autres objets appartenant à l'art asiatique ». Selon toute probabilité, ces objets désignés d'une façon générale sont le plateau (I) et l'aiguère (IV). Enfin la troisième et dernière catégorie se compose, d'après M. Labarte, de « deux colliers d'homme, *torques*, dont un porte une inscription en caractères runiques. Ces colliers, d'une fabrication très simple, sont les seuls objets de ce trésor qui proviennent de l'industrie des barbares ».

Plus loin, après avoir largement développé l'histoire de l'orfèvrerie en Europe depuis l'époque de Constantin le Grand jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, il range sous la rubrique des *monuments attribués aux orfèvres byzantins*, une très courte notice sur les *pièces du trésor de Pétrossa*<sup>2</sup>. Il n'en signale que quelques-unes, lesquelles, à son avis, « doivent être attribuées aux orfèvres de l'empire d'Orient ». Ces pièces sont: « un bassin d'or de forme ronde », celui que nous appelons la patère (V); « une fibule d'or en forme d'aigle », dans laquelle nous reconnaissons plutôt un épervier (VII); « deux fibules d'or figurant un vautour » ou, d'après nous, des ibis (VIII et IX); enfin « une fibule d'or figurant également un oiseau », et qui, à nos yeux, ne présente aucunement cet aspect (X). Du reste, M. Labarte, semble presque méconnaître l'importance du trésor de Pétrossa; obstinément fidèle à l'opinion qui conteste aux anciens peuples du Nord toute tendance artistique et toute pratique industrielle, il termine sa courte notice sur cette trouvaille par les mots suivants qui résument ces théories à cet égard :

<sup>1</sup> Jules Labarte (membre de l'Institut), *Histoire des arts industriels au Moyen Age et à l'époque de la Renaissance*. 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1872, t. I<sup>er</sup>, p. 251: « Des objets trouvés dans les tombeaux de l'époque mérovingienne, il faut donc faire quatre parts: ceux qui proviennent de l'antiquité, ceux qui appartiennent à l'industrie barbare, ceux qui sont le produit des artistes aborigènes, et enfin ceux qui seraient dus à l'importation étrangère. Le style, les procédés d'exécution, diverses circonstances, doivent servir à ne pas confondre les bijoux de ces diverses catégories, souvent mêlés ensemble dans les tombes au V<sup>e</sup>, au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle... La nécessité de cette distinction, qui doit s'appliquer à toutes les trouvailles d'objets enfouis à l'époque de l'invasion des barbares, est évidente. Elle ne peut être mieux démontrée que par la trouvaille faite, en 1837, à Pétrossa, village de la Valachie, situé sur le versant méridional des Karpathes, d'un trésor qui paraît avoir appartenu à un chef des Goths. »

<sup>2</sup> J. Labarte, *op. cit.*, t. I<sup>er</sup>, pp. 332-333. § 1. *Pièces du Trésor de Pétrossa*.

« On ne peut d'ailleurs supposer, en aucun cas, que tous ces beaux bijoux aient été fabriqués par des ouvriers goths, adonnés à ce genre de travail. Les Goths étaient cultivateurs et soldats et surtout pillards effrénés. Ces bonnes et mauvaises qualités ne s'allient pas avec les arts, et il n'est pas possible que des ateliers pouvant fabriquer des bijoux d'or d'un tel prix aient jamais pu exister dans leurs cabanes au milieu des forêts. Mais on comprend facilement que, même avant d'avoir passé le Danube et de s'être installés, avec l'autorisation de l'empereur Valens, dans la deuxième Mésie et dans la Thrace, les chefs goths ont pu faire exécuter des bijoux à leur usage par les orfèvres établis dans les grandes villes de ces deux provinces de l'empire. » Tous ces objets seraient donc fabriqués, soit dans l'empire d'Orient, soit même dans des contrées plus septentrionales, « mais certainement par des artistes grecs ».

M. Labarte essaye en outre de détruire l'hypothèse relative à l'attribution du trésor au roi Athanaric, en lui substituant une autre conjecture, beaucoup moins probable, d'après laquelle les objets d'or auraient appartenu à un autre chef goth, Gaïnas, presque contemporain d'Athanaric. Preuve pour preuve, rien ne plaide d'une façon victorieuse en faveur de l'allégation de M. Labarte, à moins d'admettre toutefois que l'influence occulte et mystérieuse de la légendaire *Poule aux poussins d'or* des antiques Romains et des Roumains modernes, — *gallina cum pullicinis aureis*, — *găina cu puil de aur*<sup>1</sup>, — n'ait aussi obsédé fatalement l'esprit du savant archéologue et ne l'ait reporté d'instinct, plutôt vers le nom consonant que vers les aventures disparates du stratège Gaïnas. Je demande pardon au lecteur sérieux d'une digression aussi hasardée et je reviens à mon sujet.

M. le comte Ferdinand de Lasteyrie<sup>2</sup>, dans un petit volume faisant partie d'une

<sup>1</sup> A vrai dire, le nom populaire du Trésor de Pétroussa chez les Roumains n'est pas *găina cu puil de aur*, bien que le mot *găina* soit l'équivalent ordinaire de la poule. La « poule entourée de ses poussins » s'appelle *cloșca cu puil*, c'est-à-dire la couveuse avec ses petits, *chioccia* en Ital., *clueca* en espagn., *cloucha* en provenç., dont *glocitare*, couver, est l'origine. Tous ces rapports frappants du mot roumain *cloșca* avec ses synonymes dans les langues néolatines, n'empêchent pas M. Cibak (*Diction. d'Étym. daco-roumaines*, II<sup>e</sup> part., p. 63) de ne voir dans ce mot qu'un élément slave. M. Cibak s'obstine à en voir partout dans la langue roumaine, comme M. Labarte voyait aussi, partout et quand même, de l'art byzantin dans les produits de l'orfèvrerie cloisonnée.

<sup>2</sup> F. de Lasteyrie (membre de l'Institut), *Histoire de l'orfèvrerie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Paris, 1875. 1 vol. in-16, avec gravures (faisant partie de la Bibliothèque des Merveilles, librairie Hachette et C<sup>o</sup>). Le chapitre II de cet ouvrage, celui qui porte le titre de *Période impériale*, se termine par un troisième paragraphe consacré exclusivement à l'*Orfèvrerie barbare* (pp. 66-79) et faisant suite à l'histoire de cette industrie métallique sous les empereurs de Rome et sous ceux de Byzance. Voici ce paragraphe que nous reproduisons ici en son entier. C'est un hommage posthume qu'il nous est doux de rendre à un homme aussi érudit qu'affable et bienveillant dans ses relations sociales. Ses lumières nous ont souvent guidé et éclairé, alors que nous abordions à peine des connaissances dans lesquelles il avait déjà acquis une autorité notoire et indiscutable. La seule chose que nous nous sommes permis d'ajouter à ce chapitre emprunté au petit volume de la librairie Hachette, c'est une collection de dessins beaucoup plus complète que celle qui figure dans l'original :

collection d'ouvrages dont le but principal est de populariser parmi les classes éclairées de la société les *Merveilles* de la nature et des sciences, a donné

## L'ORFÈVRE BARBARE

« Les Barbares, jadis si souvent vaincus par Rome, prirent, dans les premiers siècles de notre ère, une terrible revanche de ce qu'on appelait autrefois le monde romain.

« D'où sortaient-ils ? On le sait à peine.

« Du nord, de l'est de l'Europe, des extrêmes confins de l'Asie, s'avançaient une continuelle avalanche de peuples nomades, se refaisant les uns les autres et débordant sur toutes les contrées qui, à un titre quelconque, pouvaient tenter leur cupidité. C'étaient les Huns, les Vandales, les Goths plus tard subdivisés en Ostrogoths et Wisigoths; les Lombards, les Francs, les Saxons, les Burgondes sortis des forêts de la Germanie; les Danois, les Normands et autres pirates du Nord, dont les hordes innombrables envahissaient tour à tour la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, l'Italie elle-même, venant porter la terreur jusque dans Rome.

« Les ruines que ces farouches conquérants semaient partout sur leur passage, la façon dont ils foulaient aux pieds les derniers vestiges de la civilisation antique, ont attaché à leur nom un tel souvenir de barbarie qu'on s'est trouvé tout naturellement conduit à en conclure que de pareilles gens ne devaient avoir eux-mêmes aucun art, aucune industrie propre. Longtemps cette opinion a prévalu.

« Cependant l'histoire mieux étudiée et de nombreuses découvertes faites au siècle dernier et dans le nôtre ont fini par démontrer combien elle était mal fondée.

« La barbarie diffère en cela de l'état sauvage, que ce qui constitue celui-ci est l'absence complète de toute civilisation, tandis que la barbarie, elle, au contraire a presque toujours une civilisation incomplète, il est vrai, mais en harmonie avec ses instincts farouches. Les peuples barbares savent presque tous travailler les métaux de l'empire d'Orient, qui, même, eut plus d'une fois à compter avec eux, et ne parvint souvent à se préserver de leurs dangereuses incursions qu'au prix de véritables tributs, de somptueux présents.

« Les trésors des Barbares se trouvaient ainsi composés en partie du fruit de leurs rapines, en partie des objets d'art qui leur étaient plus ou moins bénévolement offerts à titre de rançon, en partie des produits les plus magnifiques de leur propre industrie; car, je le répète, ils en avaient une. C'est dans les contrées envahies par eux du quatrième au huitième siècle que l'archéologie moderne a pu découvrir peu à peu la trace de cette industrie longtemps méconnue. Certains similitudes de procédés donnaient à ces monuments dispersés dans toutes les contrées de l'Europe occidentale ou méridionale un air de famille qui finit par appeler l'attention.

« Cette opinion, d'abord timidement émise, qu'il y avait là un art tout à fait indépendant des traditions classiques, prit plus tard un caractère de presque certitude, à mesure que le hasard, cette seconde providence des archéologues, faisait découvrir des objets du même genre dans tous les pays occupés, l'un après l'autre, par les peuples envahisseurs. Bref il est aujourd'hui à peu près constaté que, dans toutes les contrées de l'Europe où ils ont séjourné, un genre particulier d'orfèvrerie a été mis en pratique.

« Cette orfèvrerie se distingue, entre autres signes caractéristiques, par l'emploi de grenats en tables, en lamelles, quelquefois même en cabochons, tantôt simplement enchâssés dans le métal, tantôt disposés en ornements symétriques fixés soit par une sertiture, soit par un cloisonnage très délicat.

« Les plus anciens monuments de cette orfèvrerie que nous connaissions se trouvent en Russie, au musée de l'Ermitage. Le gouvernement russe, en possession des vastes contrées qui semblent avoir été le véritable berceau de ces races barbares, recueillit depuis quelque temps avec beaucoup de soin tous les objets antiques qu'on peut y découvrir. Il en a formé deux collections distinctes, celle des *Antiquités de la Bosphore Cimmérien* (fig. 12) et la *Collection Scythique* qui compte déjà par centaines les bijoux et les vases ou autres objets d'orfèvrerie en or massif.

« Parmi ces derniers, je mentionnerai particulièrement deux pièces d'une grande valeur intrinsèque et peut-être d'une valeur artistique plus grande encore, dont un savant archéologue roumain, M. Alexandre J. Odobesco, a été le premier, je crois, à signaler l'importance.

« L'une (celle dont nous reproduisons ci-dessus l'image, fig. 13) est un diadème, une couronne, une sorte de bandeau royal de la plus grande richesse.

« Ce superbe objet a été trouvé à Novo-Tcherkassk, sur les bords du Don. Il est en or très pur, orné de perles, de cabochons et d'un superbe camée. Ne nous arrêtons pas au camée. Nul doute que celui-ci ne soit de travail grec. Il aura été enchâssé dans le diadème comme un des plus précieux bijoux dont on pût l'orne. Mais ce n'est là qu'un objet rapporté tout à fait accessoire,

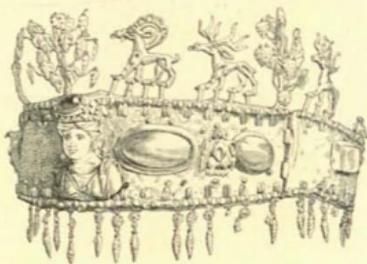


Fig. 13. — Couronne de Novo-Tcherkassk.

« L'autre, quoiqu'il s'en fasse des armes plutôt que des bijoux, ils connaissent le luxe. Presque tous les chefs barbares ont leurs trésors qu'ils traitent partout après eux. L'histoire même des expéditions lointaines entreprises par les Romains nous en a déjà fourni maintes preuves; nous avons vu quelles richesses leurs généraux vainqueurs rapportaient de contrées à peine civilisées. Ces contrées, il est vrai, n'étaient pas sans relations avec d'autres plus avancées qu'elles, avec la Grèce, l'Asie Mineure et, plus tard, avec

de nouveau, en 1875, une place notable au trésor de Pétrossa. Dans un paragraphe spécial, il a résumé, pour la dernière fois avant sa mort et avec une

qui se préjuge en rien la provenance de la couronne elle-même. Deux circonstances de nature très diverse prouvent que celle-ci est bien un objet de fabrication toute locale : — d'abord les pendeloques suspendues à la bordure inférieure du bandeau, ornement que plus tard les Byzantins empruntèrent, mais dont l'antiquité classique n'offre pas d'exemple ; — puis, autre ornement d'un goût douteux, la rangée de figures d'animaux qui surmontent l'orle supérieur. L'Orn et le bouquetin du Causse, représentés ici fort exactement, étaient en effet des animaux très communs dans l'ancienne Scythie et tout à fait étrangers à la Grèce.

« L'autre objet conservé au musée de l'Ermitage (fig. 12) est une énorme fibule en forme d'épervier, également en or très pur incrusté de grenats (actuellement les pierres sont toutes tombées). L'épervier tient dans ses serres un bouquetin tout semblable à ceux de la couronne que je viens de décrire, ce qui ne laisse pas plus de doute sur son origine.

« Suivons maintenant à la piste cette singulière orfèvrerie dont l'antiquité n'a laissé aucun exemple, dont on chercherait vainement la trace à Rome ou à Byzance.

« C'est dans les provinces danubiennes que nous allons d'abord la retrouver, et cela grâce à une découverte tout à fait inespérée qui remonte à quelques années à peine.

« C'était à Pétrossa (diocèse de Busio, en Valachie), dans cette contrée montagneuse jadis envahie par les Goths qui, plus tard, s'en virent refoulés eux-mêmes par

l'irrésistible invasion des Huns. Là, quatorze siècles plus tard, en 1864 (l'auteur commet ici une erreur de date, car, comme nous l'avons déjà dit, le trésor de Pétrossa a été découvert au printemps de l'année 1857)

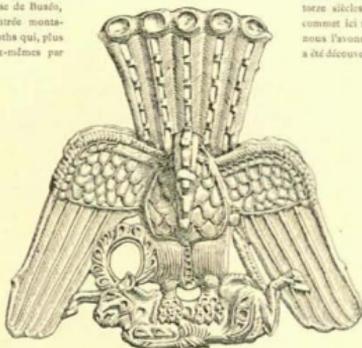


Fig. 12. — Phalère de Sibirie.

En A, sont représentés, au profil, la tête et le col recourbé de l'oiseau, lesquels ressortent en rond bossutubulaire hors de la plaque qui simule le corps des deux animaux.

quelques paysans creusant la terre mirent à découvert, au moment où ils s'y attendaient le moins, tout un trésor composé d'admirables mais de quelque grande catastrophe, avait-il été enfoui là avec l'espoir de le retrouver plus tard. C'est ce qu'on ne saura sans doute jamais bien.

« Le trésor dont il s'agit, au moment de sa découverte, se composait de vingt-deux pièces de l'or le plus pur. Les premiers inventeurs, mus par une coupable cupidité, en ayant fait disparaître et probablement fondre un certain nombre, il n'en resta aujourd'hui que douze; mais celles-ci, qui ont figuré à la grande exposition internationale de 1867, dans les galeries de l'histoire du Travail, sont du moins à l'abri de tout accident pour l'avenir, ayant été déposées au musée national de Bucarest.

« Elles comprennent : un grand anneau simple; un autre anneau portant une inscription runique; un disque; une aiguille; une paire ciselée; une sorte de hausse-col ou ornement de cou; une grande fibule en forme d'épervier; deux autres fibules plus petites également en forme d'oiseau; une petite fibule plus simple et deux vases ou sortes de poisons à jour, de forme polygonale, l'un à huit pans, l'autre à douze.

« Les sept derniers objets (les plus importants au point de vue de l'industrie spéciale dont j'ai parlé) sont ornés de grenats en cabochons ou en tables, montés de diverses façons.

« La première chose à observer ici, c'est que le trésor de Pétrossa ne renferme ni armes, ni pièces d'armures, qu'aucun des objets dont il se compose ne porte le caractère chrétien, et qu'en même temps, très peu de ces objets sont de nature à servir aux usages de la vie. Tout semble indiquer au contraire qu'ils ont pu ou dû servir — les uns, tels que les fibules, les anneaux et le hausse-col, d'ornements à un costume pontifical ou princier, — les autres, tels que l'aiguille, le disque, la paire et les poisons, à des libations ou autres cérémonies d'un culte antérieur au culte chrétien. L'un des anneaux, ainsi que je l'ai déjà dit, porte une inscription en caractères runiques, sur l'interprétation de laquelle tous les érudits se trouvent jusqu'ici d'accord, et qui semble se rattacher au culte d'Odin, le dieu par excellence des populations primitives du nord de l'Europe. Or, on le sait, c'est précisément dans ces contrées qu'étaient venus les Goths qui occupèrent les bords du Danube dans les premiers siècles de notre ère; c'est cette religion qu'ils professèrent jusqu'au jour de leur conversion au christianisme, laquelle ne commença guère que vers la fin du quatrième siècle.

« Il est donc permis de conclure de ces diverses circonstances que le trésor découvert à Pétrossa est d'origine gothique et qu'il a été enfoui à une date qui ne peut dépasser celle que je viens de citer.

clarté qui dénote une forte conviction, les théories qu'il avait constamment soutenues au sujet de l'existence certaine d'un genre d'orfèvrerie particulier aux

« Quelques savants allant plus loin, ont voulu y reconnaître celui du roi Athanaric, que les Huns poursuivirent en effet jusque dans cette contrée et mirent en complète déroute vers l'an 376.

« Maintenant, si nous examinons le trésor au point de vue technique de l'industrie dont nous étudions l'histoire, une première circonstance nous frappe: c'est que les divers objets dont il se compose s'appartiennent certainement pas tous au même art.

« Quelques-uns, tels que la grande pelote cloisée et probablement l'algolithe, réunissent tous les indices d'une provenance grecque; ce qui n'a rien que de naturel à une époque où les Barbares, riverains du Danube, avaient tant de rapports avec Byzance.

« D'autres, et particulièrement les pièces incrustées de grenats, ont tous les caractères de cette industrie *soi generis* dont l'ail le une forte présomption qu'ils connaissent les procédés de l'art persan et qu'ils ont pu lui faire quelques emprunts.

« La grande fibule en forme d'épervier (VII), surtout, offre les analogies les plus frappantes avec la belle fibule de la collection archéologique du musée de l'Ermitage (fig. 12). Les autres fibules et le hausse-col sont à peu près du même travail.

« Enfin les deux vases en forme de poillons, également ornés de grenats, mais ceux-ci montés à jour, et dont nous avons reproduit (fig. 10, n° 2) le plus intéressant, pourraient bien se rattacher, par la Perse, à l'art asiatique. Deux circonstances semblent autoriser cette hypothèse: d'abord les figures de lions mouchetés de petits grenats qui servent d'anses à l'un d'eux et qui rappellent parfaitement, pour la forme et le style, les petits lions si caractéristiques qu'on trouve dans les anciens monuments persans; puis une grande analogie, pour le montage à jour des pierres enchâssées, avec la cithère coupe de Choroas, conservée au Cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale.

« Faut-il en conclure que les premiers orfèvres barbares se sont formés à cette école? Cela serait aller trop loin peut-être. Mais il me semble du moins résulter de

« Ce n'est pas seulement par le récit des historiens qu'on connaît l'étendue des richesses, la valeur des trésors sacrés réunis par les rois wisigoths. De beaux restes en sont parvenus jusqu'à nous. Dès la cathédrale d'Orléans en Espagne possédait une fort belle croix et divers autres objets d'orfèvrerie de cette provenance, lorsqu'en lieu, près de Tolède, vers la fin de 1568, la merveilleuse trouvaille des couronnes de Guisanzar, dont le musée de Clugny est devenu si heureusement possesseur.

« Ce précieux trésor se compose de huit magnifiques couronnes voûtées en arc, ornées de pierres et accompagnées de croix également gemmées. A la partie inférieure de la plus grande couronne est suspendue une série de lettres d'or incrustées de grenats, dont l'ensemble compose le nom du roi wisigoth Reccevinthe, mort en 673 (fig. 13). Jamais donc objet d'art ne porta plus en lui-même la certitude de sa date, de son origine et de sa provenance.

« Ainsi, rapprochement bien curieux, nous retrouvons, au centre même de l'Espagne, le monument le plus nettement caractérisé de cet art tout particulier, dont nous avons saisi pour ainsi dire le germe dans l'ancien pays des Scythes, dont nous avons constaté l'existence antérieure au christianisme chez les Goths des bords du Danube et dont nous allons encore trouver la trace dans les autres pays envahis par ces conquérants nomades qu'on est convenu d'appeler des Barbares.

« La couronne de Reccevinthe est un si beau spécimen de cette nature d'orfèvrerie qu'elle a droit à une description particulière. La figure ci-après (p. 53, fig. 13), quoique de petite dimension, rendra plus facile d'en saisir le détail.

« La partie principale de la couronne consiste en un diadème ou bandeau à charnière, formé de deux plaques d'or se servant de doublure l'une à l'autre. Dans la plaque extérieure sont enchâssés, sur trois rangs, trente saphirs cabochons et autant de perles de grosseur énorme, entre lesquels l'orfèvre a découpé symétriquement des ornements en forme de palmettes dont tous les vides étaient remplis par des lamelles de grenats. La plupart de celles-ci sont tombées. Le haut et le bas du diadème sont enrichis de bordures à ornements réguliers, également découpés à jour et garnis aussi de grenats ou de verres de couleur. Enfin du bord inférieur pendent, rattachées par de petites chaînes, une série de lettres dont l'ensemble forme les trois mots RECCEVINTHVS REX OFFERT.

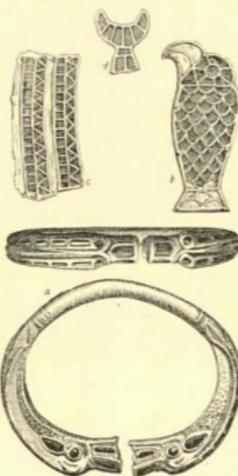


Fig. 13. — Bijoux de la Couronne de Reccevinthe.

peuples barbares d'origine germanique. Malgré son apparence peu scientifique, ce travail est d'une importance incontestable, par cela même qu'il est l'œuvre

« Chacune de ces lettres, très artistiquement fabriquée en or à incrustations de grenats cloisonnés et soutenant à son tour une petite pendeloque en saphir pille, est par elle-même un très intéressant objet d'orfèvrerie. Le tout est suspendu à un bouton de cristal par quatre chaîlons d'un travail très riche. Au même bouton se rattache une fort belle croix d'or ornée de perles et de saphirs, suspendue au milieu de la couronne. On trouverait difficilement un ensemble plus riche.

« Les autres couronnes wisigothes trouvées à Guarrazar sont loin d'avoir la même importance. Mais trois d'entre elles sont très remarquables par leur forme. Elles sont à claire-voie et consistent dans une sorte de double grille en or massif, avec des rebords de perles et de pierres précieuses à chaque point d'intersection et des pendeloques dans l'intérieur des mailles.

« Par suite des fouilles subéquantes que le gouvernement espagnol a fait exécuter au même lieu, on y a encore trouvé d'autres couronnes vestives (particulièrement celle du roi Sisebut), qui sont aujourd'hui déposées à l'Armoria real de Madrid (fig. 11). A quelques variantes près, ce sont des monuments absolument identiques.

« Certains savants espagnols ont voulu les attribuer à ce qu'ils appellent l'art *latino-byzantin*, espèce d'art hybride jusqu'ici inconnu et qu'ils ont inventé pour les besoins de la cause. Mais ce système, profondément défectueux sur le principe, amalgame de deux styles complètement différents l'un de l'autre, ne saurait résister, selon moi, à l'étude comparative des monuments, où l'on reconnaît, je le répète, le caractère et les procédés de l'industrie propre au peuple d'origine étrangère qui alors, depuis plusieurs siècles, était devenu maître de l'Espagne.

« Continuant à passer rapidement en revue les principaux monuments de cette industrie, de cette

ment principal un ornement absolument identique à celui qui décora la frise du tombeau de Théodoric lui-même.

« A la cathédrale de Monza près Milan, autres objets de même nature, provenant des libéralités des souverains lombards Agilulphe et sa femme Théodelinde, autres conquérants, tous deux d'origine germanique. Je citerai particulièrement un très précieux évangélaire (fig. 17) dont la magnifique couverture, en orfèvrerie d'or, est ornée de camées, de perles, de pierres précieuses, et entourée d'une bordure en grenats ou verres colorés. Ici encore, deux circonstances remarquables : — d'une part, le dessin de cette bordure, ingénieuse combinaison de cercles encaîlés les uns dans les autres, est entièrement semblable à celui des bordures de la couronne de Reccarwinthe ; — d'autre part, l'inscription de cet évangélaire donné par la reine Théodelinde porte les mêmes lettres de basse latinité que les inscriptions de Guarrazar.

« A l'antique et célèbre abbaye de Saint-Maurice en Valais, fondée par les Burgondes, c'est dans un délicieux reliquaire orné de camées, de perles et de pierres fines, que nous retrouvons la même orfèvrerie à incrustations de grenats (voir la figure 19 ci-après) et cette fois, chose alors fort rare, l'objet lui-même porte l'indication du nom de ceux qui l'ont fait faire et de ceux qui l'ont fait Théodoric, Nodolous ou Nordwald, etc., noms obscurs, il est vrai, mais bien caractéristiques de son origine.

« Ceci est pour la Bourgogne transjurane, d'autres monuments de la même industrie ont été trouvés dans la Bourgogne cisjurane, entre autres le célèbre calice de Gourdon avec son plateau tout orné de grenats montés à jour, que l'on conserve aujourd'hui au Cabinet des antiques (fig. 20), et divers objets découverts à Charnay, dans la Côte-d'Or (fig. 21).

« A Pouchans en Champagne, dans ces vastes plaines où s'entrechoquèrent, au cinquième siècle, les Huns conduits par Attila et les Wisigoths sous le commandement de Théodoric, ce sont de magnifiques armes enrichies d'ornements en orfèvrerie d'or cloisonnée, avec incrustations de grenats et des bijoux du même travail, que les fouilles mettent à découvert (fig. 22). Et il se trouve que ces armes, que ces bijoux, par le style de leurs ornements, rappellent complètement les objets antérieurement trouvés à Tournai, dans le



Fig. 14. — Bijoux de Decie et de Pannonie.

les autres pays envahis par les hordes venues des bords du Danube ou de ceux de la Baltique.

« A Ravenne, en Italie, dont l'autre branche des Goths, celle qu'on appelle plus spécialement les Ostrogoths, fit sa capitale du temps de Théodoric, c'est-à-dire au moment de sa plus grande puissance, à Ravenne, des terrassiers travaillant à l'ancien canal maritime ont trouvé, il y a quelques années à peine, un splendide débris d'armure en or à incrustations de grenats, le travail de cloisonnage le plus fin peut-être que cette industrie ait jamais produit.

« C'est, croit-on, une garniture de cuirasse (fig. 18). Elle est aujourd'hui conservée au musée de la ville de Ravenne. Et, comme si ce n'était pas assez de la nature du travail pour établir la date et l'origine de cet objet, il se trouve que le tracé du cloisonnage a pour élé-

d'un parfait connaisseur de tout ce qui touche à l'orfèvrerie antique et que, mieux que tout autre, il assigne au trésor dont nous nous occupons une place

tombeau de Childéric. Cette découverte du tombeau de Childéric, qui eut lieu en 1653, est la première en date parmi les trouvailles du même genre. Les objets dont elle se composait avaient, par eux-mêmes et par l'authenticité de leur provenance, une importance qui fixa immédiatement l'attention du monde savant. Ils furent, dès cette époque, soigneusement décrits, commentés, et ont servi depuis lors à contrôler une foule de découvertes subséquentes. Tout le monde a pu les voir de nos jours soit au Louvre, soit au Cabinet des antiques, qui les a longtemps possédés. L'orfèvrerie y occupe une large place (fig. 21). On y remarque une poignée

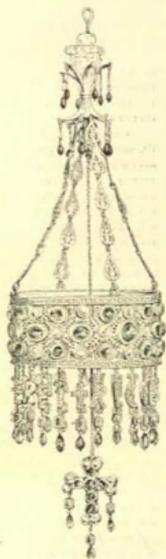


Fig. 15.

Couronne de Reccovinoth.



Fig. 17. — Évangélaire de Théodelinde, à Monza.



Fig. 16.

Couronne de Scintilla.

d'épée et la garniture de son fourreau, une fibule, une agrafe ou boucle de ceinturon, un bracelet, une monture de bourse et bon nombre d'abelles d'or, le tout incrusté de grenats, d'un travail absolument identique à celui des autres objets que je viens d'énumérer comme provenant des autres hordes plus ou moins barbares qui envahirent l'Europe occidentale.

« Enfin il n'est pas jusqu'à la Grande-Bretagne où l'on n'ait retrouvé, dans un grand nombre de sépultures anglo-saxonnes et comme dernier vestige de la domination de ces conquérants, de nombreux spécimens de cette même industrie, tels que bijoux d'or incrustés de grenats, etc. On en peut voir aujourd'hui dans presque toutes les grandes collections publiques ou privées de l'Angleterre, à Londres, à Edimbourg, à Oxford, à la galerie Mayer de Liverpool, etc. (fig. 17).

« Par contre, il est à remarquer que, parmi toutes les découvertes récentes, pas une seule jusqu'ici n'a fait rencontrer, dans l'Europe méridionale ou occidentale, aucun monument de l'industrie dont il s'agit antérieur à l'époque des grandes invasions. »

En esquissant à larges traits ce tableau saisissant de l'industrie somptuaire que pratiquaient très probablement les Barbares de race germanique, M. de Lasteyrie n'est entré que dans peu de détails; ayant plus spécialement en vue, dans ce livre, un public qui aurait peut-être trouvé oiseuse et fatigante l'indication de toutes les localités où l'on a découvert des bijoux à cloisonnage, relativement moins importants que les pièces signalées et décrites ici par lui, il s'est imposé de ne point parler des innombrables cimetières de l'Allemagne et des pays scandinaves, d'où

bien déterminée dans l'histoire des arts industriels. De plus, ces quelques pages, qui contiennent un exposé concis et lucide de la théorie dont l'auteur a été l'un

l'on a retiré des bagues, des fibules, des épingles et toute sorte de menue verroterie encastrée dans des cloisons qui ne sont pas toujours en or ni même en argent. Ce sont là cependant de nouvelles preuves péremptoires à l'appui de sa théorie. Le goût des bijoux cloisonnés était si répandu chez les anciens Germains, que les pauvres mêmes s'en faisaient fabriquer en cuivre, en bronze et en fer; aussi retrouve-t-on assez souvent, sur d'aussi humbles épaves du luxe antique des Barbares, les motifs plus ou moins dégénérés qui décorent les grands et beaux bijoux, les armes et les vases splendides, fabriqués jadis, avec de l'or et des pierres précieuses, pour l'usage des chefs et du culte.

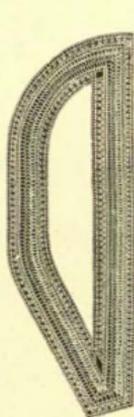


Fig. 18.  
Ornement de Cuivasse,  
de Ravenne.

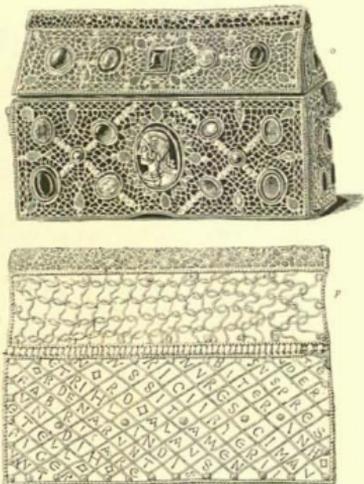


Fig. 19. — Reliquaire de Saint-Maurice d'Agune.

Les dessins que nous avons réunis et groupés dans les dernières pages (50-57) représentent, non seulement les pièces capitales que M. de Lasteyrie a citées, à savoir: la *Couronne de Novo-Tcherkask*, dont le premier il a donné un dessin réduit d'après les photographies que je lui avais envoyées\*, la grande *Phalère de Sibérie*, la *Couronne de*

\* *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour l'année 1868. Séance du 27 novembre.* Nous en extrayons les passages suivants (pp. 410-413): « M. de Lasteyrie donne lecture de la lettre suivante qu'il vient de recevoir de M. Odolesco, à qui l'Académie doit déjà d'intéressantes communications sur divers objets d'art antique trouvés dans les monts Karpathes: »

« Le temps m'a manqué jusqu'ici pour rédiger les notes, assez nombreuses, que j'ai recueillies pendant une tournée dans le Nord. En dehors du Musée de Pouch que j'ai soigneusement visité, et où j'ai trouvé plusieurs bijoux indits, offrant les caractères distinctifs de cet art qui n'est plus l'art byzantin, sans être encore l'art purement gothique, le Musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg m'a offert une source inépuisable d'études sur l'industrie artistique des peuples barbares. En visitant la riche collection d'antiquités, dites scythiques ou sibériennes (collection où l'on compte les anciens bijoux et vases en or massif et en pierres par centaines, et qui est bien distincte de celle du Bosphore Cimmérien), je me suis demandé comment il se fait que les antiquaires de l'Occident aient totalement négligé, jusqu'à ce jour, ces trésors de l'art ancien, amassés à Saint-Petersbourg, depuis le temps de Pierre le Grand, de Catherine II, et que de nouvelles découvertes précieuses, faites en Sibérie et en Russie, sur les bords de l'Irtich, de l'Obi, du Volga, du Don et du Dniéper, viennent enrichir presque chaque année l'absence de publicité a évidemment produit en Russie le

des principaux promoteurs et l'un des défenseurs les plus autorisés, présentent en même temps un tableau habilement esquissé de cet art de l'*orfèvrerie cloisonnée*, qui est l'une des questions les plus intéressantes parmi celles que soulèvent les pièces du trésor de Pétroussa. C'est à ces titres divers que nous avons pris la

*Recessinthe* qu'il a reproduites aussi, celle de *Svintilla*, l'*Évangélaire de Théodéline*, le *Reliquaire de Saint-Maurice d'Againe*, également figurés dans son volume, l'*ornement de Cuirasse de Ravenne*, les *Vases de Gourdon*, enfin les *Armes* et les *Bijoux de Pouan*, de *Charnay* et de *Tournai*, où l'on a découvert, en 1653, le tombeau du roi mérovingien *Childéric I<sup>er</sup>*. Mais à ces objets, reproduits en majeure partie dans nos figures 11, 12 et 13 à 22, nous avons ajouté plusieurs bijoux à cloisonnage que l'auteur a à peine mentionnés; ceux-ci constituent trois groupes

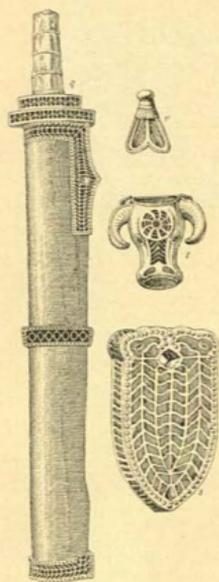


Fig. 22. — Armes et bijoux du tombeau de Childéric I<sup>er</sup>.

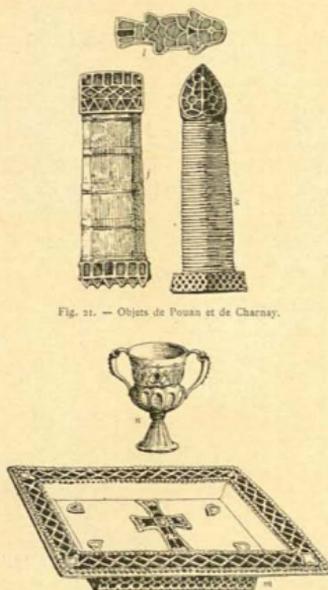


Fig. 20. — Vases de Gourdon.

même résultat que chez nous, et l'on ignore la valeur archéologique de la collection scythique ou sibérienne, de même que l'on n'a longtemps attaché aucun prix à notre trésor de Pétroussa.

« Je n'ai certes pas la prétention de mettre en évidence tout ce que la collection de Russie révèle de notions intéressantes sur les peuples d'origines diverses (Scythes, Goths, Slaves, Finnois, Huns, Mongoles, etc.) qui se sont succédé, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, dans les plaines qui bordent la mer Caspienne et qui y ont presque tous laissé des indices de leurs goûts et de leurs idées artistiques et religieuses dans ces pièces d'orfèvrerie que l'on n'a si heureusement réunies à l'Ermitage. C'est là un travail qui demande plus de connaissances que je n'en possède.

« Pour ma part, j'ai été vivement frappé par ce fait : qu'il a existé anciennement, dans tous les pays de l'Europe où les Barbares du Nord, et principalement les Germains, ont séjourné, un genre tout particulier d'orfèvrerie. Poursuivant cet art depuis la péninsule ibérique jusqu'aux rives du bas Danube, je n'espérais guère pouvoir en ressaisir les traces même au delà de cet antique établissement des Goths en Europe, lorsque le hasard me fit trouver à l'Ermitage de grandes et belles pièces d'orfèvrerie cloisonnées,

liberté de les reproduire ici en note, tout en fournissant à l'appui de la théorie soutenue par l'éminent archéologue les images réduites de presque tous les monuments qu'il a cités ou qu'il a eus en vue. Le lecteur y trouvera l'avantage de s'informer dès à présent dans la connaissance de faits dont nous aurons souvent

dont les objets proviennent de régions différentes. L'un (fig. 13) contient des bijoux de la Crimée et de la Russie méridionale, première étape des Goths envahisseurs; dans le second (fig. 14), — abstraction faite des pièces à cloisons qui font partie du trésor de Pétroussa, — nous avons montré quelques-unes des trouvailles de la Dacie et de la Pannonie (Transylvanie, Banat de Témessvar et Hongrie); enfin dans le dernier groupe (fig. 23) on voit quelques spécimens des fibules, grandes et petites, des fermoirs et des garnitures d'armes que l'on rencontre si fréquemment dans les sépultures des Goths, des Germains et des Scandinaves, en Angleterre, en Normandie, dans les pays rhénans et jusqu'en Danemark, en Norvège et en Suède.

découvertes depuis plus d'un siècle sur les bords de la mer Caspienne. J'ai fait faire des photographies d'après les plus marquantes de ces pièces, qui n'ont jamais été publiées ni décrites, et je me propose d'en former un album, auquel je joindrai quelques modestes observations que je vous prierais de soumettre à la savante Compagnie, si toutefois vous les jugez dignes de cet honneur.

« De nouvelles indications sur les arts des peuples barbares, recueillies dans l'extrême orient de l'Europe et sur les confins de l'Asie (Hongrie, Roumanie et Russie), quelque incomplètes qu'elles soient, ne peuvent qu'augmenter la somme des connaissances si ingénieusement et si laborieusement acquises par les archéologues de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Danemark.

« Pour le moment, je glisse dans cette lettre, à titre d'épave ou d'avant-goût: — 1<sup>o</sup> la photographie (grande d'exécution) d'une grande fibule représentant un sigle en or cloisonné (les pierres, probablement des grenats et des turquoises, ont disparu) qui fait partie de la collection scythique de l'Ermitage, ancien fonds de Pierre le Grand, longtemps conservé à l'Académie des sciences de d'or cloisonné. Mais une particularité intéressante dans la fibule du Musée de l'Ermitage est que l'oiseau (un aigle sans doute) tient dans ses serres un animal terrassé où l'on peut reconnaître sans peine le boucquin du Caucase. Ce même animal, aussi que l'élan, se trouve encore plus clairement représenté à l'orte supérieur de la couronne trouvée à Novotcherkassk. N'y a-t-il pas là comme un certificat d'origine de ces précieux bijoux: L'élan, le boucquin du Caucase, n'existaient pas en Grèce, tandis qu'ils étaient au contraire fort communs dans les pays occupés par les Barbares à qui semble due l'introduction en Europe de cet orfèvrerie si générale. Après avoir remoné, ainsi qu'on a déjà pu le faire, grâce aux communications de M. Odobesco, de ses monuments épars dans l'Occident un peu partout où ont passé les Wisigoths, les Ostrogoths, les Lombards, les Francs, les Burgondes, jusqu'au point de départ de ces bords d'envahisseurs dans les contrées danubiennes, n'est-il pas infiniment intéressant de trouver aujourd'hui des traces de cet art barbare aux confins mêmes de l'Asie, véritable berceau des peuples conquérants, qui le portèrent partout avec eux? »

« Un grand intérêt, dit en terminant M. de Lasteyrie, s'attache aux découvertes qui se font chaque jour dans cette voie si nouvellement ouverte aux investigations des érudits, l'archéologie venant ainsi, dans un parallélisme complet avec l'éthnographie et la linguistique, apporter son contingent de preuves à l'histoire des grandes migrations des peuples. »

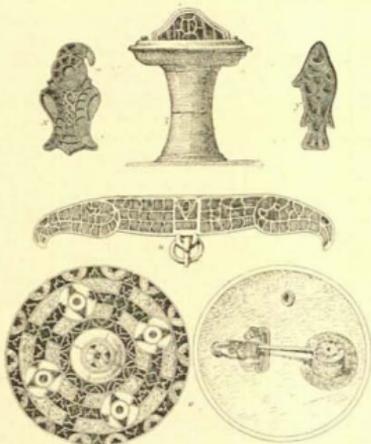


Fig. 23. — Bijoux francs, anglo-saxons et danois.

Saint-Petersbourg (deux planches, réduit. dans la fig. 23). — 2<sup>o</sup> Cette d'une couronne ou bandeau en or et pierres fines, trouvée par les Cosaques près de Novotcherkassk sur le Don, en 1814, avec un grand nombre d'autres bijoux et vases fort intéressants (l'une des épaves est un grand fer d'arçon, l'autre est une réduction aux deux tiers, fig. 11).

« À l'appui de cette communication, M. de Lasteyrie fait passer sous les yeux de l'Académie les photographies dont il est question à la fin de la lettre, en appelant particulièrement l'attention de ses confrères sur l'extrême analogie qui existe entre la fibule ici représentée et celle du trésor de Pétroussa. On expose l'un d'eux dans la section roumaine de l'Histoire du travail. L'une et l'autre figurent un aigleux aux ailes éployées en orfèvrerie

à parler et que nos propres développements ne sauront jamais lui présenter d'une façon aussi agréable.

Si dans ce travail d'intérêt général, dû à la plume habile de M. de Lasteyrie, nous trouvons, non pas une description détaillée des bijoux et des vases de

Complétons ce coup d'œil d'ensemble jeté sur l'histoire de l'orfèvrerie cloisonnée et sur les principaux produits qui nous en sont restés, par la nomenclature quelque peu détaillée des monuments représentés dans les figures que nous y avons jointes et que nous tâcherons de ranger dans un ordre à la fois géographique et ethnologique :

SCYTHIE SARMATIE CHERSONÉSE- TAURIQUE	ALAINS RODLANS GOTHS OSTROGOTHS	FIG. 11. CROISSANT DE NOVOTCHER- KANS.	Trouvé dans un tombeau près des embouchures du Don. (TARNAK, 1864.)		
		FIG. 12. PÉRIPLÈRE DE SOFAR.	Trouvé dans un tumulus du grand désert sibérien à l'est de Tomsk, XVIII <sup>e</sup> siècle.		
		FIG. 13. BIJOUX DE LA RUSSE MÉRI- DIIONALE : a) Bracelet en or et grenats. b) Fibule en or, grenats et émeraude. c) Fragment de plaque à cloi- sonnages. d) Pendeloque en forme de croissant.	Trouvé à Tamou, en Crimée. Trouvé dans la Russie méridio- nale (1). Idem. Idem.		
		Nous rappellerons ici, uniquement pour mémoire, les pièces			
		DACIE PANNONIE NORIQUE RHÉTIE GAULES : GRANDE- SÉQUANAISE LUGDUNAISE 1 <sup>re</sup>	VISIGOTHS GÉPIDES VANDALES SUEVES BURGONDES	FIG. 14. BIJOUX DE DACIE ET PANNONIE : e) Bague en or et grenats. f) Fibule en or et grenats. g) Fibule en forme d'abeille. h) Bracelet en or et grenats.	Trouvé à Cronstadt, en Trans- ylvanie. Trouvé dans le Banat de Temes- war. Idem. Trouvé à Kalosca, en Hongrie, 1859. Idem.
				FIG. 21. ARMES DE POUAN : j) Épée. — k) Scramasaxe. l) Fibule en forme de poisson.	Trouvés à Pouan, près d'Arcis- sur-Aube, en Champagne, 1842. Trouvé à Charney, en Bour- gogne, 1836.
				FIG. 20. VASES DE GOURDON : m) Fibule. — n) Gâche.	Trouvés à Gourdon, près de Chalon-sur-Saône, en Bour- gogne, 1845.
				FIG. 19. RELIQUAIRE DE SAINT-MAI- NORIC D'AGUNE, en CÔTE DES CÔRCHORAGES. p) = = INSCRIPTIONS.	Conservé dans l'abbaye de Saint- Maurice d'Agune, en Suisse. (Carton du Vatican.)
				FIG. 18. OUVREMENT DE CÉRAMI- QUE.	Trouvé en creusant le canal Gouren, à Bayonne, 1834.
		ITALIE : ÉMILIE FLAMINIE LIGURIE	HÉRULES LOMBARDS	FIG. 17. ÉVANGÉLIAIRE DE THÉODO- LIND.	Conservé dans la cathédrale de Monza, près de Milan.
FIG. 15. COUVERCLE DE RALICENTINE.	Trouvé à Guastalla, près de Tolbiac, en Espagne, 1859. Idem, 1866.				
AQUITAINE ESPAGNE	VISIGOTHS	FIG. 16. COUVERCLE DE SCITILLA.	Idem, 1866.		
GAULE- SEPTENTRIONALE BELGIQUE GRANDE- BRETAGNE GERMANIE CHERSONÉSE- CIMBRIQUE	ALLAMANS FRANCS SAXONS ANGLES NORMANDS	FIG. 22. ARMES ET BIJOUX DU TOM- BEAU DE CHILDRÉD : q) Épée. — r) Armille. s) Bouscle. — t) Fibule en tin de bouff.	Trouvés à Tournai, en Belgique, 1053.		
		FIG. 23. BIJOUX FRANCS, ANGLON- SAXONS ET SANSONS : u) Fermeoir d'ERVINGHOU. v) Fibule de Kent. w) Fibule en forme d'oieiro.	Trouvé à Ervinghou, en Norman- die, 1856. Trouvé à Kingston Down, comté de Kent, en Angleterre, 1772. Trouvé à Kanton (Golonis Tra- ians, Castra vetera), Prusse- Rhénane.		
		y) Fibule en forme de poisson. z) Poilmeau d'épée à cloi- sonnages.	Trouvé dans un tombeau à Freilshausheim, Hesse-Rhén- ane, 1872. Trouvé en Danemark.		

Pétroussa, mais plutôt une classification raisonnée et méthodique, grâce à laquelle le trésor roumain est remis à la véritable place qu'il doit occuper dans les annales des peuples et des arts, l'ouvrage que nous avons encore à citer et qui probablement s'appesantira beaucoup plus sur les minuties techniques, nous menace de l'en déloger et même de rejeter son origine et sa fabrication bien loin, hors des limites de l'Europe barbare et civilisée.

En effet, M. de Linas, dans le premier volume d'une grande publication sur

Compte rendu de la Comité. impér. d'archéol. de Saint-Petersbourg, 1864. Publié, d'après mes photographies, par M. de Lasseyrie <i>Hist. de l'orfèvrerie</i> , par M. de Linas <i>Origines de l'or, choses</i> , t. II, et dans mon mémoire <i>Cavenssà cca mare de la Novocostak, Bucarest</i> , 1878.	Se trouve au Musée Impérial de l'Ermitage à Saint-Petersbourg.	Diam. : 0 <sup>m</sup> ,175.
Reproduction inexacte dans : Collinson, <i>Some account of certain Tartarian antiquities</i> , <i>Archæologia</i> , London, 1775, t. II, p. 222, pl. XIV. Publié, d'après mes photographies, par M. de Linas, <i>op. cit.</i> , et dans ma <i>Cavenssà etc.</i>	Idem.	Haut. : 0 <sup>m</sup> ,18.
Clark, <i>Travels</i> , t. II; Waring, <i>Stone monuments</i> , et, d'après ma photographie, par M. de Linas, <i>op. cit.</i>	Idem.	Diam. : 0 <sup>m</sup> ,685 et 0 <sup>m</sup> ,707.
M. de Linas, <i>op. cit.</i> , d'après mes photographies et dans ma <i>Cavenssà</i> .	Idem.	Haut. : 0 <sup>m</sup> ,666.
M. de Linas, <i>op. cit.</i> , d'après mes photographies.	Idem.	Long. : 0 <sup>m</sup> ,66.
Idem.	Idem.	Haut. : 0 <sup>m</sup> ,63.
a cloisonnage qui font partie du trésor de Pétroussa. 1837. Musée National de Bucarest.		
Archæologisk Ertindt af Budapest, 1869. — J. Hampel, <i>Goldfund von Nagy-Szent-Miklós</i> , 1866.	Propriété de M. Ganz Karacs à Szegedin. Musée National de Budapest. Collection Jancowitz.	Diam. : 0 <sup>m</sup> ,022. Haut. : 0 <sup>m</sup> ,03.
Idem.	Idem.	Long. : 0 <sup>m</sup> ,025. Diam. : 0 <sup>m</sup> ,02.
J. Arneh, <i>Der Fund von Gold- und Silber-Gegenstände auf der Fasta Flakod bei Kalocsa in Ungarn</i> . (Mittheil. der K. K. Central-Commission. Wien, 1866.)	Idem.	Long. : 0 <sup>m</sup> ,34 tout le contour.
Peigné-Delacourt, <i>Recherches sur le lieu de la bataille d'Attila</i> . Paris, 1860.	Musée de Troyes.	Épée, long. : 0 <sup>m</sup> ,80. Sylmarasax, long. : 0 <sup>m</sup> ,43. Haut. : 0 <sup>m</sup> ,04.
Baudot, <i>Mémoire sur les sépultures des Barbares de l'époque mérovingienne</i> . Dijon, 1860.	Musée de Dijon.	
Roussignol, <i>Lettres à M. le comte de Salandy</i> , 1861. — Labarte, <i>Histoire des arts industriels</i> , t. II, Orfèvrerie. — Chabouillet, <i>Catolog. raison.</i>	Cabinet des Médailles de Paris.	Pièces, long. : 0 <sup>m</sup> ,19. Galice, haut. : 0 <sup>m</sup> ,075.
De Blaignac, <i>Histoire de l'architecture sacrée du 11<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> s. dans les anciens évêchés de Genève, Lausanne et Sion</i> . — Ed. Aubert, <i>Trésoir de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agave</i> .	Abbaye de St. Maurice d'Agave.	Long. : 0 <sup>m</sup> ,688. Prof. : 0 <sup>m</sup> ,313. Haut. : 0 <sup>m</sup> ,427.
Zabberoni, <i>Relazione sulle scavi fatte nel 1854</i> . Ravenna, 1871. — Rahn, <i>Ravenna</i> , 1868. — Reproduit d'après un dessin de M. F. de Lasseyrie.	Musée de Ravenna.	Haut. : 0 <sup>m</sup> ,22.
Friis, <i>Memorie Sturiche di Monza e sua corte</i> , 1794. — Fr. Bock, <i>Die Kleinanden des heil. Römischen Reichs</i> .	Cathédrale de Monza.	Haut. : 0 <sup>m</sup> ,23. Larg. : 0 <sup>m</sup> ,26.
F. de Lasseyrie, <i>Description du trésor de Guarzarar</i> , 1860.	Musée de l'hôtel Clugy à Paris.	Diam. : 0 <sup>m</sup> ,21.
J. Amador de los Rios, <i>El arte latino-ibérico</i> . Madrid, 1861. — <i>Museo Español de Antigüedades</i> , III, 1874.	Armeria Real de Madrid.	Diam. : 0 <sup>m</sup> ,21.
J. J. Chiffet, <i>Antiquités Childéric I</i> , 1655. — L'abbé Cochet, <i>Le tombeau de Childéric I</i> , 1866.	Cabinet des Médailles de Paris; l'épée et l'astrolabe; La boucle et le fibule ont été volées et détruites en 1831.	Les pommets et garde de l'épée, long. : 0 <sup>m</sup> ,21. Abeille, long. : 0 <sup>m</sup> ,0017. Boucle, haut. : 0 <sup>m</sup> ,075. Fibule, haut. : 0 <sup>m</sup> ,055.
L'abbé Cochet, <i>La Normandie souterraine</i> , 1855.	Musée de Rouen.	Larg. : 0 <sup>m</sup> ,12.
Bryan-Fausset, <i>Inventory sepulchrale</i> , édit. by Roach Smith.	British Museum à Londres.	Diam. : 0 <sup>m</sup> ,08.
Houben und Fiedler, <i>Die Denkmäler von Castra Vetera</i> .	Collection Houben à Xanten.	Diam. : 0 <sup>m</sup> ,047.
L. Lindenschmidt, <i>Altérth. aus. Heide</i> . Vorzeit, III, 4, 6, 10.	Musée central de Mayence.	Long. : 0 <sup>m</sup> ,25.
D'après un dessin fait à Copenhague, en 1868. Épée en fer dont le pommets, garni d'or et d'argent, est surmonté d'un croissant en verroterie rouge cloisonnée.	Appartenant à M. Beck, vengeur de S. M. le Roi de Danemark.	Diam. : environ 0 <sup>m</sup> ,29.

les *Origines de l'orfèvrerie cloisonnée*, à laquelle il donne toute son attention depuis plusieurs années, promet de décrire soigneusement, en son lieu, le trésor de Pétroussa; mais, en attendant, il range déjà parmi les bijoux à cloisonnage confectionnés sous les dynasties parthes des Arsacides et des Sassanides les « deux tasses à anses (XI et XII), les quatre fibules (VII, VIII, IX et X) et le gorgeret (VI) de ce trésor, tous objets en or, cristal de roche et pierres fines, montés à jour et ornés de cloisonnages ou d'incrustations sur paillons et mastic résineux ». C'est au sujet de ces bijoux qu'il ajoute ces mots : « J'avais toujours cru, sans oser néanmoins prononcer en dernier ressort, que la majeure partie du trésor de Pétroussa était asiatique; je n'ai pas changé d'avis, et je vais développer mes premières conclusions en cherchant à démontrer que les pièces gemmées de ce trésor proviennent de l'Iran sassanide; certains détails qui m'avaient échappé en 1867 et des analogies nouvelles serviront de base à mon appréciation<sup>1</sup>. »

A la suite des développements qu'il consacre aux huit pièces citées plus haut, l'auteur fait toutefois ses réserves, en déclarant « qu'en archéologie, comme en toute autre science, présomption n'est pas certitude, et qu'il attend, qu'il désire même que son opinion, émise d'ailleurs sans système préconçu, soit rigoureusement discutée ». Nous verrons avec plaisir M. de Linas, apporter de nouvelles appréciations, plus décisives et plus explicites, dans le troisième volume qu'il nous promet.

Je me borne, pour le moment, à signaler ces ouvrages; ils représentent chacun un ordre d'idées différentes, un système de classification spécial, d'après lesquels le trésor de Pétroussa se composerait, du moins en partie, soit de produits dus à l'industrie métallurgique des anciens Goths, soit de vases et de bijoux fabriqués dans les ateliers de l'empire byzantin, soit enfin de dépouilles somptueuses arrachées à l'Asie centrale et importées en Europe. Je ne compte m'engager dans la discussion de ces opinions divergentes qu'après avoir minutieusement examiné et décrit les pièces du litige. Aussi, avant de passer outre, vais-je reprendre et achever le récit des vicissitudes que le trésor du Musée de Bucarest eut encore à subir.

<sup>1</sup> Charles de Linas, *les Origines de l'orfèvrerie cloisonnée. Recherches sur les divers genres d'incrustation, de joaillerie et l'art des métaux précieux. Arras et Paris, 1877; 1 vol. in-8°, Tome 1<sup>er</sup>, chap. IV, 3. Les Arsacides et les Sassanides (pp. 232-242). En dehors des gravures sur bois qu'il a empruntées à la publication du Dr Bock, l'auteur donne quatre planches spéciales, dont l'une représente la « grande coupe de Pétroussa », c'est-à-dire la corbeille octogone (XI), dans une restitution peu satisfaisante; la seconde, cette même corbeille dans l'état où elle était en 1867; la troisième, la petite fibule (X), en grandeur naturelle; et enfin la dernière, la grande fibule (VII), l'une des moyennes (VIII), un fragment du gorgerin restauré (VI) et « un fragment de bandou » qui appartient sans doute à l'anse plate de la corbeille dodécagone (XII).*

TRÉSOR DE PÉTROSA

TESAURUL DE LA SPORCA



H. Treank del.

Cărbene des.

Document 126

LE COLLIER

COLANUL

Dep. Lucean (1916) Inv. 1120

LE TRUSSON  
DE PETROSA



J. Bouchard del.

Après être resté au Musée de South-Kensington, à Londres, jusqu'en mai 1868, il rentra alors à Bucarest et revint occuper sa place dans la vitrine monumentale qui devait le préserver de désastres ultérieurs. Cependant, à partir de ce moment, il fut encore déplacé à trois autres reprises, mais chaque fois dans des circonstances tout à fait différentes. La première fois, ce fut pour être transporté et montré, en 1872, à l'Exposition universelle de Vienne, où il ne donna lieu à aucune nouvelle observation. Mais, la deuxième fois, son déplacement se fit dans des circonstances réellement étranges et bien plus périlleuses pour lui. Il courut alors le risque d'être perdu à tout jamais, risque auquel il n'avait échappé qu'en partie lorsque, trente-sept ans auparavant, il était tombé entre les mains de l'Albanais Vërussi.

En effet, dans la nuit du 2 décembre (20 novembre vieux style) 1875, toutes les pièces disparurent du Musée, enlevées par un malfaiteur aussi adroit qu'audacieux. Depuis leur retour de Vienne, en 1872, elles se trouvaient de nouveau rangées dans le meuble fabriqué à Paris et agencé, comme nous l'avons dit, de façon à ce que la vitrine carrée, en fer et en glaces, qui contenait les bijoux rentrait par un mouvement de manivelle dans l'intérieur d'un coffre de sûreté massif et solide; toutefois, au Musée de Bucarest, on négligeait malheureusement de prendre chaque soir cette dernière précaution. Profitant de cette regrettable incurie, un ancien séminariste, du nom de Pantazesco, âgé de vingt et un ans seulement, mais déjà condamné plusieurs fois pour vol, conçut le projet téméraire de soustraire les précieux objets et de se les approprier. Au moyen d'une fausse clef qu'il s'était procurée, il pénétra, la veille au soir, dans la Bibliothèque du Sénat, provisoirement installée au premier étage du palais de l'Université et occupant une salle qui se trouve située juste au-dessus de celle où était déposé le trésor. La nuit venue, Pantazesco pratiqua, avec une petite scie dont il s'était muni, une ouverture carrée dans le parquet de la Bibliothèque, et par conséquent aussi dans le plafond du Musée. Un temps d'hiver fort orageux et des volets de fer bien clos mirent sa longue opération criminelle à l'abri de toute surprise, à tel point que la sentinelle qui veillait dans la galerie attenante au Musée n'entendit ni ne vit rien. Par l'ouverture patiemment pratiquée, le voleur se laissa glisser, au moyen d'une corde, dans la pièce inférieure; il détacha facilement, avec un couteau, les châssis de la vitrine, saisit les douze pièces d'orfèvrerie, les broya et les aplatit autant que possible; puis, enlevant sa culotte, il les entassa dans ce bissac improvisé, autour duquel il assujettit le bout de la corde. Ayant ainsi préparé son butin, il remonta dans la Bibliothèque par la

même voie aérienne; — au Séminaire, on le voit, il avait profité des exercices de gymnastique beaucoup plus que des leçons de discipline; — puis, il tira à lui la corde avec sa charge, la déballa, se rhabilla et cacha tant bien que mal dans ses poches et sous ses vêtements tous les objets volés.

Avant l'aube, il sortit par une porte latérale du palais de l'Université, sans être vu de personne. A quelques pas de là, comme la corbeille dodécagone, grâce à son armature de bronze, le gênait par son volume, il s'en débarrassa en la jetant dans la neige. Quelques heures plus tard, l'un des professeurs de l'Université, arrivant à son cours, trouva cette pièce dans la rue et la rapporta tout consterné au Musée. Cela donna aussitôt l'éveil.

L'émoi fut grand dans Bucarest à la nouvelle de la disparition du trésor. On prit aussitôt toutes les mesures de police nécessaires pour arrêter le trafic ou la destruction des objets par la fonte. Des gravures, préparées depuis quelque temps pour une édition roumaine, que je projetais de publier, de ma *Notice* sur le trésor<sup>4</sup>, furent répandues dans tout le pays, afin de faire reconnaître et découvrir les bijoux. A ce moment, certains journaux de l'opposition trouvèrent dans ce vol matière à récriminer contre le gouvernement en général et me reprochèrent même, à moi, d'avoir trop révélé au public la valeur du trésor et d'avoir excité ainsi les convoitises. C'étaient, du reste, des accusations dans le genre de celles que l'on m'avait déjà adressées, quelques années auparavant, lorsque, sur ma proposition, le trésor avait été transporté et exposé à Paris et à Londres. Déjà alors, en raison de ce fait, certains journaux avaient répété que ces objets de grand prix étaient perdus pour la Roumanie, et vendus à la France ou à l'Angleterre, ou bien même arbitrairement retenus par ces deux pays.

Néanmoins, après avoir couru, en 1875, des dangers plus réels que les catastrophes invraisemblables imaginées par la malveillance, le trésor de Pétroussa devait rentrer cette fois encore au Musée de Bucarest, non pourtant sans avoir

<sup>4</sup> Toutes les gravures sur bois, qui dans le présent ouvrage représentent les pièces du trésor, avaient été tirées à Bucarest, en 1874, sur vingt planches in-folio, dans le but d'accompagner un texte roumain, qui ne devait être que la traduction de la partie de ma *Notice sur les Antiquités de la Roumanie*, consacrée au *Trésor de Pétroussa*. Ce projet n'a été réalisé qu'en ce qui concerne le tirage des vingt planches, lesquelles ont été imprimées dans l'ordre suivant : I. Les deux anneaux (II et III), 5 pièces. — II. Le grand plateau (I), 4 pièces. — III. La patère (V), 1 pièce. — IV. *Idem*, 4 pièces. — V. *Idem*, détails, 25 pièces. — VI. L'aiguïère (IV), 4 pièces. — VII. *Idem*, 6 pièces. — VIII. Le hausse-col (VI), 4 pièces. — IX. La grande fibule (VII), 3 pièces. — X. Les deux fibules moyennes (VIII et IX), 3 pièces. — XI. Détails des trois fibules précédentes, 5 pièces. — XII. La petite fibule (X), 3 pièces. — XIII. La corbeille octogone (XI), 2 pièces. — XIV. La corbeille dodécagone (XII), 3 pièces. — XV. Détails divers des pièces précédentes, 12 pièces. — XVI. Grenats et cristaux tombés des différentes pièces du trésor. — A. Vue du mont Istrizza. — B. Vue de Pétroussa. — C et D. Plans de Pétroussa et des environs, 2 pièces. Ces planches, restées dans les dépôts du Ministère de l'Instruction publique à Bucarest, n'ont jamais été mises en vente.

subi des dégâts nouveaux et presque irréparables. Pantazesco avait confié un petit morceau d'or triangulaire, détaché de l'une des quatre pièces du grand plateau, ainsi que l'anneau qui portait une inscription, à un orfèvre son ami et son complice. La police, qui surveillait de près cet industriel mal famé, ayant fait bientôt après une descente chez lui, découvrit qu'il était impliqué dans cette affaire. On ne tarda pas à retrouver alors tous les autres objets du trésor dans l'appartement même qu'habitait Pantazesco; ce hardi mais imprudent voleur les avait tout simplement cachés dans la caisse de résonance de son piano<sup>1</sup>. Malheureusement presque tous les joyaux étaient plus abimés qu'ils ne l'avaient jamais été; le travail de restauration si habilement fait à Paris n'avait plus laissé aucune trace. Nous venons de dire que le voleur avait détaché du grand plateau un petit fragment qui a été fondu au creuset; c'eût été peu de chose, si les deux complices n'avaient pas eu la déplorable idée de couper l'anneau à inscription juste au milieu des caractères qui y étaient gravés et, par là, d'en faire disparaître et d'en altérer quelques-uns; de plus, ils détruisirent les deux extrémités de ce même anneau et le réduisirent à deux tronçons.

A part ces dégâts commis de concert avec l'orfèvre, Pantazesco avait broyé et aplati toutes les pièces les plus fragiles, telles que l'aiguière (IV), le hausse-col (VI), la grande phalère (VII), les deux fibules moyennes (VIII et IX), enfin la corbeille octogone (XI), qu'il avait désarticulée et réduite en fragments. C'est dans cet état qu'on fit réintégrer les pièces du trésor de Pétrossa au Musée de Bucarest, dès les premiers jours de février 1876. En les voyant, on se demandait s'il serait possible dorénavant de leur rendre au moins l'aspect qu'elles avaient eu avant 1867. Toujours est-il qu'elles restèrent un assez grand nombre d'années sans qu'aucune tentative fût faite dans ce sens.

Du reste, le trésor de Pétrossa était destiné à un nouveau déplacement. Les épaves de l'attentat brutal de Pantazesco gisaient encore amoncelées dans la vitrine qui n'avait pas su les défendre, lorsqu'un dernier et terrible péril vint les y menacer et les en faire sortir en toute hâte. Dans la nuit du 4 au 5 avril de l'année 1884, un violent incendie éclata dans l'aile du palais de l'Université, dont le Musée national d'Antiquités occupe, comme nous l'avons dit, le rez-de-chaussée, et en consuma toute la toiture. On n'eut cependant à déplorer la perte d'aucun

<sup>1</sup> Le procès intenté à Pantazesco et à son complice a été jugé par le tribunal correctionnel de Bucarest dans le courant du mois de mai 1876. Le premier de ces coupables fut condamné à six ans de réclusion et sept ans de surveillance. Après plusieurs essais d'évasion, plus audacieux les uns que les autres, il a été dernièrement tué par une sentinelle qui l'avait surpris dans une nouvelle tentative de fuite, au moment où il s'échappait de la prison de Cozia, dans laquelle il subissait sa peine.

des restes du trésor que l'on s'était empressé d'enlever pour les renfermer dans un coffre de sûreté à la Caisse des dépôts et consignations.

On les en a retirés bientôt après, mais plus désagrégés, plus morcelés, plus fragmentés peut-être qu'ils ne l'avaient été même au sortir des cachettes agrestes où, il y a presque cinquante ans, Vérussi et son associé les avaient entassés sous le pont du Câlneu.

Un artiste berlinois était venu à Bucarest, tout exprès pour en prendre les moules et en faire des reproductions en métal. Dans l'état où il les a trouvés, il a dû sans doute se guider bien souvent, pour son travail de restitution, sur les dessins qui avaient été exécutés antérieurement à cette série fatale de désastres. Néanmoins, ces débris, tels quels, ont été rendus au Musée public de Bucarest. Tout détraqués, disloqués et pour ainsi dire pantelants, la *Poule d'or* et ses *poussins*, leurs *patènes*, leur *burette*, leurs *bandeaux* et leurs *bénitiers* ont été de nouveau accrochés, non sans difficulté, autour du support pyramidal qui garnit l'intérieur de leur grande vitrine. On les y a vus pendant quelque temps, gisant péle-mêle, bien déchus, hélas, de l'habile agencement sous lequel les belles pièces du trésor avaient magnifiquement inauguré ce meuble, en 1867, à Paris. Toutefois, le gouvernement roumain a senti bientôt qu'il n'était pas de sa dignité d'abandonner plus longtemps dans cet état de délabrement l'ornement capital du Musée de Bucarest, ni de négliger à tel point cette collection sans pareille qui, mieux conservée et plus convenablement présentée, eût fait honneur aux plus riches Cabinets d'antiquités des grandes capitales. La tentative faite par un artiste mouleur adroit et expérimenté, avait parfaitement réussi à produire des fac-similés de tous ces objets remis en bon état. Il n'était donc pas tout à fait impossible de les soumettre eux-mêmes à des essais de restauration qui auraient sans doute le même succès que ceux faits à Paris. C'est dans l'intention de réaliser ce projet louable que l'on a fait venir à Bucarest ce même artiste, attaché aux musées royaux de Berlin. Il y a exécuté ce travail délicat aussi bien que faire se peut; il a redressé les pièces successivement endommagées, d'abord par le recéleur de 1838 et puis par le voleur de 1875<sup>1</sup>. Rendu à son intégrité relative, le trésor de Pétroussa va jouir sans doute d'un regain d'intérêt. La *Poule* et ses *Poussins d'or* renaitront dans une éclosion nouvelle. Puissent-ils du moins être arrivés au bout de leurs infortunes!

<sup>1</sup> Sans nous y engager d'avance, nous pensons qu'il nous sera possible de joindre à cet ouvrage une série de représentations phototypiques des bijoux et des vases restaurés à nouveau.



V. LA PATÈRE. PATERA VI. LE HAUSSE-COL. COLLARE

État actuel

Il résulte des vicissitudes de toute sorte que le trésor de Pétrossa eut à subir, des dangers qu'il courtit à diverses reprises, aussi bien que de sa valeur archéologique elle-même, qu'un travail soigneux, qu'une publication aussi complète que possible s'impose de plus en plus comme une nécessité impérieuse. Il importe donc de consigner au plus tôt les conditions précises dans lesquelles la découverte a eu lieu; de constater scrupuleusement l'état des pièces, lors de leur recouvrement, et ce qu'elles ont eu à supporter depuis; de donner une description très exacte et très minutieuse des bijoux, et enfin de les représenter dans des gravures fidèles. Mis à la portée du public, ces dessins renseigneront amplement les savants de tous les pays sur ces objets qu'ils ne peuvent voir en réalité, et, en cas de nouvelles et plus graves calamités survenant au trésor, ils révéleront ces restes précieux de l'antique orfèvrerie aux hommes de science, aux artistes et aux curieux de l'avenir.

J'ai déjà expliqué comment la visite du chanoine Fr. Bock à Bucarest et les ingénieuses hypothèses de M. Neumeister m'avaient attiré tout d'abord vers l'étude du trésor. Il y a maintenant plus de vingt-cinq ans que je m'en occupe, lui consacrant mes plus agréables loisirs, fouillant et compulsant les livres où il est question de l'application des arts à la fabrication des métaux dans les temps anciens, explorant les musées de l'Europe pour y découvrir des objets qui rappellent ceux dont je suis préoccupé, consultant les hommes de science qui pouvaient me prêter leurs lumières dans ces recherches, causant avec tous ceux qui s'y intéressent, et, partout et toujours, recueillant des notes, des renseignements, des avis, des dessins.

L'examen des objets en eux-mêmes, l'analyse des dépositions faites par les inventeurs du trésor, les rapprochements avec des pièces analogues fournies par les publications et les collections de l'étranger, tous ces éléments réunis m'ont aidé à recomposer la plupart de ces pièces artistiques, d'abord par la pensée, puis aussi par le pinceau, dans leur état originel. Je ne prétends pas avoir toujours réussi dans mes tentatives de restitution; mais je crois que ces recherches, renforcées par les connaissances technologiques que j'ai pu gagner dans la lecture des écrivains spéciaux de l'antiquité et de notre temps, aussi bien que dans l'étude des monuments anciens, m'ont amené à préciser en quelque sorte l'époque et le style auxquels se rattachent les bijoux de Pétrossa. Enfin, les données de l'histoire et de la géographie sur les régions situées vers les embouchures du Danube et sur les peuples de toutes origines qui s'y sont rencontrés, m'ont apporté elles-mêmes des secours nouveaux lorsque, à la suite des

investigations antérieures, je leur ai demandé, à mon tour, d'expliquer d'une façon plus précise la présence de ce trésor en Roumanie.

Cet examen de tout ce qui pouvait avoir un rapport quelconque avec le sujet qui m'intéressait m'a donné l'occasion de faire, non pas des découvertes, mais quelques précieuses constatations, parmi lesquelles je compte en première ligne l'intérêt que j'ai eu la bonne fortune d'attirer sur certaines antiquités en or d'origine scythique; depuis trop longtemps déjà, elles gisaient presque ignorées parmi les richesses inappréciables du Musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg<sup>1</sup>. En les signalant au monde savant, j'avais surtout le désir d'élargir autant que possible le cadre dans lequel je me proposais constamment de présenter un jour l'objet de mes études persévérantes, le beau trésor du Musée de Bucarest.

Mais, avant de trouver une occasion propice pour livrer à la publicité ce laborieux travail dans son ensemble, j'en ai déjà confié quelques fragments à des écrits que j'ai successivement fait paraître en langue roumaine<sup>2</sup>. Néanmoins tous ces extraits réunis sont loin de constituer une étude complète, telle que j'ai toujours eu l'ambition d'en présenter une au public.

Je dois dire, de plus, que toutes les fois qu'à de fréquents intervalles j'ai eu l'occasion de reprendre une partie quelconque de ce travail pour la revoir, j'ai toujours trouvé de nouvelles remarques à faire, de nouveaux détails à ajouter, des rapports nouveaux à signaler. Ce développement incessant du cercle, en apparence restreint, où je voulais limiter mes observations, n'était pas de nature à accélérer mon œuvre. Plus j'y travaillais, plus je me sentais enclin à en différer

<sup>1</sup> Rappelons que M. F. de Lasteyrie a fait à ce sujet, dans la séance du 27 novembre 1868 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, la communication qui est publiée plus haut en extraits (pp. 55-57, en note). M. de Linas constate également ce fait dans son ouvrage sur les *Origines de l'orfèvrerie cloisonnée. Paris et Arras, 1878, tome II, p. 25.*

<sup>2</sup> Sans insister sur la conférence non publiée où j'ai parlé du trésor de Pétroussa, en 1874, dans la salle de l'Athénée à Bucarest, ni sur les leçons orales que j'ai consacrées à ces antiquités dans ma chaire d'archéologie, à la Faculté des Lettres de cette ville, en 1878, je mentionnerai les passages où j'ai traité quelques-uns des points touchant le trésor, dans mes ouvrages suivants: *Istoria Arheologiei. Partea I. Anticitatea și Renascerea; Prelegeri tinute la Facultatea de Litere din Bucuresci. Bucuresci, 1877, 1 vol. in-18<sup>o</sup>. Lectiunea XIV, pp. 686 et sq. — Cumana cea mare din Tesaurulu de la Novocerkask, cu privinție asupra unor giuvette scythice din Museulu Ermitajului de la St Petersburgu. Bucuresci, 1879, 1 vol. in-4<sup>o</sup>. (Extras din *Annal. Societ. Academ. Române*. Tom. XI, sect. II, sesiune. 1877, pp. 72 et sq.) — Dans la: *Columna lui Traian, revista mensuală pentru Istoria, Lingvistica și Psihologia poporana; director B. P. Hasdeu. Anul VII, noua serie, tom. I, 1876, et Anul VIII, noua serie, tom. II, 1877, j'ai fait paraître les articles suivants: Studiu asupra Tesaurului de la Petrosu. Istoria descoperirii (pp. 503-521, novemb. 1876); — Tava (pp. 529-537, decemb. 1876); — Veriga simplă (pp. 11-25, ianuar. 1877); — Veriga cu inscripție, Armilla (pp. 108-134, mart. 1877).**

Dès l'année 1866, un journal français de Bucarest, la *Voix de la Roumanie*, n<sup>o</sup> 30, du 14 juin, avait imprimé l'Introduction et la partie *Bibliographique* du mémoire que j'avais lu, l'année précédente, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris, sous le titre de: *Notice sur le Trésor de Pétroussa, découvert en Roumanie et conservé au Musée national de Bucarest.*



Il Trovato del

Odolisco d'oro?

Leibner 1811

LA GRANDE FIBULE

FIBULA MARE (CLOȘCA)

Imp. L'Espresso & C. di Torino Sp. Edit.

l'achèvement ; de façon que, malgré tout mon désir de faire paraître le plus tôt possible une grande publication spéciale sur l'entier trésor de Pétrossa, je n'ai jamais eu qu'à me louer de n'avoir pas mis trop de hâte à rassembler en un seul tout cette série d'études partielles. J'ajouterai même, sans peine, que je me suis toujours senti compensé par le nouveau contingent d'études que je pouvais y apporter, des obstacles de toute sorte qui, à maintes reprises, ont compromis, entravé et retardé l'apparition de mon œuvre.

Ce n'est pas à dire que je prétende être à cette heure en mesure de donner tous les éclaircissements qu'il est possible et nécessaire de fournir sur ces antiquités. Tout ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai épargné aucune recherche, aucune peine, aucun soin pour élucider, autant qu'il a été en mon pouvoir, les nombreuses questions qui s'y rattachent. A cet effet, j'ai dû porter mon attention sur des études très éparses et très variées ; non seulement j'ai demandé aux monuments et aux écrivains de l'antiquité grecque et romaine les renseignements qu'ils livrent, du reste, en si grande abondance à l'archéologie moderne ; non seulement j'ai recueilli avec soin dans les écrits et sur de rares débris existants, les épaves des arts industriels qui se pratiquaient dans l'Orient antique ; mais, porté par la nature même de mon sujet, je me suis vu forcé d'aborder, non sans défiance, je l'avoue, les régions quelque peu nébuleuses et encore mal assurées de la philologie, de la poésie et de la mythologie de ces nations à demi barbares qui ont habité jadis les contrées situées au nord de l'Europe.

Dans chacune de ces branches diverses, je ne me suis pas contenté de prendre uniquement des informations écrites ou littéraires ; j'ai tenu à beaucoup voir par moi-même, à fouiller les musées dans leurs recoins les moins recherchés par les admirateurs exclusifs de l'art classique et par les fervents adeptes des conceptions esthétiques du moyen âge. Je crois avoir gagné dans ces explorations, toujours intéressantes, plus d'un point de comparaison curieux et instructif.

Bref, muni d'un si pesant bagage, je n'ai plus hésité à braver résolument les périls que les croyances superstitieuses du peuple roumain signalent à tous ceux qui osent scruter les mystères des trésors. Mais, au moment de livrer sans réserve à la critique la plus sévère cet ouvrage, au courant duquel j'ai eu l'audace de troubler souvent la merveilleuse *Poule aux poussins d'or* dans le nid paisible où l'indifférence publique l'a si longtemps délaissée, je nourris encore l'espoir de n'avoir pas encouru le ressentiment fatal de cette couvée mythique et parfois décevante, dont l'ignorance craintive du paysan des Carpathes a fait un véritable épouvantail. Tout au contraire de ceux qui ont visé à son recel, à sa

disparition et à sa ruine, je ne pense pas lui avoir fait grand tort en mettant une certaine obstination à la présenter au grand jour et à tirer d'elle, pour notre archéologie nationale, un aussi heureux augure que fut celui de la poule éclatante de blancheur, *gallina conspicui candoris*, pour la race des Césars.

Dans la présente publication, mes efforts tendent précisément à présenter sous un jour moins ténébreux l'objet de cette inestimable trouvaille et à faire sentir à mes compatriotes, comme au public éclairé de l'étranger, que la valeur du trésor de Pétroussa ne consiste pas seulement dans le poids considérable de l'or qui le compose, mais surtout dans la rareté de ces précieux monuments, seules et uniques épaves de l'époque la plus troublée et la plus obscure dans les annales du pays qui nous les a conservées.

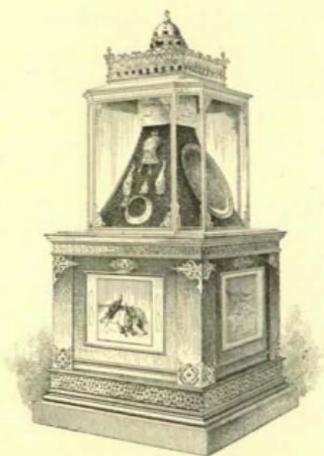


Fig. 24. — Vitrine du Trésor de Pétroussa,  
au Musée de Bucarest.